

160Y²
2849
(3)

LOI DU SUD

PAR
MICHÈLE NICOLAI

10



La loi du Sud roman inédit (recueil de nouvelles)

Michèle Nicolai



Éditions Le Pelletier, 1946

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

160Y²
2849
(3)

LOI DU SUD

PAR
MICHÈLE NICOLAI

10



Pour Max, le partenaire de ma vie.
Michèle Nicolaï

Table des matières

[L'hôte que l'on n'attendait plus](#)
[Sous l'archet](#)
[Au pays de l'amour bleu](#)
[Le fantôme mal tué](#)
[La loi du Sud](#)
[L'homme qui voulut changer le destin](#)
[L'ombre de l'amour](#)
[Du sang sous la tente](#)
[On ne dompte pas l'amour](#)
[Les enfants du péché](#)
[Au-delà de l'amour](#)
[Adolescence](#)
[L'appel de l'amour](#)
[Un homme se vengea](#)
[La fille de l'étang noir](#)
[Quand la dune parla](#)
[Panique au bord de l'amour](#)
[La dame du désert](#)
[La naufrageuse](#)
[La fille aux sortilèges](#)

L'HÔTE QUE L'ON N'ATTENDAIT PLUS

Son bonheur lui semblait une chose si vivante qu'elle referma ses bras sur sa poitrine comme pour mieux l'enserrer, le sceller en elle.

La vie lui avait donné tout ce qu'elle en avait exigé.

Sans hésitation, sans tâtonnement, avec une sûreté dont elle ne songeait même pas à s'étonner, elle avait reconnu l'homme qui lui était destiné quand elle s'était trouvée en face de lui.

Le mépris des promiscuités, le recul qu'il avait instinctivement devant les choses laides l'avaient protégée, tout comme sa pureté de jeune fille l'avait gardée, elle.

Enfant, elle n'avait joué qu'avec une poupée, incapable d'éparpiller sa tendresse. Femme, elle était faite pour un seul homme. Mais encore fallait-il ne pas se tromper ! Ce miracle s'était accompli.

Il y avait quatre ans de cela ! Et pourtant comme au premier matin, elle retrouvait, en ouvrant les yeux, sa joie intacte et vivace.

La place vide à côté d'elle était encore tiède. Elle se glissa dans le creux formé par le corps de son mari, avec un sentiment de tendre confort.

Dans la salle de bains, elle l'entendait qui chantait faux parce qu'il chantait par plaisir, tout en s'ébrouant sous la douche. Il était de ces êtres pour qui le fait de se laver entraîne automatiquement aux lèvres un refrain sentimental.

Elle suivait tous ses gestes qu'elle connaissait par cœur et qui formaient le fond de leur intimité. Maintenant, il allait se raser. Il se cognait naturellement à un tabouret. Si sûr de lui d'apparence, il était cependant d'une gaucherie étonnante.

Elle l'imaginait grimaçant devant la glace, une joue nette et luisante, l'autre gonflée et couverte de mousse. Cela ne l'enlaidissait pas. Du reste, il n'était pas beau. Ou, plutôt, il avait cette sorte de beauté secrète qui ne se dévoile pas du premier coup et qu'il faut longtemps déchiffrer.

Elle l'avait aimé en bloc, tel qu'il était, puis elle avait goûté le charme de ce front trop vaste qu'une ride barrait comme une cicatrice aux heures d'indignation. Elle s'était attendrie ensuite sur son teint de miel et ses cheveux auxquels le soleil donnait la couleur de ces pains de campagne que l'on sort du four. Sa bouche moqueuse et large l'avait séduite d'emblée, mais ce n'est que dernièrement qu'elle avait découvert la joliesse de sa nuque pareille à celle d'un jeune enfant quand un invisible sculpteur la modèle dans une chair douce. Son grand corps allait bien avec une âme un peu sauvage, quelquefois tyrannique, mais droite, ardente, amoureuse des mirages.

Brigitte faisait semblant de dormir pour mieux compter, en avare, les trésors de sa joie.

Dans quelques minutes, il allait venir vers elle et prononcerait son nom d'une voix grave, un peu voilée.

Il effleurait à peine son front. Cette réserve, dont certaines femmes auraient souffert, était pour elle une preuve d'amour. Elle n'était pas une de ces sottes qui jugent la ferveur d'un mari sur ses paroles.

Ils parlaient peu de leur amour. Ils évitaient les baisers faciles lorsqu'ils se retrouvaient ou se quittaient, mais le moindre contact, lorsque leurs doigts se rencontraient par hasard, les faisait frémir.

La certitude qu'elle était tout pour lui, elle la puisait dans son regard clair, dans sa gaîté.

Elle tendit l'oreille. Pourquoi n'était-il pas auprès d'elle ? Dans la pièce voisine, rien ne venait rompre le silence.

Elle devança l'instant où il allait s'approcher de son lit. Elle appela :

— Antoine !

Une curieuse sensation de peur l'étreignit qui cessa quand il fut devant elle, embarrassé, inhabituel, un peu lointain.

Elle s'étonna :

— Qu’y a-t-il ?

— Rien !

Puis il eut honte de son insincérité et, tout de suite ajouta :

— Ou plutôt, une petite chose qui m’inquiète stupidement. Regarde !

Il releva sa manche et elle vit, sur l’avant-bras, une sorte de tache un peu granuleuse d’un violet sombre, aux contours écarlates. Elle pensa malgré elle à certaines fleurs monstrueuses de la forêt vierge.

— C’est ravissant ! se moqua-t-elle.

Puis d’un ton qui grondait :

— Chaleur, foie, mauvaise digestion ! Il y a mille raisons je pense d’avoir ces sortes de boutons. Celui-ci partira comme il est venu.

Il parut soulagé comme un enfant s’apaise lorsque la voix de sa mère fait cesser les cauchemars nés de l’obscurité.

Brigitte avait certainement raison ! Elle devait savoir. Elle savait toujours tout. Il appréciait cette infailibilité qui ne la trouvait jamais en défaut.

Alors seulement il lui donna le baiser matinal et enchaîna :

— Tu sais, ce nouveau moteur dont je t’ai parlé, je vais le voir tout à l’heure !

Ses yeux brillaient.

— Sauve-toi alors, tu es déjà en retard.

— À bientôt !

Elle ferma les yeux. Tout à l’heure, il serait là de nouveau, comme s’il ne l’avait pas quittée.

Lorsque la porte de la grille se fut refermée, elle se sentit brusquement reprise d’effroi ; il lui semblait qu’une main glacée lui étreignait le cœur.

— Est-ce possible que ?... pensa-t-elle.

Elle repoussa l’idée qui lui venait. Mais celle-ci, insidieusement, reparut.

Elle se leva d’un bond, s’affaira dans la maison. Puis elle s’immobilisa et, à voix haute, sans s’en apercevoir, répéta :

— Serait-ce possible que le passé surgisse comme un hôte que l’on attend plus ?



C'était un soir de décembre, il y avait de cela quelques années.

Les rues de Paris étaient calmes et sombres. Dans la légère brume qui les enveloppait, les réverbères formaient des taches lumineuses. L'auto de Brigitte s'enfonçait dans l'obscurité.

À Montparnasse, les terrasses éclaboussaient les trottoirs de leur foule et de leurs lumières violentes.

Des groupes stationnaient devant l'immense vitrine d'un fleuriste où croulaient des guirlandes éclatantes. Les voitures partaient, revenaient, dans un claquement de portières. Des agents bavardaient avec les chasseurs et les vendeurs de journaux étrangers.

À l'angle d'une rue noire qui se perdait au fond d'un quartier endormi, elle rangea sa petite Amilcar et, levant la tête, s'étonna de voir les fenêtres de son studio éclairées malgré l'heure tardive.

Elle monta chez elle en courant, dédaignant l'ascenseur et ses manœuvres énervantes.

Déjà la porte s'ouvrait et le docteur Raynal lui faisait face. Il l'avait connue lorsqu'elle était enfant.

Depuis que son père, un archéologue estimé des savants bien qu'ignoré du public et dont Brigitte avait été l'élève en même temps que l'aide la plus dévouée était mort, il ne l'avait jamais perdue de vue. Aujourd'hui, il paraissait ému et joyeux à la fois.

— Il y a plus d'une heure que je vous attends ! dit-il. Où diable étiez-vous ?

— Chez des amis à faire un bridge. Mais qui vous a ouvert ?

— La concierge, sur ma demande. Je voulais absolument vous voir.

— Qu'y a-t-il ?

— Une nouvelle qui va vous faire plaisir. Voulez-vous rejoindre, sans tarder, la mission Sandremont en A. O. F. ? On a besoin de vous immédiatement.

Sa surprise était si forte qu'elle en oubliait d'être heureuse.

— Mais... il y a un mois qu'ils sont partis.

— Un des leurs est tombé malade. Les fièvres !

La jeune fille se laissa tomber sur un siège :

— C'est trop beau !... Je n'ose pas y croire !

Lorsque les autres s'étaient embarqués, elle n'avait pu s'empêcher de les envier. Si son père avait été là, elle aurait fait partie de l'équipe choisie. Et voilà que la chance la rattrapait, un soir comme les autres... un soir qu'elle n'oublierait jamais.

— Vous devez partir dans trois jours. Vous prendrez l'avion jusqu'à Parakou. Il n'y a plus une minute à perdre.

Cette nuit-là, elle n'avait pas pu dormir.

L'Afrique ! Avait-elle rêvé de ses forêts impénétrables comme une mer, de ses plantes qui tendent leurs branches où jouent des insectes pareils à des feuilles, de ses masques effrayants, de ses fétiches enterrés secrètement au pied des arbres sacrés, de ses sacrifices secrets au Nia de la terre et des eaux, de ses pistes barrées, mystérieux passages dont nul n'aurait osé franchir le frêle rideau de fibres séchées, accrochées à hauteur de la poitrine, de ses hommes-panthères qui enlèvent les femmes et les enfants dans leurs griffes de fer, de ses idoles que l'on découvre soudain dans de minuscules chapelles taillées à même les lianes et les feuillages.

Heureusement, les soucis de son équipement lui permirent d'user son impatience.

Le jeudi, elle prenait l'avion au Bourget et le même soir un second l'emmenait à Alger.

Elle posa ses pieds sur la terre africaine avec une sorte de respect.

Un grand garçon en tenue de pilote s'avança vers elle et la jugea d'un regard clair. Puis il se présenta :

— Antoine Lagey. C'est moi qui vous transporterai à Parakou... Une mauvaise nouvelle : nous devons partir tout de suite, même si vous tombez de sommeil. Je dois porter une pièce à Adrar où l'un de nos appareils est en panne.

— Ça m'est égal ! Je n'ai rien à faire ici et l'on m'attend.

— Parfait !

Puis d'un ton plus aimable, parce qu'il s'étonnait de la voir si fragile et si jeune :

— Pas trop fatiguée, j'espère.

— Non. Je suis si heureuse !

Son enthousiasme le fit sourire. Pourtant elle entraînait dans la double catégorie des gens qu'il faisait profession de détester plus que tout au monde : les touristes et les chargés de mission, ces deux plaies de l'Afrique. Il avait entendu tant de questions oiseuses, tant d'exclamations idiotes, que, parfois, il sentait diminuer en lui l'amour terriblement sincère qu'il avait pour le grand désert.

Mais il la jugeait vraie, spontanée. De plus, elle parlait peu, et n'essayait pas sur lui ses séductions faciles de Parisienne fraîchement arrivée.

— Je vais vous montrer mon « taxi », dit-il.

C'était un Phalène-Caudron. Il semblait si léger, si fin !... Était-ce possible qu'avec un avion pareil on entreprit la traversée du Sahara !

Antoine flattait l'aile argentée de l'avion et, comme s'il eût suivi sa pensée, expliquait :

— Un bon outil ! Plus résistant qu'il en a l'air. Vous verrez ça !

Le même soir, ils couchaient à Oran, dans un hôtel banal. Leurs chambres étaient voisines.

À quatre heures du matin, lorsqu'il vint la réveiller, elle était prête, car elle l'avait entendu se lever.

Il l'examina à nouveau. Elle portait un tailleur blanc bien coupé et tenait son casque à la main.

— Vous n'en avez pas encore besoin, lui expliqua-t-il. Pas avant les Tropiques. Maintenant il vaut mieux mettre un chèche car nous aurons sûrement du sable. C'est la bonne saison.

Maladroitement, elle déroula la longue bande de mousseline qu'elle avait achetée avant de partir.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda-t-elle d'un ton d'écolière.

— Tout ce qu'on veut ! Il peut servir de cache-nez, de serviette, de filtre à eau, de câble, de tente, de filet de pêche, de moustiquaire, de brosse à

cirage, de drapeau, de costume de bains, de muleta, de corbeille à provisions, d'antidérapant pour les pneus, que sais-je encore ? Mais le mieux est de l'enrouler sur votre tête, comme cela — et d'une main experte il la drapait sur les cheveux de Brigitte — tout en laissant libre une extrémité que vous rabattez sur votre visage si le vent de sable se lève.

La jeune fille ne songea même pas à le remercier. Elle sentait que sa mauvaise humeur des débuts s'envolait et qu'il l'avait adoptée.

Une voiture les attendait qui les conduisit sur le terrain d'aviation. Elle reprit sa place à côté de lui et ouvrit bien grands ses yeux sous les lunettes qu'il lui tendit.

Et le voyage au pays de la lumière commença !

Ce furent d'abord des montagnes coupées d'étroites gorges, des villages, couleur du sol, qui semblaient en ruines, puis la première palmeraie offrant, à perte de vue, sur des troncs élancés, des steppes d'un vert glauque, qui paraissaient devoir être, au toucher, aussi douces que certaines soieries.

— Figuig ! renseigna Antoine.

L'air était d'une extraordinaire pureté et la jeune fille distinguait les moindres détails. Là, un koubba, le tombeau d'un saint marabout, devant lequel des hommes vêtus de blanc faisaient leurs ablutions, ici un oued sec et, tout autour d'une petite gare, un jardin où poussaient trois fleurs victorieuses.

À Colomb-Béchar, quelques personnages officiels étaient là pour assister à l'arrivée de l'avion. Ils vinrent saluer les voyageurs. Ceux-ci repartirent après s'être restaurés légèrement.

— Maintenant, plus de chemin de fer ! dit Antoine. Le désert commence.

Au-dessous, c'était la hamada, la terre dure et caillouteuse, la terre déshéritée, stérile, déchiquetée, qui n'en finit pas d'être morne. Et, comme un sourire dans ce paysage doré, une oasis surgissait.

Les heures passaient. Brigitte ne se lassait pas un instant de regarder.

Après Beni-Abbès, toute blanche, qu'ils survolèrent en laissant tomber un sac postal, il ne lui fut plus possible de rien voir. Le vent s'était levé : un tourbillon de poussière blonde, impalpable, les éloignait du reste du monde.

L'avion prit de la hauteur. Brigitte, en même temps que son compagnon, ajusta son chèche.

Elle regarda les mains d'Antoine, qui semblaient sûres et fortes.

Elle se sentit en parfaite sécurité et ferma les yeux car elle était lasse.

Quand elle se réveilla, ce fut pour voir, au-dessous, un sol noir et brillant dont la réverbération avait quelque chose d'insolite et d'un peu effrayant.

— J'imagine que, dans la Lune, ce doit être comme ça, pensa-t-elle.

Les villages de pisé se succédaient plus nombreux, qui semblaient perdus. Puis ce fut l'erg, la mer de sable avec ses flots incandescents dont les petites vagues portaient à leur crête une écume dorée.

Adrar apparut enfin, rouge, exotique, sertie dans sa palmeraie comme un joyau.

— Tout le monde descend ! fit joyeusement Antoine.

Le soir, ils dînèrent au mess des officiers. Tous étaient jeunes, pleins d'entrain, élégants dans leurs serrouels et leurs vestes claires. Une pluie de questions saugrenues tomba sur Brigitte qui répondit de son mieux. Oui, l'Opéra était toujours à la même place ! Non, les robes n'avaient pas raccourci, bien au contraire. C'est vrai, on voyait à nouveau des chignons !

Antoine levait de temps à autre son regard vers elle.

— Distrayez-les, semblait-il dire, c'est si rare qu'ils voient une femme de leur race.

La maison des hôtes, le Dar diaf, les accueillit l'un et l'autre. Pas pour longtemps, car au matin ils repartirent.

Déjà Brigitte était plus distraite, Antoine lui signalait les pistes, les garats, les mamelons et les sebkas, ces affleurements blanchâtres de sel.

À Reggan, où ils atterrirent pour vérifier l'appareil avant d'affronter le Tanezrouft, ils trouvèrent, au Bordj René Étienne, des cocktails glacés à point.

Et le reste du trajet fut un rêve très lent dont il lui semblait qu'elle ne sortirait jamais. Le Tanezrouft, le désert dans le désert, apparut. Douze cents kilomètres effroyables, loin de toute vie humaine, animale, végétale.

Mais tout cela prenait sous le soleil saharien, des teintes fauves, des reflets de cuivre et de bronze.

Ils ne firent que saluer le phare de « Bidon 5 » et ce n'est que longtemps, longtemps après qu'elle s'exclama au premier passage d'une troupe d'antilopes et de mouflons.

Ils demeurèrent un jour entier à Gao. Le pilote ne quittait Brigitte qu'aux heures de sommeil.

C'est lui qui la conduisit aux bords du Niger. Le soleil le faisait briller d'un éclat insoutenable. Ses berges étaient vêtues de plantes vivaces, d'herbes grasses, d'arbres couverts d'oiseaux roses si nombreux qu'ils semblaient être la floraison de ces troncs gigantesques.

Les crocodiles dormaient, immobiles comme le reste. Des tiges de bourgou, que les eaux n'avaient plus la force de charrier, s'étaient arrêtées au milieu du fleuve. Un enchanteur avait touché la nature de sa baguette magique.

Le lendemain, ils prirent leur dernier envol.

La brousse apparut avec ses guépards, ses phacochères, et ses lions qui, de haut, semblaient des jouets d'enfant dont il était impossible de s'effrayer.

Après Niamey, ils survolèrent la forêt vierge, suivant précautionneusement la piste.

Brigitte se pencha pour mieux voir ce spectacle nouveau.

C'est alors que quelque chose tournoya dans le vide comme une flamme brillante et s'abattit sur le sol.

L'avion piquait du nez avec une vitesse folle.

— L'hélice s'est détachée ! hurla Antoine.

Ce furent les derniers mots qu'elle entendit.

Dans un élan fou, la forêt montait vers elle...

Quand elle reprit connaissance, Antoine la regardait anxieusement.

— Vous sentez-vous mieux ?

— Oui.

— Essayez de vous lever pour voir si vous n'avez rien de cassé !

Elle s'appuya à lui et obéit.

Elle n'avait rien que des égratignures. Seulement alors, elle vit qu'il avait le bras bandé.

— Je suis blessé, mais ce ne sera rien. C'est un miracle que l'appareil soit tombé sur les arbres qui l'ont retenu dans sa chute.

Il montra la carcasse de l'avion au-dessus d'eux.

— Je vous ai descendue dans les bras. Heureusement, vous n'êtes pas lourde.

— Qu'allons-nous faire ?

Antoine semblait grave.

— En principe, nous devrions rester près de l'appareil jusqu'à ce qu'on nous recherche, ce qui arrivera d'ici peu quand le poste de Kandi aura signalé qu'il ne nous a pas vus. Mais, dans cette forêt, ce ne sera pas facile de nous retrouver. Comme nous avons suivi le balisage, je sais à peu près où nous nous trouvons. L'endroit est habité par différentes tribus. Voulez-vous que nous risquions notre chance dès que vous serez remise ?

— Je ferai ce que vous déciderez.

Ils partirent donc emportant leurs provisions de chocolat et leurs revolvers.

Ils marchèrent comme des enfants égarés, dans un monde inhabituel, effrayant.

Ce qui les impressionnait le plus c'était le silence total, pesant, que brisait seul le bruit de leurs pas.

Brigitte dormit, la tête sur l'épaule de son compagnon pendant qu'il veillait, puis ils reprirent leur marche.

Il y avait des heures et des heures que Brigitte mettait consciencieusement un pied devant l'autre. Elle était lasse à en mourir. Par moment, elle pensait qu'elle aimerait se coucher sur l'humus tiède et y rester toujours. Mais il y avait Antoine qui voulait la sauver... qui la sauverait... Et elle continuait à marcher de plus en plus lentement.

Tout à coup, il signala :

— Une fumée !

L'espoir leur infusait une force neuve.

Bientôt ils arrivèrent dans une clairière où l'on voyait des paillotes. Des noirs s'avancèrent vers eux en poussant des exclamations de bienvenue. Un vieux, le chef de la tribu sans doute, s'approcha, baisa les nouveaux venus à l'épaule. Brigitte le regarda et retint un hurlement.

Il était couvert de plaies violacées, suppurantes. Son nez était rongé et des filets sanguinolents coulaient de ses yeux et de sa bouche.

— La lèpre ! fit Antoine.

Et il attira la jeune fille vers lui en un geste de protection car, tout autour d'eux, les noirs qui accouraient pour les voir étaient marqués des signes de l'effroyable maladie.

*
**

Ils étaient dans une case qu'ils avaient bâtie eux-mêmes. Brigitte sortait peu, la vue de ces moignons qui semblaient avoir été usés en les frottant sur des pierres dures, celle de ces corps mutilés, de ces visages de cauchemar, l'emplissait de terreur.

Dans la forêt vierge les tam-tam roulaient au-dessus de leurs têtes répétant que deux blancs étaient en détresse dans le village de ceux qui, étant morts au monde, s'étaient cachés pour vivre sans voir l'horreur s'allumer dans les yeux de ceux qu'ils rencontraient.

Antoine tentait de la rassurer.

— Vous savez, ça ne s'attrape pas si facilement !

Les sœurs blanches des léproseries n'ont jamais constaté de contagion.

Mais elle avait peur, une peur abjecte qui l'empêchait de penser, de respirer, de vivre.

Cinq jours plus tard, une voiture venait les chercher. En arrivant à Dosso, Antoine lui prit la main.

— Vous avez été brave ! Je regrette que nous nous quittons.

— Qu'allez-vous faire ?

— Ma main ne retrouvera jamais sa souplesse. Je ne piloterai plus. Mais je m'occuperai quand même d'avions...

— Pourquoi nous séparer ? dit-elle faiblement.

Il ne semblait pas comprendre.

— Je n’irai pas rejoindre la mission, fit-elle. J’ai usé toutes mes forces. Je suis libre.

— Je suis libre aussi.

Ils s’épousèrent là-bas, dans ce pays qui les rejetait.

Et ils revinrent à Paris.

*
**

Comme ils avaient facilement oublié ! Les médecins les avaient rassurés à leur retour.

— La lèpre ne prend que dans certaines circonstances. Il ne vous arrivera rien.

Et quatre années avaient passé !

Brigitte se souvenait tout à coup de ce qu’elle avait lu en cachette sur la terrible maladie. Elle demandait parfois des années d’incubation...

La peur la prit. Elle saisit le téléphone et appela son mari. Elle voulait être rassurée par sa voix.

On lui répondit qu’il n’était pas là. Elle s’étonna.

— Il doit être souffrant. Il est allé voir un médecin dit la voix anonyme.

Ainsi, il avait eu la même pensée qu’elle !

Elle restait là, stupide, tenant l’écouteur dans sa main qui tremblait.

Lorsque Antoine rentra, ils évitèrent de parler de la « chose ». Comme ils savaient bien se mentir ! Brigitte en ressentit une pénible impression.

Mais Antoine parlerait quand il saurait. Il fallait attendre et surtout ne pas se laisser gagner par un affolement dont on pourrait avoir honte ensuite.

Deux jours plus tard, elle surprît chez son mari des signes de nervosité et d’impatience.

— C’est pour aujourd’hui, pensa-t-elle.

Une lettre arriva dans l’après-midi. Elle venait d’un laboratoire, celui-là même que dirigeait le médecin qu’ils avaient consulté à leur retour d’Afrique.

Ouvrir l’enveloppe ! Savoir !

Elle n'osait faire le geste qui la libérerait de son inquiétude. Car cela ne pouvait pas être !... Cela n'avait pas de sens !... On ne devient pas lépreux pour avoir respiré le même air que les lépreux !

Elle se souvenait de toutes les précautions qu'ils avaient prises.

Antoine revint, prit la lettre, la lut.

Il pâlit et parut soudain vidé de son sang.

— C'est cela, dit-il simplement.

D'un élan elle fut vers lui.

— Ça ne fait rien... Nous ne nous quitterons pas... Nous irons là-bas en Afrique... Nous vivrons tous deux avec ce secret...

Elle parlait, parlait et, plus que les mots qu'elle prononçait, il comprenait son amour total, sa soif de dévouement.

Elle s'était donnée à lui alors qu'il était sain ; elle n'hésitait pas maintenant à devenir la femme d'un lépreux.

Pourtant, il se souvenait de son effroi lorsque, là-bas, dans la forêt tropicale, elle rencontrait l'un d'eux.

Lui aussi perdrait sa peau, ses membres, sa sensibilité... Il ne sentirait plus rien, ni le froid, ni la faim, ni le désir... Il serait un vivant dans un corps en pourriture.

Et Brigitte, la chère bien-aimée, avec son jeune corps semblable à une plante heureuse, devrait subir son contact ! Non... Non... Il n'accepterait jamais cela !

Que deviendrait la passion qui les avait jetés l'un vers l'autre ? Elle mourrait petit à petit...

Dans les yeux où il n'avait lu que l'extase et la tendresse, il verrait naître la pitié, le dégoût, la peur...

Ce n'était pas à lui qu'il pensait, mais à elle. Il n'avait pas le droit d'emmurer cette vivante dans son tombeau... Il n'avait pas le droit de mener un tel amour vers une fin si laide...

Il était exclu du domaine enchanté... Mais pas elle, non, pas elle... Il la sauverait...

— Oui, oui, s'entendit-il dire, ne sachant même pas à quoi il répondait.

Quand elle se pencha pour l'embrasser, il recula malgré lui, comme si c'eût été elle la malade.

— Il est l'heure de dîner, fit-elle de sa voix de tous les jours.

Comme il avait l'habitude de le faire, il passa dans la salle de bains pour se laver les mains.

Elle l'attendit.

Il pouvait avoir confiance. Elle serait là, toujours. Ils pourraient encore être heureux... Ils le seraient sûrement puisque rien ne les séparerait.

Comme il était long à revenir !

Prise d'une soudaine terreur, elle alla le chercher.

Trop tard !

Il gisait sur le carreau taché de sang, la gorge ouverte par un coup de rasoir.

Elle se pencha sur lui. Le miroir, en face d'elle, répéta son geste.

Il était mort.

En relevant la tête, Brigitte vit soudain, sur sa gorge, une tache violacée semblable à celle qu'Antoine avait sur l'avant-bras. Elle sut alors qu'elle avait la lèpre.

SOUS L'ARCHET

Je ne savais pas le nom de ce village hongrois dans lequel j'arrivai à la nuit tombée.

Je m'étais égarée. Il y avait des heures que j'étais au volant de ma voiture, quand j'aperçus enfin une lumière. Un tournant m'en révéla d'autres, plus lointaines.

J'étais lasse. J'avais un peu peur. Avec quelle sensation de délivrance je songeais aux humains qui allaient m'accueillir.

Un quart d'heure plus tard, je m'arrêtai devant une maison. Je frappai. Seul me répondit le chant d'un violon tendre et barbare.

J'ouvris la porte et j'entrai : dans une longue pièce où flambait un feu de bois, un homme jouait. De profil, je voyais son masque d'oiseau, ses lèvres drues et ses mains qui couraient sur l'instrument, des mains longues, fines.

Il tourna à demi son visage. Mais il ne m'aperçut point, car, dans l'ardeur de son jeu, il avait clos sur ses yeux des paupières lourdes.

Et je pus contempler un visage plein de passion, brûlant, très pâle, sous les cheveux sombres et bouclés.

Sa musique ? Une mélodie inconnue de moi, qu'il devait composer au fur et à mesure de l'inspiration, car, lorsqu'il trouvait un thème heureux, il le reprenait, le transformait, le magnifiait, le reprenait encore.

Je me laissai tomber sur un fauteuil et, incapable de faire autre chose, retenant mon souffle, grisée par le violon, je restai immobile.

Combien de temps dura cette étrange contemplation ? Je ne sais.

Quand, l'archet restant immobile, une dernière note eut éclaté, je sursautai.

L'homme ouvrit les yeux et me regarda.

Il crut d'abord à une vision née de sa musique. Il passa la main devant ses yeux. Mais, toujours, devant lui, se tenait cette inconnue qui semblait surgir de ses rêves, une femme blonde, dans la plénitude de sa jeunesse, au visage bouleversé par l'émotion.

Il parla dans sa langue, que je ne connaissais pas. J'allai à la fenêtre, lui montrai ma voiture, l'horizon... Il comprit et me ramena par la main à mon siège. Un instant, il disparut puis reparut avec une tasse de lait et des fruits.

Quand j'eus terminé mon léger repas, il me désigna la pièce voisine. C'était une chambre meublée avec une extrême sobriété. J'enlevai mon chapeau, mon manteau. À ce moment, mon hôte m'apporta une splendide robe de chambre brodée d'or que je revêtis tout de suite.

Au lieu de me coucher, je revins dans la première pièce, attirée par je ne sais quel sortilège.

Devant la cheminée où le feu s'éteignait lentement, son visage empourpré et satanique éclairé par la lueur des braises, l'homme était assis, serrant contre lui son violon.

Je lui fis signe de jouer et, tout de suite, le même charme m'encercla.

L'archet courait sur l'instrument, mettant mes nerfs à nu. Il me semblait que ma vie était suspendue à cette musique. Il me semblait que cet homme était tout proche de moi et que j'étais sans force devant lui.

Je me dissolvais dans cette atmosphère curieusement délétère. Et, peu à peu, je voyais son visage se durcir, ses yeux briller d'un éclat impérieux. Moi, muette, frissonnante sous la robe d'or vieilli, j'attendais je ne sais quoi d'inévitable qui allait venir.

Brusquement, le musicien posa son violon et s'approcha de moi. Ses mains étreignirent les miennes... Et il me serra contre lui sans que je fisse un geste pour me dégager.

**

Le lendemain, il ne me laissa pas repartir.

Une vieille paysanne vint préparer notre repas. Longtemps, elle vaqua dans l'appartement, et je ne fus pas sans remarquer qu'elle me regardait méchamment.

Qui était-elle ? Cela m'importait peu !

Tout ce qui n'était pas le présent immédiat m'indifférait. Que des amis m'attendissent, s'inquiétassent, cela ne me vint pas même à l'idée. Que j'eusse à regretter ma folie, je n'y voulais pas songer !

La vie est trop avare de ces instants précieux où l'amour seul domine, pour ne pas en profiter.

Le soir, le musicien voulut reprendre son violon. Je ne sais pourquoi — jalousie ou jeu — je l'en empêchai. Il eut un regard triste, mais céda.

Trois jours, trois nuits entières, l'archet se tut.

Je m'en enorgueillissais à part moi comme d'une victoire.

**

Trois nuits avaient passé. C'était la quatrième. Je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Je me levai, allai à la fenêtre.

Au loin brillaient les dernières lueurs du village que je ne connaissais pas encore.

Tout à coup, il me sembla voir des silhouettes serrées les unes près des autres.

C'étaient des femmes, je pus le constater bientôt.

J'ouvris la porte et me dirigeai vers elles. La lumière de la pièce m'éclairait, toute dorée dans ma robe princière. Les nouvelles venues me dévisageaient d'une étrange façon.

J'eus peur brusquement. Que me voulaient-elles ?

Elles étaient une vingtaine, très brunes, les cheveux humides et sombres, la bouche ardente.

Du sang tzigane coulait sans nul doute dans leurs veines. Elles étaient de la même race que l'homme qui m'aimait.

Elles s'approchaient de moi, m'entouraient, marchaient, m'obligeaient à les suivre...

Je voulus résister, mais leurs bras me happèrent. Je sentais leurs dures poitrines palpiter près de moi. Je voulus crier. Une main chaude, brutale, se posa sur ma bouche.

L'hallucinante scène dans la nuit étoilée ! Je crois que je tremblais de peur et de froid sous ma robe d'idole. Mes ennemies me conduisaient vers la voiture et me firent signe de monter.

Je regardais vers la maison d'où l'on m'arrachait.

J'aurais voulu voir, une fois encore, l'homme dont elles étaient jalouses, l'homme dont la musique dispensait le bonheur, l'homme dont j'avais fait taire l'archet enchanté.

Mais, par un lent mouvement, muettes, décidées à tout, elles s'étaient massées devant la porte maintenant fermée.

Vaincue, je pris le volant et démarrai. J'allais lentement, lentement, comme à regret... Je me sentais déchue, exclue d'un paradis merveilleux.

Et j'eus le temps d'entendre, avant de m'éloigner à jamais, le chant du violon qui renaissait, tendre et barbare, apportant à la nuit son sortilège...

AU PAYS DE L'AMOUR BLEU

— Tahia !

La Targuia leva sur l'étrangère un visage fier et sombre d'un merveilleux ovale, au front large, aux lèvres charnues.

— Tahia... Je voudrais connaître des hommes de la Kouddia ?

— N'y pense pas ! C'est impossible !

— Mais pourquoi ? Ne suis-je pas femme comme toi, et n'ai-je point mes séductions ?

Elle hocha la tête.

— Ton visage est trop pâle, tes cheveux trop blonds et les « manières de blancs » ne séduisent pas les Touareg. Les hommes de ma tribu sont des nobles, des guerriers et des amants, mais leur race, leur bravoure et leurs caresses sont pour nous seules.

— Tahia... Je voudrais tant, répéta Marie-Ange...

Maints voyageurs sont venus dans le Hoggar, les uns à la poursuite d'Antinéa, les autres promenant à deux un bonheur neuf, certains partant à l'assaut des pics inviolés.

Marie-Ange s'était donnée pour prétexte de peindre. Mais elle était hantée par ces hommes voilés, minces, bondissants, aux yeux allongés et fardés, aux gandouras ouvertes sur les côtés laissant voir leur peau bleue.

Pour les atteindre, pour soulever leur litham, elle avait abordé, après les oasis sahariennes, fleuries et chantantes, le Tadémaït désespéré, puis s'était enfoncée dans les gorges d'Arak, hantées de djenoun. Elle avait suivi la piste hallucinante entre les montagnes aux formes étranges : dômes, colonnes massives, arêtes aux délicates ciselures, pitons monstrueux, tout

cela de taille gigantesque, sans fondation, royaume bizarre qui semblait prêt à s'écrouler devant elle, à l'engloutir à tout jamais.

Mais il fallait se rendre à l'évidence ! Aucun Targui ne la regardait même pas. Ils restaient indifférents devant sa beauté et sa jeunesse.

— Tahia, aide-moi... insista-t-elle... Je te donnerai le saphir que je porte au doigt... Ce saphir pareil à mes yeux, dis-tu et qui te fera souvenir de moi.

La fille Targuia se mit à rire.

— J'ai une idée... Demain soir, j'offrirai un ahal, une soirée d'amour... Et je retiendrai sous ma tente celui qui te plaît, car je sais ton secret, je sais celui auquel tu ne cesses de penser. Tu seras là, dissimulée aux yeux de tous, habillée comme moi... Je partirai sans qu'il s'en aperçoive... Croyant m'aimer... c'est toi qu'il étreindra dans l'ombre... Pour le reste, Allah seul est maître et décidera...

Tahia est poète. Elle a vingt ans.

Son visage reste dévoilé au seul pays d'Islam où les femmes soient libres.

On ne connaît pas le nombre de ses amoureux. Sans doute, l'a-t-elle oublié, elle aussi.

Elle est un peu la reine de cette montagne. On l'aime et on la hait.

Mais elle a tant d'esprit et tant de grâce que les hommes les plus forts deviennent faibles comme des petits enfants en sa présence.

Marie-Ange sourit et lui passa sa bague au doigt, sans regret.

— Tu n'as pas peur de jouer ainsi avec l'amour ? demande la Targuia d'une voix plus basse...

— Oh ! non, pour moi, l'amour n'est jamais qu'un jeu.

Des étoiles énormes s'accrochent au ciel d'un bleu sombre et intense.

Dans le fond, la masse des montagnes se profile.

La nuit fluide est d'une douceur infinie.

Devant la vaste tente décorée de peaux de gazelles, les femmes se sont assises les premières autour du feu.

Les flammes éclairent leurs visages fardés d'ocre, leurs yeux agrandis par le koheul.

Tahia est au centre, les jambes croisées à la manière targui, l'amzad, le violon à une corde, sur ses genoux.

Les vêtements alourdis de dorures scintillent. Le buste droit, l'allure fière, les filles du Hoggar regardent venir à elles les invités.

La coutume veut que, pour se faire aimer, ils montent un méhari blanc. Ils n'y manquent pas ce soir. Un ahal est chose importante.

Un à un, les hommes s'approchent.

On ne voit d'eux, sous le litham, que leurs yeux tendres et humides comme ceux des gazelles, que leurs mains d'une extrême finesse et leurs pieds surprenants d'élégance.

Ils se sont assis derrière les femmes.

Tous sont là maintenant, venus de très loin, quittant leurs tentes et leurs troupeaux.

C'est que Tahia est belle et l'on sait que le guerrier de son choix portera comme une auréole d'avoir été aimé d'elle.

Aucun ne se doute de la présence de l'étrangère.

Voici que la première note de l'amzad retentit.

Une note qui s'étire, se prolonge, meurt et renaît, lancinante.

La voix de Tahia s'élève, dans cette langue un peu rude qu'est le tamakek :

*Sachez-le, jeune homme de l'ahal
Ce qu'une femme cherche en vous
Après la bravoure
C'est un corps souple, aux muscles vigoureux
Même si votre cervelle sonne creux
Comme un coffret vide
Elle aimera votre poitrine rude
Pour y appuyer sa tête lasse
Après le plaisir.*

Le violon, de sa note unique, souligne ces paroles de défi. Qui les relèvera ?

La musique se fait énervante, sensuelle. Une femme, s'est approchée d'un homme. Ses cheveux tressés semblent des serpents noirs.

Les yeux brillent.

Une voix mâle et chaude monte dans le silence.

*Tu peux exiger de nous ce que tu veux,
Car tu es, Tahia,
Assise au milieu des autres femmes,
Comme un méhari de Iguedalem entre les méhara,
Comme un plant de vigne parmi les tamaris,
Comme une tunique de Ghati entre d'autres tuniques,
Comme la lune entre les étoiles,
Comme les javelots entre les lances fichées à terre.*

Un souffle de volupté a passé sur l'ahal.

Tahia reprend, avec plus de douceur rauque, à celui qui vient d'improviser pour elle sur des airs anciens, celui qu'en ce moment Marie-Ange regarde avec ferveur :

*Pourquoi sera-ce toi, plutôt qu'un autre ?
Je ne sais.
Cependant celui que j'aimerai ce soir
Sera le premier
Et lorsque mes doigts soulèveront le voile
Sur ses lèvres
L'amour nous enfermera ensemble
Comme le sable ensevelit le désert.*

Les regards des hommes plongent dans les yeux des filles. Combien de voiles seront soulevés par des doigts impatients ? Combien de corps seront ensevelis par l'amour ?

Un seul méhari restera barraqué devant la tente, mais chaque amour trouvera un autre amour.

L'amzad de Tahia est tombé à ses pieds.

Le Targui est venu près d'elle. Ils se taisent. Les mots sont maintenant inutiles.

On entend une branche qui tombe, une braise qui rougeoit lentement, une gazelle qui passe, un cœur qui bat plus vite. Et seule, impatiente, Marie-Ange attend que Tahia lui donne cet homme dont elle entend battre le cœur très fort.

*
**

Les couples s'en sont allés, les méhara portant double charge.

Le feu s'est éteint, que nul ne ranimera.

Tahia est passée près de Marie-Ange, légère, moqueuse, un doigt sur les lèvres.

Puis elle a disparu, laissant l'étrangère seule sous la tente où l'amant doit venir.

Une ombre se glisse, quelques instants après.

Deux bras durs étreignent Marie-Ange, la ploient, la meurtrissent.

Elle s'alanguit...

Peu de temps... Au-dessus d'elle, le Targui a soulevé son voile, elle voit un beau visage plein de haine.

Et, dans la main de l'homme, un poignard qui brille...

Le visiteur nocturne parle, d'une voix brève, irritée :

— Pour toi, j'ai vu des adolescents souffrir, car ils t'aiment sans espoir... Par ta faute, les garçons de la tribu ne pensent qu'à l'amour. Tu as voulu faire de moi une chiffre, un animal rampant. Il faut que tu meures... Tahia la frivole, l'impudique, la chienne...

Marie-Ange ne comprend pas... Mais elle a peur.

Elle lit le meurtre sur le visage qu'un rayon de lune illumine.

Elle voudrait parler... Mais les mots s'arrêtent dans sa gorge...

L'arme scintille comme un ciboire précieux.

Elle clôt les yeux, incapable de résister, de dire les mots qui pourraient la sauver peut-être.

L'arme s'est abattue sur elle.

La mort est venue, douce, tendre presque.

Le Targui allonge sa victime par terre, puis, sans la regarder, remet son voile et part.

Celle qui a voulu prendre la place d'une autre dans l'amour a pris la place d'une autre.

Si l'amour est un jeu, le diable tient les cartes...

LE FANTÔME MAL TUÉ

Depuis bien longtemps — car c'est bien long une vie sans amour — je ne fais plus pipi sur ses genoux. Mais Josette ne s'en est pas aperçue et continue à me traiter comme si elle devait à chaque instant changer mes langes. Elle ne sait même pas, la chère vieille, ce que moi je sais trop bien : c'est que je suis bossue, vilainement difforme et qu'un bras d'homme ne sera jamais assez long, assez grand pour étreindre cette gibbosité.

Ah ! si l'amour pouvait se contenter des yeux, des joues, de la bouche, quelle belle amante je saurais être ! Mais il lui faut encore autre chose et je n'ai rien à lui offrir. Car je l'aime trop en mon cœur, l'amour, pour ne pas désirer que tout ce qu'on lui voue soit beau. Et je vis par habitude, sans envie, et peut-être aussi par complaisance pour le dévouement de cette vieille bonne émerveillée encore que, vingt ans avant, maman ait confié à ses bras impatients un petit être vagissant qui aurait pu devenir une si belle fille.

Ce dévouement est, du reste, égoïste, comme la plupart des dévouements. Et je suis le souffre-bonté de Josette. C'est toute l'utilité que j'ai. Et j'oublie celles qui ont un mari, des enfants, celles qui ont senti sur leur joue la poitrine solide d'un homme quand la querelle où gronde tant d'affection renaît entre Josette et moi. Cela a recommencé ce soir-là.

J'ai prié Josette de me réveiller à huit heures. Pourquoi ? Je n'en sais plus rien. Je n'avais sans doute pas de raison. Mon destin est tout réglé. Mais je voulais être réveillée à huit heures. Josette me fit bien comprendre qu'une enfant ne doit pas avoir de caprices.

Les poings sur les hanches et la gorge houleuse dans un vaste caraco, elle s'est exclamée :

— Huit heures... huit heures... pourquoi huit heures ? Enfin, si mademoiselle veut n'en faire qu'à sa tête, qu'elle se débrouille toute seule.

— Tu sais bien que c'est impossible.

— Il y a le réveille-matin.

— Mais, Josette, la sonnerie ne marche plus.

— Est-ce ma faute, à moi, si Mademoiselle l'a lancé par terre la dernière fois ?... Enfin je ne vous réveillerai pas.

**

Personne ne m'a réveillée, ni Josette, ni le réveil. Mais bien avant huit heures, mes yeux étaient grands ouverts. Je ne dormais plus et j'avais encore envie de dormir ; j'étais désolée de ne plus dormir et quelque chose me tenait éveillée. Était-ce seulement le désir de faire la nique à Josette quand elle entrerait avec le petit déjeuner, ou ce qui devait venir et que j'ignorais ?

Et puis, je me suis peu à peu, peu à peu assoupie, flottant à la surface du sommeil comme un linge qui, sur l'eau, s'imbibe et s'enfonce. J'allais sombrer dans ce lac noir où ne brillent que deux nénuphars trop blancs, quand elle est entrée avec le plateau rituel, son pot à lait inamovible et le croissant auquel le boulanger sans imagination ne donne jamais une autre forme. Ma mule, une mule rouge minuscule, car j'ai de tout petits pieds qui tiendraient dans un poing mâle, vole vers la poitrine de la servante, rate son but cependant large, décrit une courbe rapide et, pirouettant sur elle-même, pénètre avec fracas dans le miroir qui zigzague un sourire étoilé et se précipite à terre pour multiplier l'écho au bruit du choc.

Josette s'immobilise, écœurée, cherche une réprimande, n'en trouve pas, et s'indigne seulement :

— Sept ans de malheur !

— Sept ans de malheur ! Va, j'ai encore plus de sept ans à vivre. Le malheur ne s'épuise pas si vite.

Je me retourne dans le lit.

— Et puis, laisse-moi dormir.

— Et dire que ça finit toujours comme ça !

Dormir... Il est si doux de dormir, même seule. Je dors. Enfin il est onze heures. Cette fois je m'éveille. Sur ma table de chevet : des fruits, le courrier. Mon bain, en m'attendant, doit jouer à faire de la buée sur les vitres. Je chantonne en regardant la glace cassée :

— C'est des blagues, des blagues.

Puis, je flaire les lettres avant de les ouvrir et, jouant au détective éclairé, j'énonce à haute voix :

— Celle-là vient d'un officier de marine, haut de six pieds, qui fume des Gold Flake...

Et c'est vrai, la grosse et franche écriture sur l'enveloppe m'évoque ce voisin qui, chaque année, se repose de ses voyages dans mon verger campagnard, sous l'œil de sa mère qui croit toujours le regarder grandir.

La dernière lettre que j'ouvre est un faire-part. Un mariage. Laquelle de mes cousines ? Laquelle de mes amies ?

...Je lis. Et toute seule dans ce matin semblable à tous les autres matins, je hurle de joie :

— Edith se marie, Edith se marie...

Josette qui entre, grogne :

— C'est pas trop tôt.

— Tais-toi.

Mais elle poursuit sans changer le ton :

— Ben, il vaut mieux qu'elle n'attende pas un deuxième bébé pour se marier.

— Est-ce que ça a tant d'importance, Josette ?

Mais ma bonne est encore plus curieuse que sévère.

Elle tortille le faire-part dans tous les sens et le déchiffre lentement.

En même temps que moi, là-bas, tout au bout de notre enfance, Edith était, comme moi, une petite fille bien sage. Si sages et ingénues dans ce pays paisible du jeune âge. Et nous vivions la vie qui venait vers nous comme une brise sur nos visages, avec tant de confiance en elle, l'inconnue, qui tissait nos jours.

Et quand j'ai compris que je devais renoncer, m'écarter et regarder vivre les autres, que l'amour pour moi était un fantôme, j'ai encore plus aimé Edith, comme si à elle, si saine, si belle, j'avais confié, pour qu'elle la défendît, ma part de bonheur.

Car il faut bien vivre, n'est-ce pas, et cela devient possible seulement lorsqu'on a tué les fantômes.

Josette qui a terminé sa lecture laborieuse met la main dans sa poche et prononce comme une condamnation :

— Il y a aussi une lettre de Madame.

Maman a écrit. À Josette, comme d'habitude. Parce qu'elle a un peu peur de moi.

Maman a 38 ans seulement, elle est petite, merveilleusement faite, rieuse, adulée.

Elle ne supporte aucune contrariété. Et certainement, le destin a dû avoir un instant d'étourderie en lui envoyant une fille infirme.

Maman a tout arrangé en vivant loin de moi, à Paris. Ainsi, avons-nous pu rester étrangères l'une à l'autre et ne point souffrir.

Je connais d'avance les lettres qu'elle envoie. Aussi, je repousse celle que me tend Josette.

— Ce n'est pas la peine, je suis sûre qu'elle te demande de veiller sur « notre pauvre enfant ».

— Ça y est. Et puis elle dit aussi qu'elle a besoin de repos et qu'elle arrive accompagnée de deux invités.

— Zut, il lui faut deux personnes pour se reposer. Et quand vient-elle ?

— Mercredi. Tiens, c'est aujourd'hui !

Je pousse un gémissement.

Ma vieille bonne continue, impassible :

— Moi, j'ai dans l'idée, puisqu'elle vient en auto, qu'elle sera là pour le déjeuner.

J'étais si tranquille. J'avais ce mois de mars tout neuf à moi et je pouvais rester sous le pommier qui va fleurir, fermer les yeux et imaginer de si jolies choses. J'envoie au diable les invités et je prends mon bain.



Je descends juste à temps pour recevoir les baisers de Maman, entrecoupés d'exclamations :

— Comme tu as bonne mine ! Ça va te fatiguer, tout ce monde, dis ?

De la voiture sort un jeune garçon, grand et blond qui me serre la main sans paraître me voir, en bafouillant quelques mots et qui se lance à la poursuite de maman dans la maison.

« Eh bien ! pensais-je, beau début ; à l'autre, maintenant. »

En face de moi, sans que je l'aie entendu venir, se tient un homme.

Je ne vois d'abord de lui que ses yeux.

Et je reste étourdie, incrédule, sans un mot, la bouche ouverte.

L'inconnu me regarde avec un sourire amusé.

Ni méchant, ni moqueur, un sourire plein de bonté, mais où ne se dissimule pas l'envie de rire.

Depuis que je suis née, je n'ai rencontré que des regards apitoyés, gênés.

Mais qu'est-ce qu'il a donc ?

Mes yeux se remplissent de larmes et je lui jette :

— Pourquoi riez-vous, dites, pourquoi ?

— Vous êtes si drôlement habillée, mademoiselle Françoise !

— Moi ?

J'ai des souliers quelconques, une robe de serge bleue faite par Josette et, par là-dessus, une grande écharpe en laine dont je m'enveloppe.

— Et comment voulez-vous que je m'habille, Monsieur ?... Je suis bossue !...

J'ai crié ces derniers mots.

Il rit.

— Je le vois bien. Et après ?

— Et après ?... Oh !...

Et, curieuse cependant :

— Mais comment voulez-vous que je m'habille ?

— Si j'étais une grande jeune fille aussi ravissante que vous, avec ces cheveux noirs bouclés et ce teint mat, je mettrais des robes blanches en organdi, des robes de toile bleue, des écharpes assorties, une grande capeline. Si j'avais vos jambes, il n'existerait pas pour moi de bas assez fins ni de souliers assez délicats. Voilà pour la campagne...

— Et ma bosse ?

— Dites, c'est bien assez de l'avoir dans le dos, cette bosse. Alors, sortez-la de votre tête. Si elle vous gêne trop, suicidez-vous, sinon prenez-en votre parti gaîment.

— Oh !

— Avoir une bosse, ce n'est pas nécessairement être bossue.

Je ne sais que dire. Je regarde l'invité de maman. Il n'est pas très grand, mais harmonieusement bâti. Une quarantaine d'années, des cheveux grisonnants, une petite moustache noire de jeune premier américain.

Je répète :

— Oh !

Il me prend le bras et m'entraîne dans la maison, où maman s'affole à la recherche d'un de ses pékinois, et je ne retrouve qu'à lui dire un tout petit :

— Oh !

Après le déjeuner, Jean-Claude Saurer — je sais son nom, maintenant, et toutes les femmes, paraît-il, le connaissent, car c'est un grand couturier parisien — m'accompagne dans le jardin. Nous nous asseyons juste sous le gros pommier. Sur un carnet de croquis, il dessine. D'abord, une Françoise tout à fait reconnaissable, puis une belle dame avec une bosse, une bosse pas très grande...

— C'est vous, dit-il, pointant son crayon sur cette dernière figure. À côté, votre grand-mère défunte.

Je le regarde en face :

— Nous allons bien voir.

Il soutient mon regard.

— Avez-vous confiance en moi ?... Laissez-moi faire. Nous allons changer cela.

Il a, en effet, tout changé.

Il n'y a mis que quelques semaines, le temps pour maman de bouleverser toute la maison, de découvrir avec des cris de ravissement une vieille armoire qui est depuis toujours dans la cuisine et qui va être bien étonnée d'être bonnetière dans un salon, le temps pour lui d'aller à Paris, d'en revenir avec une auto remplie de cartons de couleurs si tendres, si fragiles, qu'ils donnent tout son sens à ce mot « frivolités ».

Il suffit donc de ces chiffons pour métamorphoser une vie ! Il y a un mois, j'étais une bossue triste économisant la tristesse de son existence près d'une bonne revêche. Mais comme le soleil est clair, maintenant, et l'herbe verte ! Comme il rôde de la gaîté dans le verger !

J'ai des robes, des manteaux, des costumes, des fourrures, des souliers plus souples que des gants et des bas féériques. Je parais plus grande et mes épaules sont parfaitement dissimulées dans des choses variées, mais toujours jolies. Mais ce qu'il a changé, c'est moi.

J'ai envie de courir, de danser.

Et pourquoi ne danserais-je pas ?

Et les gens s'étonnent, s'indignent presque, qu'étant bossue je puisse rire, sourire, recevoir, sortir, jouer au tennis et, quand il pleut, sur les routes glissantes partir avec mon Amilcar et fuir, fuir droit devant moi, en hurlant une chanson pleine de mots de bonheur.

Ma vie bourgeonne comme une plante tardive.

Maman s'apprivoise et consent à rester plus longtemps.

Jean-Claude me regarde avec fierté :

— Vraiment, Françoise, je ne pouvais pas voir gaspiller de la beauté ; il y en a trop peu par le monde.

Seule Josette ne déronchonne pas. Elle a les yeux rouges de larmes qu'elle verse sans se cacher.

— Jalouse, ma vieille Josette ? Ton poupon a grandi...

— J'ai peur...

Comment peut-on avoir peur ? Que la vie est donc magnifique !

Maman va m'emmener à Paris. Je ne crains plus le monde, maintenant. J'ai acquis une grande aisance en vivant avec Jean-Claude et je me réjouis de penser aux théâtres que je n'ai jamais vus, aux dancings pleins de monde, aux fêtes brillantes dont j'entends parler.

J'imagine qu'on me trouvera belle, car je suis belle. Pour le reste, mon Dieu ! on dira peut-être :

— Françoise Rambaud, elle est bossue ? Vraiment, je ne m'en étais pas aperçu.

**

Le jour de notre départ est venu. Avant de faire mes malles, je veux dire adieu à tout cela qui a été le cadre unique de ma vie, à tout cela de romantique et de charmant dont la campagne conserve parfois comme des pudeurs. Mais c'est surtout le gros pommier que je veux revoir, car il me semble que je suis née là ce jour pas si lointain, il y a deux mois à peine, lorsque Jean-Claude m'a prédit la beauté. Le vieil arbre commence à perdre sa parure de mousse blanche. Je m'approche. Maman et Jean-Claude sont là. Il est appuyé contre le tronc et tient maman violemment serrée contre lui. Leurs lèvres sont unies. Ils ne m'entendent pas arriver. Je pousse un cri de douleur.

— Allons, Françoise, dit maman brutalement, tu n'es plus une enfant. Claude et moi nous nous aimons et nous allons nous marier.

— C'est vrai ?

Jean-Claude essaie de sourire :

— Je sens que je serai un très bon père. J'ai même peur de trop vous gâter.

Voilà.

Je deviens pâle, légère, et, tout doucement, je glisse et m'évanouis sur les pétales déjà noircis.

C'est fini. Tout est fini. Je suis dans mon lit. Tout est lointain. Le cœur, c'est comme une plaie : on doit le préserver, le panser, le cacher, et moi, imprudente, qui l'ai laissé à nu, sans rien craindre.

Je rêve que c'est moi, Françoise, qui était dans ses bras, courbée sous son baiser.

Mais comme j'aurais été ridicule avec ma bosse.

*
**

— Josette, ma vieille Josette, je te donne toutes mes robes, c'est dommage que tu sois si grasse, hein ? Dis-leur de partir, tous les deux, vite ; de ne pas s'inquiéter de moi... Je suis un peu malade, mais ce ne sera rien. Tu sais, on ne meurt pas de douleur, on doit remâcher ça dans sa poitrine jusqu'à ce que ça n'ait plus aucun goût. Et puis, après, on regrette le goût qu'avait sa douleur. On ne meurt pas d'amour, parce que c'est l'amour que j'ai rencontré... L'amour ? Je l'avais cependant tué... Josette, je ne l'avais pas bien tué. On ne tue pas les fantômes.

LA LOI DU SUD

Le brigadier Séguin, qui se savait bel homme dans l'uniforme des spahis, secoua la porte avec impatience.

— Est-ce bientôt fini, là-dedans ?

Aussitôt, une voix de femme répondit affirmativement ; cependant, il eut encore le temps de fumer une cigarette avant que l'Ouled-Naïl apparût, menue et guindée, telle une infante, dans sa vaste robe d'argent. Elle salua sans que le sourire facile des courtisanes vint à ses lèvres ; son regard s'adoucit quand l'homme qui venait de l'étreindre, quitta, à son tour, la petite chambre.

Déjà tout occupé de sa compagne, dont il ceinturait la taille d'un geste sans équivoque, Séguin ne prêta aucune attention à l'Arabe qui descendait la pente de Nezla, quartier des amours, d'un pas souple et allongé. Un chèche blanc entourait son visage fin et bronzé, un burnous, jeté négligemment, par habitude, sur ses épaules, élargissait sa silhouette sans l'alourdir, tant elle était harmonieusement proportionnée. Traversant Touggourt encore éclairée, il s'éloigna vers Djâama, et quitta bientôt la route pour le reg. Sous ses pas, le sable devenait de plus en plus fluide. Au loin, des petites dunes précisèrent leur vallonement arrondi, dans l'ombre. Il devina les tentes de son campement à cet impondérable qui révèle la vie, à cette impalpable odeur de bois calciné qui frémissait dans l'air d'une indéfinissable pureté.

Il s'était attardé longtemps auprès de Chiffa. Plus longtemps que d'habitude. La jeunesse de l'Ouled-Naïl, son charme étrange, son corps dansant, sa soumission, le garrottaient davantage à chaque rencontre.

Il continuait d'avancer, du même pas souple et silencieux, feutré par le sable. Un chuchotement tendre, un gémissement retenu à grand'peine

l'immobilisèrent. Impossible de s'y méprendre : des amants étaient là. Allait-il poursuivre, laissant aux autres ce bonheur qu'il venait de connaître ? Encore amolli par les caresses de Chiffa, il y pensa un instant mais son devoir se révéla ; aucune femme de la tribu n'était libre et quel époux arabe, reniant l'instinctive pudeur ancestrale, songerait à aimer hors de sa tente ?

Son visage se durcit en une expression farouche, soulignée par l'éclat des yeux qui s'allumaient de feux menaçants : la loi du Sud lui imposait, à lui, témoin de la faute, de la châtier. À celui qui voit appartient la vengeance !

Précautionneusement, pour ne pas déceler sa présence, il s'approcha des deux formes étroitement enlacées. Malgré l'obscurité, il reconnut Kheira, la femme de son frère ; son complice était un des hommes de la tribu.

Il resta là, un instant, immobile, silencieux. Puis, sans bruit, il s'éloigna, pénétra sous sa tente, prit son fusil, l'arma. Au moment de sortir, il hésita. La rigide notion du devoir faiblissait en lui ; trop de souvenirs l'assaillaient encore.

— Pas ce soir ! murmura-t-il.

Il leur accordait leur grâce, jusqu'à demain. S'il les retrouvait ensemble ils subiraient alors leur destin.

Un jour passa. La nuit couvrit le désert. À l'heure où, d'habitude, il rejoignait Chiffa, il se mit à l'affût. Mais rien n'arriva.

Le lendemain, il déjeuna sous la tente de son frère Kouider. Plus curieusement que d'habitude, il examina Kheira. C'était une femme lourde et belle, aux hanches mouvantes, au front tatoué de bleu, enveloppée d'un haouli retenu aux épaules par des épines de palmiers, une de ces femmes, en somme, faite pour tous, et qu'il suffisait de prendre. Visage nu, elle accomplissait en silence ses gestes habituels de ménagère. Remarquant l'attention que lui portait son beau-frère, elle eut un sourire qui se voulait tentant.

La haine que sa découverte avait allumée au cœur de l'Arabe s'exacerba ; rien ne lui semblait plus vil que ces femelles qui recherchent l'amour. Pas un instant, il ne fit un rapprochement entre Kheira et Chiffa. Les Ouled-Naïls constituent une caste à part. Depuis l'enfance, destinées à plaire, elles y sont préparées. L'apprentissage est long ; les danses compliquées. Quand

elles retournent à leur montagne, parées de leur collier d'or — leur dot — elles oublient l'art d'émouvoir les mâles. Elles l'apprennent à nouveau, quand une fille leur est née, en redescendant avec elle pour continuer la tradition et veiller sur leur progéniture.

Tout le jour il fut pensif, tourmenté d'une vague impatience qui crispait ses mains. Le soir, comme la veille, il se mit à l'affût devant sa tente, son fusil à la main, posté près du foyer éteint. Les étoiles répandaient une clarté dure qui allumait des parcelles de quartz. Un croissant de lune animait des mirages nocturnes. Non pas des visions d'eau et d'oasis fantômes, mais celles d'êtres : une fantasia d'immenses cavaliers blancs, qui, fonçant dans le vide, ne parvenaient jamais, malgré leur élan, jusque dans la réalité.

L'homme vint le premier au rendez-vous. Peu après, Kheira arriva. Les amants s'étreignirent en silence ; habitués l'un à l'autre depuis longtemps, ils n'avaient rien à se dire, leur amour était seulement une possession, un geste dans la nuit. Ils s'en allaient, l'un près de l'autre, sans même s'enlacer, étrangers presque jusqu'à l'instant où ils s'aimeraient.

Deux coups de feu retentirent, suivis d'un cri aigu. Des hommes se précipitèrent hors de leurs tentes ; réveillés, flairant l'odeur de la mort que leur apportait le vent desséché de sa course sur les étendues calcinées de solitude, les chiens hurlaient lugubrement. Une torche allumée éclaira la scène, dessinant des ombres fantomatiques et découpant, dans un halo rougeâtre, la silhouette du meurtrier appuyé sur son arme.

Sur le sable, les deux amants gisaient, désenlacés. La femme gémissait doucement, d'une plainte continue, enfantine. Quant à son complice, à ses bras raides et abandonnés, à ses bras qui ne tenaient plus aux rampes de la vie, on voyait que le coup avait été mortel.

Un silence plein de gravité se cristallisa. Le justicier, immobile, contemplait, sans les voir, les corps étendus d'où glissait un petit oued rouge que la soif du désert tarissait. Sortant d'un songe sans bords, il parcourut d'un regard les hommes muets qui l'entouraient ; tous l'approuvaient : il avait appliqué la loi.

Sans un mot, le coupable ajusta son fusil, rompit le cercle, s'éloigna rapidement de sa démarche souple qui balançait régulièrement sa large et haute stature. Un bruit de pas, derrière lui, ne ralentit pas son allure.

— Allouane, où vas-tu ? demanda son frère.

— Chez le chef d'annexe, raconter toute l'affaire, jeta-t-il sans se retourner.

— Il te gardera !

Allouane haussa les épaules, et, tout en continuant sa route, laissa tomber :

— Qu'importe ! Je devais agir comme je l'ai fait.

Kouider le rejoignit, lui prit la main et, cheminant à ses côtés, remarqua :

— Je sais ! Nous savons tous, nous. Mais eux, comprendront-ils ? Ce sera la captivité pour toi. Le jugement, la mort...

La mort, qu'importait ! Mais la prison, quatre murs, un plafond sur la tête... un cercueil refermé sur soi... Et ne plus parcourir les pistes, ne plus sentir sur sa peau le sable musqué du désert, ne plus voir, dans l'or clair des matins qui frange les dunes, s'ébattre les chamelons près de leur mère...

— Fuis ! insista Kouider. Mille refuges t'attendent dans ce pays que tu connais mieux que quiconque. Chez nous, nul n'aura rien vu, nul ne saura rien...

— J'aurai l'air de me cacher, comme un lâche...

— Qu'importe le jugement des autres !

Allouane s'arrêta, fit face à son frère. Son visage fermé se distendit, une lueur brilla dans le regard et, en conclusion du combat qui se livrait en lui, le meurtrier céda.

— Soit !

Les deux hommes s'embrassèrent sur l'épaule ; leurs physionomies, si semblables, reprirent la même dureté, la même décision.

— Va vite ! recommanda Kouider. Nous ne préviendrons les autorités que demain matin...

— Comment admettront-ils que vous ne sachiez rien ? Mon absence sera remarquée...

— S'est-on aperçu de ta présence ? Nous ne sommes là que depuis quelques jours. Si l'on parle de toi, nous prétendrons que tu es resté à Ourir ou que tu as suivi une caravane vers la Tripolitaine.

— Vous croiront-ils ?

— Inch'Allah !

Les deux frères s'éloignèrent, dans deux directions opposées. Kouider retourna vers le camp d'où montait une fumée, l'autre se dirigea vers un infini de dunes dont le mouvement immobile et calme semblait celui de quelque océan nonchalant.

**

— Qu'est-ce ? Un double meurtre ? Prévenez le toubib, ordonna brièvement le capitaine Lepage, chef de poste de Touggourt, au chaouch qui venait de l'éveiller.

L'officier s'habilla en hâte ; cependant, quand il quitta sa chambre, il offrait la même élégance parfaite qui l'avait rendu célèbre au Sahara. Jamais on ne l'apercevait autrement que dans une tenue impeccable. Ne racontait-on pas qu'une nuit, en pleine invasion de sauterelles, il avait jailli le premier hors de sa tente, la raie tracée avec soin, les boutons de sa veste rouge boutonnés, ses bottes brillantes ?

À quelques pas, la voiture attendait, chauffeur au volant, moteur trépidant d'impatience, et bientôt, mal réveillé, le médecin accourait.

— Sale histoire ! grogna-t-il, en se laissant tomber sur les coussins du véhicule.

Bientôt l'auto stoppa sur le lieu du crime. Le capitaine Lepage s'élança. À quelques pas de lui, deux corps abandonnés sur le sable : l'homme, dans une pose détendue, presque naturelle. La femme au contraire, demeurait crispée, dans une attitude de lutte ; ses paupières à demi-closes s'étaient immobilisées en esquissant un clin d'œil prometteur, pour attendre le destin ou séduire la mort.

Le chef de poste, tout de suite, aux visages fermés qui se levaient vers lui, comprit qu'on ne lui dirait rien. Il devinait un de ces drames de tribu que les Européens préféreraient n'avoir pas à juger. Lui surtout qui connaissait les Arabes et les aimait.

Mais il représentait la loi et, seule, elle avait le droit de punir. À faire sa justice elle-même, cette race s'était mutilée, ensanglantée, affaiblie.

Il commença son interrogatoire, en questions brèves, nettes, harcelantes.

Le médecin, qui s'était penché sur les victimes, poussa une sourde exclamation :

— La femme n'est pas morte ! Elle respire encore.

Tirant une seringue de sa trousse, il l'emplit rapidement, fit une piqûre. Agenouillé devant Kheira, la tête sur sa poitrine, il écoutait son souffle qui renaissait, pénible et intermittent.

— Espérez-vous la sauver ? demanda le capitaine.

— Je ne sais pas encore !... Si on pouvait la transporter jusqu'à l'hôpital, peut-être... Mais avec ces pistes, elle mourrait en chemin. Je vais tenter d'extraire la balle ici.

Il appela le chauffeur, griffonna quelques mots sur une feuille de son calepin, la lui tendit, en ordonnant, bref :

— Vite ! Ramène l'infirmier avec l'attirail.

Le capitaine s'était assis sur le tapis que l'on avait déroulé pour lui. Les hommes se tenaient à l'écart, formant un cercle. Pas une femme. Un chien blanc aboya, tout à coup. Dans le ciel, d'un bleu irréel, un avion passa, dont les ailes semblaient de cristal. Le médecin surveillait attentivement le pouls presque imperceptible de la malade.

— Le drame a eu lieu depuis plus de six heures... Et on l'a laissée ainsi, sans soins, grommela-t-il.

Kheira ouvrit les yeux, bégayant quelques mots qui restèrent accrochés dans sa gorge. Le capitaine Lepage se pencha à son tour vers elle et lui parla doucement, dans la langue qu'elle comprenait, la réconfortant des mots apaisants que les siens lui refusaient.

— Qui a fait cela ? interrogea-t-il enfin.

Elle hésitait à répondre ; il insista, tentant de la convaincre.

Au loin, le grondement de la voiture s'enfla dans un crescendo régulier qui s'acheva net dans un bruit mou, étrange, feutré, annonçant qu'elle s'était ensablée.

— Courez, vous autres ; Ramenez la trousse de chirurgie ! ordonna le chef de poste.

Nul ne bougea.

— Pas la peine, grommela le toubib. Trop tard ! Hémorragie interne. Je ne peux plus rien pour elle.

Le visage de Kheira se crispait, puis s'estompait, s'adoucissait...

— Qui est-ce ? répéta le capitaine, plus pressant.

La victime fit un effort. Ses yeux s'ouvrirent grands, cherchant à dégager les réalités du halo qui les enveloppait ; la respiration s'arrêta, sifflante, les muscles des tempes se tendirent, la tête se rejeta en arrière pour libérer le mot qui s'échappa distinctement des lèvres blêmes :

— Allouane ben Rahmadi !

— Allouane ben Rahmadi ? répéta, après elle, l'enquêteur, pour plus de certitude.

Elle tenta d'abaisser ses paupières pour confirmer, mais à mi-chemin, elles s'immobilisèrent, et la physionomie prit une expression lointaine, apaisée, délivrée.

D'un signe, l'officier appela le mari de la morte. Celui-ci s'approcha.

— Qui est Allouane ben Rahmadi ? Ton père ? Ton oncle ?

— Mon frère ! Il nous a quittés depuis quelques jours.

— Ta femme l'a accusé...

— Lui ? Non ! Elle a peut-être prononcé son nom. Elle l'aimait beaucoup... Un message, un adieu qu'elle voulait lui faire transmettre...

— Espères-tu me persuader si aisément ?

L'homme se décida brusquement. Sans qu'un muscle de son visage bougeât, il affirma :

— J'aime mieux tout vous avouer : c'est moi le coupable.

— Je ne te crois pas.

— Des témoins appuieront mes dires.

L'officier le scruta longuement, sans qu'il manifestât le moindre sentiment sur sa physionomie impassible.

— Parfait, reprit l'officier. Donne-moi l'arme dont tu t'es servie.

Kouider disparut sous sa tente. Il en revint avec un fusil.

— Tu sais bien que ce n'est pas celui-là, dit le capitaine Lepage après l'avoir examiné.

Sans plus s'expliquer, il abandonna Kouider pour revenir vers le major qui, sa tâche terminée, retournait vers l'auto.

— Nous pouvons partir, maintenant.

Des patrouilles battirent la ville ; les caïds des nomades furent sommés de retrouver la cachette du meurtrier ; la surveillance redoubla dans les rues couvertes, et surtout à Nezla selon les instructions du capitaine Lepage. La police indigène bousculait les Ouled-Naïls sur le pas des portes, envahissant à l'improviste les hammams et les cafés maures.

Le marché du vendredi emplissait le village d'une foule dense d'indigènes qui se répandaient dans les maisons de danses.

Dans la longue salle basse et sordide, ils attendaient la venue des courtisanes devant leur tasse de thé à la menthe. Elles apparurent, tandis qu'un orchestre de khaïtas et de derboukas déchaînait une musique stridente et âpre. La première danseuse était vieille et fanée dans sa robe d'un rouge éclatant ; mais dès que ses hanches s'agitèrent, elle se révéla séduisante. Deux Ouled-Naïls lui succédèrent, enveloppées de robes vertes et de voiles blancs, leurs tailles minces ornées d'une ceinture d'or. Elles firent le tour de la salle, à pas menus, se tenant par le petit doigt, une étrange gravité peinte sur leurs traits. Soudain, leurs mains levées s'agitèrent, tel un vol de colombes. Puis ce fut la danse du cou, celle des seins. Le rythme s'affolait, secouant houleusement leur chair dure. Et une lueur de convoitise et de rage s'alluma dans tous les regards virils.

Chiffa, cheveux nattés, recevait sur le front les billets qu'y collaient les assistants, après les avoir humectés de leur salive. Un musicien, descendu de l'estrade, les enlevait, un à un, avec dextérité. Ils restaient seuls, face à face. Le joueur de khaïta était un petit homme laid, qui improvisait un air barbare, se baissait, se relevait, rampait, toujours sans cesser de jouer. Et la fille dansait, esclave, captive des sons enchantés, suivant si parfaitement le rythme que la musique semblait lui coller au corps et se matérialiser, vivante, trépidante, sensuelle. Le musicien avançait toujours, bloquant la danseuse contre la foule amassée ; elle heurta un groupe qui ne s'écarta

point. Avant de rebondir, elle se pencha vers un spectateur, lui murmurant, sans s'arrêter un seul instant :

— Rejoins-moi.

Immobile, muet, il répondit d'un abaissement des paupières, lourdes sous le feu de son regard.

Un couple de noirs succéda à la danseuse ; l'homme vêtu d'un pull-over bon marché ; elle, presque nue sous une gandourah s'ouvrant à chacun de ses mouvements. Allouane ne les vit même pas. Il se leva, rejoignant Chiffa qui, son numéro terminé, l'attendait dans le fond de la salle. La foule était si dense, si attentive au spectacle, que nul les remarqua.

Chiffa prit son amant par la main et l'entraîna rapidement dans l'arrière-salle qui servait de débarras.

— On sait que c'est toi qui a tué. On te recherche, chuchota-t-elle.

Elle était au courant du meurtre, ayant vu Allouane cette nuit-même ; les bavardages des femmes lui avaient appris le reste.

— Mets cela ! dit-elle avec une impérative douceur qui commandait l'acceptation.

Elle lui tendit un haïk dont elle l'aida à s'envelopper. Bientôt, on ne vit plus de lui qu'un œil noir. Mais, si dans ce fantôme voilé, on soupçonnait un homme — et pourquoi le ferait-on ? — nul, même un blanc, n'oserait soulever l'étoffe pour découvrir le visage.

Leurs mains s'étreignirent, elle passionnée, lui, reconnaissant.

— Reviens plus tard, quémenda-t-elle.

Elle repartit se soumettre au rythme des khaïtas tandis qu'Allouane, du pas rapide des honnêtes femmes, se glissait dans les ruelles bruyantes, gorgées de monde. Parvenu en ville, il s'enfonça dans les rues couvertes, humides et sombres. Parfois, un corps le heurtait ; des chèvres bêlantes accueillaient son passage d'un bondissement rageur. Il frappa à l'huis d'une porte faite de planches mal réunies. Un indigène ouvrit. Quittant son voile, le fugitif se fit reconnaître et las, il s'étendit sur une natte, à côté des hommes de sa race.

Chaque nuit Allouane quittait l'asile sûr où il avait usé les heures de la journée dans une rêverie sans fin, et, déguisé en femme, rejoignait Chiffa, dans sa chambre, à l'heure où le couvre-feu sonnait. Le danger donnait à leurs étreintes un goût nouveau.

Comme lui, le brigadier Séguin appréciait Chiffa. Il ne se passait guère de soirée où il n'allât la retrouver.

Ce soir-là il quittait la courtisane lorsqu'une des vieilles matrones qui exercent dans Nezla mille métiers louches l'arrêta.

— Tu pars déjà ? questionna-t-elle d'un air où l'obséquiosité le disputait à la moquerie.

— J'ai... terminé ce que j'avais à faire, répondit-il guilleret.

— Crois-tu ?

— Penses-tu me retenir avec tes charmes ?

Elle ferma à demi les yeux et, équivoque, insinua :

— Moi, non ! Mais d'autres choses, peut-être.

— Lesquelles ? Parle ? Tiendrais-tu en réserve une agnelle toute neuve ?...

— Il n'en est pas question !

— Alors...

— Alors : reste... c'est un conseil que je te donne. Mais fais en sorte qu'on ne te voie pas, et tu auras une surprise... Une belle surprise... Tu ne regretteras pas d'avoir attendu.

À tout hasard, il lui lança une pièce :

— Si tu n'as pas menti, tu en auras d'autres.

Elle disparut avec un ricanement. Indécis, sans savoir exactement à quel mobile il obéissait, Séguin, se dissimula dans l'encoignure du couloir, sous l'escalier. Ses souvenirs récents occupaient agréablement son esprit qui s'attardait à évoquer Chiffa. Des cris arrivaient, par bouffées, dominant le vacarme qui montait des ruelles. Dans un trou de silence, le bruit d'un pas ferme retentit, suivi du claquement de porte refermée. Le guetteur retint son souffle, puis ouvrit les yeux. Une femme se glissa dans le couloir ; sans doute revenait-elle de la ville où elle avait dansé pour des touristes.

La porte de Chiffa s'entrouvrit, avant que l'arrivante l'eût heurtée. La danseuse apparut, dans une longue robe de nuit brodée d'or, un mouchoir aux couleurs vives retenant ses lourds cheveux noirs.

Las de sa morne faction, amusé par l'idée d'une farce, Séguin surgit, soudain, entre les deux femmes. Chiffa eut un sursaut et mit instinctivement la main devant sa bouche pour étouffer un cri apeuré.

— Sauve-toi ! chuchota-t-elle.

Séguin comprit que la vieille n'avait pas menti. Une atmosphère de mystère enveloppait cette visite nocturne. D'un geste précis et brutal, le brigadier ceintura la nouvelle venue ; il sentit une brusque révolte pour se dégager de son emprise, et, soudain, le haïk blanc lui resta dans la main, comme trophée, tandis que l'homme, ainsi démasqué, s'enfuyait dans l'escalier, grimpait jusqu'à la terrasse, poursuivi par le spahi, sautait le haut mur.

Hésitant devant l'obstacle, Séguin fit volte-face, redescendant en hâte, pour rattraper le fugitif dans la rue.

Chiffa était restée figée dans la même pose, et attendait, anxieuse.

— C'est Allouane ben Rahmadi ? interrogea le brigadier en passant devant elle.

Elle ne répondit pas ; ses yeux exorbités trahissaient son angoisse. Il fut alors certain que c'était bien le meurtrier recherché.

Dès qu'il fut hors de la maison, Séguin siffla ; les policiers indigènes de garde se rabattirent vers lui, et, aussitôt, se prirent à fouiller les couloirs, les ruelles, interrogeant les femmes qui, attirées par le brouhaha, accouraient. Mais, malgré la célérité avec laquelle les recherches avaient été entreprises et l'adresse avec laquelle elles avaient été conduites, Allouane demeura introuvable.

**

— Rien, mon capitaine ! Impossible de remettre la main sur lui ! Pourtant, il ne pouvait pas être allé bien loin ! Aussitôt j'ai bondi jusqu'ici, espérant que vous veilleriez assez tard pour que je puisse vous faire immédiatement mon rapport.

— Et ce fugitif, c'est...

Un moghazni entra, coupant la phrase du capitaine Lepage. Un indigène le suivait.

Avant même que l'officier l'eut interrogé sur le motif de son intrusion, celui-ci commença de se plaindre :

— On m'a volé un chameau, mon plus beau méhari. Campés autour du feu, nous nous étions endormis ; le bruit nous éveilla, mais l'homme et la bête s'enfuyaient déjà.

— Dans quelle direction ?

— Sud-Est, mon capitaine.

— Nous ferons le nécessaire pour te rendre ton bien.

Se tournant vers le brigadier Séguin, il ordonna :

— Cet homme connaît le pays. Prenez-le avec vous. Il vous guidera. Ramenez-lui son chameau et à moi, le voleur. À n'en pas douter, c'est Allouane ben Rahmadi ! Allez, Séguin.

**

Le volé, à qui incombait la tâche de diriger le petit détachement, n'eut pas de peine à découvrir les traces de sa bête sur le sable. Il marchait en tête, tantôt à cheval, tantôt à pied, tenant sa monture par la bride, le regard rivé au sol. Derrière lui, Séguin, attentif, suivi de ses hommes. Un chameau, chargé d'orge, formait l'arrière-garde.

Ils allaient en silence. Le vent nocturne gonflait les burnous rouges. Les étoiles, cloutant le ciel, répandaient une lueur pâle qui permettait presque de distinguer les pistes suivies. De longues heures s'écoulèrent dont rien ne coupa la monotonie.

— Les traces sont de plus en plus fraîches, renseigna le moghazni. Nous gagnons sur le fugitif. Il n'a guère plus d'une heure d'avance sur nous, maintenant !

— Alors, il est à nous ! conclut Séguin.

Après un court repos, ils repartirent, toutes leurs forces bandées, animés de la fièvre qui précède les victoires définitives. Soudain, sautant à bas de sa monture, le guide stoppa. Des piétinements humains témoignaient que le fugitif avait fait halte aussi et qu'il avait cherché à savoir s'il était

poursuivi. Rassuré, il s'était étendu sur le sable. Les marques qu'il avait laissées étaient aussi révélatrices, aussi parlantes, que si elles eussent été sanglantes.

— Allons, les gars ! encouragea Séguin.

La poursuite devenait de plus en plus difficile. Le désert opposait ses dunes, telles les vagues d'un océan, à la marche du détachement ; c'était l'interminable pente qu'il fallait gravir, en peinant pour atteindre la crête, redescendre pour attaquer, à sa base, une nouvelle dune.

Deux coups de feu saluèrent l'apparition de la patrouille au sommet d'une butte.

— Cela complique l'affaire, constata placidement Séguin. Il a eu le temps de s'armer.

Au bas de la pente, le meurtrier se découpait, minuscule silhouette sur l'horizon nu. D'un saut, il avait quitté sa monture, sans même la barraquer. Et il fuyait à pied, dévalant de toutes ses forces décuplées. Il détalait, tel un gibier traqué fonçant droit devant lui, sans penser, sans même une ruse pour tenter — combien vainement ! — de dépister l'adversaire. Il était pris, il le savait ; l'orgueil lui restait de ne pas se rendre, de reculer, le plus possible, sa défaite.

La clameur de joie, qui avait salué l'apparition du fugitif ne s'était pas éteinte qu'un ordre bref disloqua la patrouille. Trois hommes sur la droite, trois sur la gauche, tentaient, d'un mouvement tournant bien concerté, de couper la retraite au fuyard qui allait de dune en dune, profitant des accidents du terrain, se retournant parfois pour tirer sans qu'il lui fut même répondu. La manœuvre prescrite par Séguin se développait normalement.

Ayant devancé le meurtrier, les patrouilleurs mettaient pied à terre, pour encercler leur gibier. Ils n'étaient plus qu'à cinquante mètres de lui. Ils répondaient coup pour coup ; mais ils ne se hâtaient pas de l'abattre de leurs feux convergents, préférant l'avoir vivant. Ce ne sont pas les morts qu'on juge.

— Jette ton fusil et rends-toi ! hurla Séguin.

Le fugitif fit un bond qui l'amena à l'abri de quelques malingres arbustes végétant sur la pente d'une dune. Allouane disparut derrière ce rempart, il

semblait faire corps avec le désert. Les hommes de Séguin avançaient lentement, insensiblement, mais d'un mouvement continu, inexorable.

L'Arabe, dans l'intervalle de deux balles qui manquaient toujours leur but, creusait fébrilement le sable, s'enfouissant davantage dans le trou qu'il préparait, d'où seule, sa tête émergeait par instant.

— Laissez-le épuiser ses munitions, ordonna le brigadier qui avait peine à maîtriser l'impatience de ses hommes.

Un spahi, tout jeune, stimulé par la fièvre du combat, se précipita vers le repaire du fugitif, et, s'approchant des arbustes, déchargea son fusil au moment où la chèche d'Allouane apparaissait.

Aucune riposte à cette témérité ! Était-ce une feinte ? Le fugitif était-il blessé ? Un frémissement de victoire attisa les délires des combattants. Un silence insupportable régnait, trop lourd, trop pesant ; le sable était frais comme un corps de femme sous les soldats étendus.

— En avant ! décida Séguin donnant lui-même l'exemple en s'élançant.

Enhardis par le calme qui accueillait leur assaut, les spahis se précipitèrent. Allouane était étendu dans le creux qu'il s'était ménagé. Les balles avaient traversé le cou, détachant presque la tête du tronc. Il n'y eut pas beaucoup à faire pour l'en séparer tout à fait. Le corps d'Allouane fut enterré là, à l'endroit même où il était mort.

Un des spahis prit la tête décapitée, qui avait roulé à quelques pas, pendant qu'on achevait de creuser la fosse. Il fallait la ramener au chef de poste pour lui prouver que l'homme avait été abattu. Il s'empara également du fusil ; six cartouches restaient, une cinquantaine avaient été tirées sans atteindre personne. Allouane avait voulu éloigner ses poursuivants et non les tuer.

Après une heure de repos, le détachement repartit ; le guide, qui avait récupéré son chameau, reprit sa place en éclaireur. Au crépuscule, la patrouille, harassée, atteignit Bir Bour Djema où les hommes organisèrent leur campement.

**

Le lendemain, vers onze heures, ils parvinrent sur la grand'place de Touggourt où la nouvelle de la capture d'Allouane les avait précédés,

attirant une foule énorme qui stationnait en les attendant. Au-delà, la ville étendait le labyrinthe de ses murs dominés par la Mosquée. Chiffa se tenait au premier rang des curieux, toute droite, dans sa robe de gala.

Le capitaine Lepage parut. Séguin mit pied à terre, prenant, des mains du soldat qui le suivait, l'enveloppe de toile contenant la tête d'Allouane. Un geste maladroit du brigadier manqua de laisser échapper le sac. Il le rattrapa avant qu'il n'eut touché le sol. Le sinistre paquet se défit. Une boule sanglante roula jusqu'aux pieds de l'Ouled-Naïl.

Elle n'eut pas un geste, pas un mouvement de recul ou d'horreur comme si, entre cette tête mutilée, souillée, effrayante, aux yeux largement ouverts, et son amant, aucun lien n'avait jamais existé.

L'HOMME QUI VOULUT CHANGER LE DESTIN

L'île, qu'escaladaient les cubes blancs des maisons, semblait calcinée sous un soleil de feu.

Le long des quais, des barques se pressaient, naïves et sales, hérissées de mâts, de cordages. À l'ombre des arbres, sur des bancs maçonnés à même les façades, les pêcheurs bavardaient devant de grosses fioles de vin épais et noir.

Au loin, Corfou dormait entre le bleu inhumain du ciel et celui de la mer Ionienne.

Des vagues légères qui en moiraient à peine la surface, venaient lécher les flancs de La Capitane avec un bruit doux de feuilles froissées.

Étendu sur le pont, ses jumelles à hauteur des yeux, un homme regardait au-delà des cyprès et des oliviers, au-delà des hôtels trop clairs, vers la Grèce et la côte d'Albanie, invisibles dans le flamboiement de cet après-midi d'été.

Une sorte de nonchalance ironique émanait de son visage bruni par les soleils des innombrables voyages. Au-dessus d'une bouche jeune et brutale, un nez fier, des yeux profonds un front au dessin parfait s'harmonisaient avec des cheveux sombres, brillants comme une vague nocturne.

Depuis plusieurs semaines, le yacht de Bernard Dalland effleurait, comme un immense oiseau blanc et farouche, les îles calmes de l'archipel.

Il se leva brusquement, presque irrité par la chaleur trop lourde, et plongea dans l'eau verte. Il nageait un crawl nerveux, rapide. Son corps, qu'on sentait d'acier, semblait une flèche.

Après une demi-heure, il fit halte dans une crique isolée et, fermant les yeux, s'endormit.

**

Ce fut un bruit de voix féminines qui l'éveilla quelque temps après. L'une d'elles était claire, vibrante, pleine de soleil et de bonheur, l'autre presque sans timbre.

— Tu ne m'en veux pas, Sylvia, disait la première, de t'abandonner, alors que tu as tout fait pour moi, alors que tu as été ma mère plus que ma sœur ? Tu sais que mon mariage me cause beaucoup de joie. La seule ombre, c'est que nous serons séparées... Andréas m'emmènera loin d'ici... Dans deux jours nous nous quitterons... Que deviendras-tu ?

— Ne t'inquiète pas, Joya... Je vivrai, tout simplement...

— Depuis vingt ans, tu n'as eu d'autres soucis que moi... Tu te sentiras bien seule... Il faudrait que tu te maries...

Sylvia eut un rire triste :

— Qui voudrait de moi ?

— Oh ! tais-toi, chérie, ne parle pas ainsi...

Il y eut un silence.

Bernard avait un peu honte d'avoir entendu cette conversation qui ne lui était pas destinée. Il regretta presque de connaître aussi bien la langue des deux étrangères. Il avait été indiscret, il le fut plus encore. Se levant à demi de sa place, il put voir les deux femmes. La plus jeune ressemblait à sa voix. Brune, bouclée comme un pâtre antique, elle avait un visage mat plein de fossettes et un corps souple qui s'élançait d'un seul jet, comme une plante. À côté d'elle, sa sœur paraissait encore plus terne, avec son corps sans attraits, son visage insignifiant aux pores dilatés. Ses yeux étaient petits, sans éclat. Son destin était d'être sans joie et sans amour, on le lisait sur sa figure.

— Allons nous baigner, proposait Joya.

Bernard se cacha. Ce ne fut que lorsque les deux inconnues eurent disparu qu'il se jeta à l'eau à son tour et rejoignit La Capitane.

**

Tout le soir, il fut hanté par la fille laide et par son drame. Il se sentait, pour la première fois depuis longtemps, ému par un autre être que lui-même. Si, depuis plus d'un an, il n'avait pas quitté son bateau, c'est qu'il emportait avec lui l'image d'une fille trop belle qui, elle non plus, n'avait pas eu sa part de bonheur. Une maladie subite l'avait enlevée à son amour avant qu'il ait pu en faire sa femme.

Ce n'était pas pour fuir la jolie morte qu'il allait d'escale en escale sur la route bleue des mers, mais pour garder en lui son souvenir plus vivace. Le désespoir du début s'apaisait peu à peu. Bientôt, il le savait, il serait de retour parmi les vivants.

Le lendemain, un canot le débarqua dans la crique. Il n'avait pas de plan précis, mais il lui semblait qu'il avait une tâche à remplir.

Le petit village lui apparut en haut de la côte. Les cloches sonnaient à toute volée. Tous les habitants étaient en costume de fête.

Bernard arriva près d'une grande ferme dont les barrières étaient ouvertes. Un vieillard vint à sa rencontre, comme s'il l'avait attendu.

— Étranger, venez vous réjouir avec nous. Ici l'on festoie et l'on danse pour célébrer les noces d'une fille de ce pays.

Bernard connaissait assez l'hospitalité grecque pour ne pas s'étonner de cet accueil. Bientôt il fut assis à une vaste table où les plats se succédaient. On l'avait placé tout naturellement à la place d'honneur, à côté de la mariée.

Sous ses voiles blancs, elle paraissait encore plus éclatante. À chaque instant, elle se penchait vers son mari, un jeune homme bronzé et viril aux yeux sombres et tendres. Ce n'est pas elle que Bernard regardait, mais Sylvia, endimanchée et gauche, qui s'efforçait de rire sans y parvenir.

Fermant à demi ses paupières, il imagina sa vie. Il avait appris qu'elle était pauvre et vivait non loin de là dans une cabane. Orpheline de bonne heure, elle avait travaillé durement pour élever sa jeune sœur. Celle-ci s'en allait à Ohio avec son jeune époux.

Après une suite de jours longs et monotones, elle mourrait sans avoir connu de la vie autre chose que son devoir.

Lorsque les violons préludèrent, annonçant le bal en plein air, ce fut vers elle qu'il se dirigea.

Elle regarda, étonnée, ces lèvres dures qui lui parlaient, ce visage hâlé qui était tout proche, ces yeux de corsaire qui la fixaient.

— Je ne sais pas danser, avoua-t-elle.

— C'est sans importance. Laissez-vous guider.

Elle hésitait. En souriant, il l'enlaça. Elle était légère entre ses bras et rougissante. La danse terminée, il la ramena à sa place et s'assit à côté d'elle.

Elle restait silencieuse, fixant sur lui un regard plein d'interrogation.

Alors Bernard parla. Il raconta le beau pays dont il venait, les voyages qu'il avait faits.

— Vous êtes descendu à Corfou ? interrogea-t-elle.

N'osant parler de son yacht somptueux, il acquiesça.

— C'est étrange de vous voir ici, murmura-t-elle.

— Le hasard ! Je le bénis, puisqu'il m'a permis de vous connaître.

— Moi ? Oh ! c'est sans importance. Vous m'aurez vite oubliée.

— Je ne crois pas.

Elle balbutia quelques mots et s'échappa.

Autour d'eux, on les regardait. De belles jeunes filles se dépitaient de voir Bernard s'intéresser justement à celle dont personne ne s'occupait jamais.

Il n'en avait cure. Il aurait voulu simplement consoler Sylvia, parce que son lot était le plus triste.

Il ne fut pas long à la rejoindre et cette fois l'empêcha de s'enfuir.

Sous l'effet de sa présence et du verre de raki dans lequel elle avait trempé ses lèvres, elle s'anima un peu. Elle oublia ceux qui l'entouraient. Des chants parvenaient vaguement jusqu'à elle, venus des bosquets où les taches blanches des chemises à manches amples s'agitaient.

Elle parlait à son tour, grisée par la douceur de l'heure.

Quelqu'un les interpella :

— Eh ! les amoureux, on va se baigner, suivez-nous !

— Je reste, annonça Sylvia d'un air décidé.

— Je vous tiendrai compagnie, dit Bernard.

— Non, il ne faut pas. Rejoignez les autres.

Il mentit :

— Je ne sais pas nager.

Un sourire heureux éclata sur le visage de Sylvia.

Bernard songeait. Plus jamais il n'aimerait — il en était sûr. Pourquoi ne pas se sacrifier ? Pourquoi ne pas donner à cette jeune fille sans joie un peu de bonheur ? Il pensa l'emmener avec lui, l'épouser. On s'étonnerait sans doute de lui voir cette compagne fruste, mais que lui importait ? Et peut-être s'épanouirait-elle lorsqu'elle croirait à l'amour ?

Le soir descendait, irréallement rose.

Les murs étaient chauds de soleil. Un arbre immense débordait d'un jardin, jetant sur le sentier où ils se tendent une ombre violette.

Sylvia s'étonnait de voir Bernard près d'elle, jamais on ne l'avait regardée ainsi avec un regard presque tendre.

La main de Bernard se posa sur son bras. Elle ne résista point. Alors il se décida. L'attirant contre lui, il l'enlaça.

Au moment où ses lèvres effleuraient les cheveux de Sylvia, elle se ressaisit et poussa un cri.

Et la bande joyeuse qui remontait la vit repousser brutalement l'étranger et s'enfuir.

Bernard restait à la même place. Il vit sur lui des yeux qui le jugeaient sévèrement. Il eut envie de rire. Jamais il n'aurait supposé une fin aussi ridicule à cette aventure.

Alors il s'inclina et partit.

Arrivé au bas de la côte, il s'arrêta pour réfléchir. Son cœur était de nouveau plein de pitié pour Sylvia. Il était naturel qu'elle se fût effarouchée, elle qu'aucun homme n'avait désirée. Elle ne pouvait pas comprendre.

Bernard résolut de la sauver malgré elle.

D'un mouvement preste, il enleva sa veste et ses chaussures. Il y ajouta quelques papiers sans importance et sa montre.

Puis il reprit le canot et se dirigea vers La Capitane. En retrouvant ses vêtements, on penserait qu'il s'était suicidé parce que Sylvia l'avait repoussé. Et toute sa vie, elle croirait qu'un homme avait voulu mourir plutôt que de ne pas être aimé d'elle.

Quand Bernard fut remonté sur son yacht, il donna l'ordre de lever l'ancre.

En regardant s'éloigner les côtes sous la douce clarté lunaire, il réfléchit. Ce qu'il avait fait était trop romanesque, trop absurde. Mais il était trop tard pour rien changer à ses actes.

— Laissons faire le destin, dit-il à voix basse.

Mais le destin, c'est lui qui venait de le forcer.

**

Cinq ans plus tard, La Capitane mouillait non loin de la petite crique aux abords de Corfou.

Bernard était sur le pont quand une des invitées le rejoignit, silhouette mince, accordée à la sienne.

— Que regardez-vous ? lui dit la jeune femme.

Tous deux, pendant cette croisière, s'étaient fiancés.

— Ici, dit-il, j'ai été malheureux... Je ne savais pas que vous viendriez dans ma vie et que le bonheur frapperait encore une fois à ma porte... Ici, j'ai désiré mourir... Et je suis mort en effet.

— Je ne comprends pas.

— C'est une étrange histoire. Je ne sais plus maintenant si je dois en être fier ou en rougir.

— Racontez, insista Dominique.

Il parla de Sylvia et de son geste inconsidéré.

— Je me demande ce qu'elle est devenue ? dit-il en terminant.

— Il ne faut pas chercher à savoir. Partons, je vous en prie...

— Impossible de partir déjà... Il y a les autres, ceux qui nous accompagnent et qui se font une fête de descendre à terre... Et puis, pourquoi vous effrayer ainsi ?

— Je ne sais pas.

Une heure plus tard, ils descendaient ensemble dans la crique. Sur le chemin montant, ils se tenaient amoureusement pressés l'un contre l'autre, pour atteindre la côte bordée de cyprès et d'oliviers.

Bernard se dirigea vers la cabane de Sylvia. Il n'avait pas l'intention de se montrer. Du reste, il avait changé. Elle ne le reconnaîtrait pas.

D'instant en instant sa compagne se faisait plus grave, sans savoir pourquoi.

La porte de l'humble maison était ouverte. Une femme en sortit. Elle était vêtue d'une robe trop longue et déchirée qui traînait derrière elle. Sur sa tête une couronne de fleurs blanches chancelait. Elle s'approcha des visiteurs, prit sa couronne, la posa sur la tête de Dominique et s'enfuit en riant.

Bernard regardait la scène, atterré, incompréhensif.

Un pope qui passait justement, juché sur un petit mulet, l'interpella, avec cette familiarité habituelle dans le pays.

— Ne faites pas attention, dit-il. Elle est folle... C'est à la suite d'une aventure curieuse qui lui est arrivée. Un jour, un étranger est venu. Il l'a aimée. Elle l'a repoussé. L'homme s'est jeté dans la mer. Elle est restée fidèle à son souvenir. Puis un gars du pays l'a demandée en mariage. Elle a refusé. Elle se devait à l'autre. Le gars a eu tant de peine qu'il est parti en mer et n'est jamais revenu. Hantée par l'idée qu'elle était responsable de ces malheurs, elle est devenue telle que vous l'avez vue...

Il s'arrêta.

Les deux inconnus se regardaient avec désespoir. Dans les yeux de la jeune femme il lisait de l'angoisse, du mépris, de la haine...

Alors, il expliqua doucement :

— Qui sait ? Elle est peut-être heureuse ainsi.

L'OMBRE DE L'AMOUR

La nuit s'achevait.

Au tumulte des dancings, à la coulée brillante des rues, à l'attaque sournoise du petit jour qui blêmit le ciel, succédait le calme compliqué, apparent, de ce bar au cœur de Paris.

Max regardait l'inconnue assise à sa table. Il ignorait son nom. Des amis les avaient présentés, mais il n'avait pas prêté attention à ce qu'ils disaient. Ils étaient repartis. Comme elle s'était levée pour les suivre, il avait dit, d'un ton dont la violence le surprit lui-même :

— Restez encore !

Sans un mot, elle avait accepté.

Pourquoi avait-il réclamé sa présence ? Il ne le savait pas au juste. Peut-être parce qu'elle était merveilleusement accordée à cette heure et à ce lieu.

C'était une de ces femmes étranges dont il semble qu'elles surgissent, le soir venu, dans la brume rosée qui enveloppe la ville et traînant derrière elles, des boîtes de nuit aux bars luxueux, le désespoir de leurs yeux aux cils admirables, de leurs lèvres boudeuses, de leurs joues mates comme des fleurs rares. Elles apparaissent, perdues dans des fourrures, leurs doigts frêles serrés sur quelque minuscule sac d'or.

La nuit, qui agonisait lentement, se paraît de mystère.

Sa compagne restait muette et rêvait, loin de ce bruit confortable, à la journée, aux journées qui vont naître, se succéder sans fin.

— Qui êtes-vous ? avait-il envie de lui demander. Qu'avez-vous fait de votre existence, de votre beauté ?... Cette beauté qui éclate avec tant de violence qu'on devine que bientôt elle vous abandonnera. Est-ce un homme

qui a mis dans vos yeux cette nostalgie que vous tentez de voiler sous vos cils ?

Mais il n'osait dire à voix haute ces paroles qui brûlaient ses lèvres. Il avait peur que la réponse lui fit mal, éveillât en lui un regret sourd et vain.

Au lieu de cela, il parla de lui.

Il arrive toujours un moment où un être doit se confier, s'échapper du haut mur qu'il a bâti lui-même autour de ses pensées.

Un couple, non loin d'eux, s'embrassait. Il en prit prétexte.

— S'aiment-ils seulement ? dit-il, pensif. L'amour est chose si compliquée ? Il prend parfois des chemins hasardeux ; d'autres fois, il naît au premier regard. Après, on se demande si l'on a rencontré l'invisible voyageur dont on a attendu la visite. Moi, je le sais, j'ai aimé. J'aime. Je ne parle pas des aventures qui ont jonché ma vie. Je les ai oubliées.

Il fit une pause, puis reprit :

— Elle s'appelait Régine. La première fois que j'entendis prononcer son nom, j'avais vingt ans. J'étais allé en vacances chez un ami, un sculpteur. Lorsqu'il m'eut montré ses œuvres, il m'emmena dans le jardin, plein de chants de cigales, devant une statue qui se dressait au bord d'une pièce d'eau. Elle représentait une femme à peine voilée, offrant des hanches larges, une poitrine tendue, des jambes fuselées. On ne voyait pas son visage levé vers le ciel, qu'une chevelure aux lourdes boucles cachait à demi. Seule, la courbe exquise de sa joue disait sa jeunesse. Il y avait en elle une vie intense, un magnétisme presque douloureux. On avait envie de poser son front sur son sein et de se consoler d'on ne sait quelle peine, peut-être celle de vivre, simplement.

— Je voudrais la connaître, fis-je.

— Rien n'est plus facile. Elle viendra se reposer ici dans deux semaines, comme chaque année.

« Elle ne vint pas. Je ne sais ce qui la retint. Je l'avais tant attendue qu'il me semblait impossible qu'elle manquât au rendez-vous que je lui avais donné. Toutes mes heures étaient chaudes de sa présence dans mon cœur.

« Je crus ma vie brisée, ne riez pas ! pour une statue. Mais une statue qui m'avait révélé à la fois la beauté et l'amour.



Et puis, des jours passèrent, des semaines et des mois. J'avais un ami. On a toujours, dans son existence, un être qui répond à vos enthousiasmes, à vos espoirs les plus fous. Un jour, il m'annonça ses fiançailles. Nous étions sur un bateau qui nous ramenait en France après deux ans passés en Afrique. Il me montra une photo. Je reconnus Régine. Je fus heureux. C'était un peu comme si elle m'eût souri et choisi entre tous. Si le destin avait voulu que nous nous rencontrions, je le savais maintenant, elle aurait pu m'aimer. Comme tous les hommes très épris, Pierre me parla de sa fiancée, longuement, intarissablement : je sus d'elle sa démarche, son regard, ses gestes quotidiens.

« Comme j'avais hâte de la connaître, moi qui la connaissais si parfaitement !

« Pierre mourut d'un accident juste avant son mariage. J'arrivai en retard à l'enterrement, au moment où Régine montait dans la voiture qui l'emmenait, son visage caché par les voiles de deuil.

« Je ne me pressai pas. J'avais le temps. Le destin avait parlé pour moi. Elle était libre et je l'aimais. Lorsque je me présentai chez elle, elle était partie. Elle voyagea. Je voyageai. Mais nos chemins ne se croisèrent jamais. Comme si elle me fuyait... Et je l'attends toujours... »

L'inconnue avait clos ses paupières à demi.

Max se demanda si elle avait écouté.

S'il avait su !

Elle se mordait les lèvres pour ne pas parler, pour ne pas lui dire qu'elle était Régine et qu'elle avait posé autrefois pour cette statue où les amoureux du pays faisaient à présent des pèlerinages. Max renaissait dans son souvenir, tel que Pierre lui en avait parlé. Elle avait toujours regretté de ne pas l'avoir rencontré...

Qu'avait-elle cherché dans les palaces et les trains ? Au cours de cette vie errante, cette vie de luxe et d'inaction qui lui pesait, parfois, sans qu'elle voulût se l'avouer, que poursuivait-elle ? Était-ce lui, sans le savoir ? Elle n'avait rien trouvé d'autre que le souvenir d'un amour défunt et celui d'êtres qui n'avaient pas su la retenir.

Mais il était trop tard.

Elle n'avait plus à lui offrir que l'ombre de cet amour qu'il éprouvait pour celle qu'elle avait été.

Alors, elle se leva, fit une brève inclinaison de la tête et partit. Des larmes restaient suspendues à ses cils recourbés.

Pour la première fois, Max douta.

— Peut-être mon histoire est-elle extravagante, impossible ?... Peut-être ai-je cru aimer seulement ?

Et, tandis que Régine marchait droit devant elle, lourde de cet amour dont elle avait reçu le don merveilleux, Mac sentit le poids de la solitude l'oppresser soudain...

DU SANG SOUS LA TENTE

Sous la tente conique, brune et pourpre, le Chambi accueille l'hôte que le hasard lui envoie. Une vieille esclave apporte des galettes grasses et des œufs minuscules. Avec des gestes rituels, l'Arabe prépare le thé. Les deux hommes échangent les bénédictions d'usage et boivent à petits coups le breuvage parfumé.

L'Arabe est un chef nomade. Au pas lent des caravanes, il suit les pistes d'or fauve jonchées de pierres noires. Au loin, fermant le cercle enchanté de l'horizon, des dunes mauves se détachent d'un trait net sur un ciel bleu. Son regard n'a jamais connu d'autres paysages.

L'hôte est un homme de sa race, il l'a deviné tout de suite, malgré ses vêtements modernes et son teint clair. Mais il est né dans la grande ville qu'il a quittée lorsqu'il était tout jeune. Il a traversé les mers, étudié dans une ville plus grande encore. Il est maintenant plus éloigné de lui que ne le sont ces hommes blancs qui vivent ici et qui respirent comme lui l'odeur musquée du Sahara.

Il est revenu pourtant à la terre africaine. Sur une Ford solide, il a parcouru le désert. Pour tout bagage, il emporte des crayons, quelques pinceaux et des toiles immaculées.

Le soir fond sur le jour comme un oiseau de proie. Autour des tentes de poil, les moutons paissent, les chameaux barraquent et les chamelons de velours brun jouent gaiement.

Face à face, les deux hommes se regardent. Ils se taisent. Ils n'ont rien à dire.

Une mélodie s'élève, soutenue par la voix frêle d'une flûte :

*Les yeux de ma bien-aimée
Coulent entre la berge de ses cils
Comme un fleuve noir.*

L'amour, tout l'amour du monde, prend possession du soir. Les deux hommes frémissent.

L'Arabe, s'il parlait à son compagnon, dirait sa joie de posséder à lui, bien à lui, la plus jolie femme qu'on ait jamais vue. Il se tait. Mais son cœur bat sur un rythme plus fou. Sous la tente voisine, Talhia, belle comme la nuit, amoureuse comme elle, l'attend.

L'autre homme pense à sa bien-aimée, dont les yeux étaient verts et cruels. Il l'aimait. Il était désarmé par sa beauté. Elle aimait l'aventure plus que l'amour. Elle l'avait rejeté avec le même sourire qu'elle avait eu pour l'attirer. Il n'y avait pas de cœur sous sa chair souple et blonde.

Une haine affreuse défigura un instant les traits du jeune homme.

Autrefois il croyait à son talent. Il croyait à l'amour aussi. Puis il a accepté toutes les trahisons parce qu'il avait besoin, près de lui, de cet être fragile et pervers. Et puis, il a fini par s'arracher à cette vie d'angoisse et de bassesses. Il a porté son cœur mort sur la terre stérile et désespérée du Sahara.

L'ombre joue sur les deux visages. La flûte berce doucement la nuit et les pensées des hommes. Le chant monte, évocateur :

*Les yeux de ma bien-aimée
Coulent entre la berge de ses cils
Comme un fleuve noir.*

Sous la tente voisine, Talhia avive l'éclat de ses yeux noirs. Assise à ses pieds, la vieille esclave la contemple. Talhia, statue dorée, aux courbes pures, arbore une bouche éclatante, un regard tendre. Sur son front, une étoile bleue est tatouée qui la préserve du mal.

La tente est pleine de son parfum auquel se mêle l'odeur des huiles dont elle oint ses nattes épaisses.

Il n'y a pas si longtemps, elle portait encore, sur le devant de la tête une touffe de cheveux, ainsi que le font les vierges de son pays.

Tandis que les palmiers balançaient nonchalamment leurs stippes au souffle qui traîne dans la rivière, elle allait se baigner à l'heure crépusculaire. Seule, elle jouait dans l'eau tiède, plongeant, nageant, et replongeant, puis revenant à la surface. Enfin, elle sortait de la rivière en s'ébrouant. La nuit montait.

Talhia reprenait sa tunique de grosse toile qu'elle fixait d'un bijou de mauvais métal sur son épaule gauche, la droite demeurant nue sous le voile qui tombait de sa tête. Elle n'était plus, Talhia, en gandourah misérable, qu'une fillette pauvre dont on devinait à peine la beauté, une fillette pauvre qui remontait lentement le chemin qui va au ksar, où près de l'âtre chiche, sa mère l'attendait.

Plus de joie en ses yeux sombres, plus de gaîté en son cœur. La mélancolie la poignait et l'angoisse de son destin. Que serait-elle dans la vie ? Elle n'osait y penser et moins encore consulter la sorcière qui, elle, lit en l'avenir. Une fillette berbère n'a qu'à se soumettre. Elle n'était point maîtresse d'elle-même.

Ce soir-là, elle rentrait lentement, quand l'ébrouement proche d'un cheval la fit tressaillir. Elle se colla au mur de boue pour laisser passer le cavalier. Mais celui-ci s'arrêta.

Il était beau. Sa main était fière qui tenait les rênes, et le burnous blanc était de laine qui l'enveloppait complètement et couvrait même le cheval piaffant.

— Qu'Allah te protège ! dit-il.

— Sa bénédiction sur toi ! répondit-elle en levant sur lui son regard hardi.

Il lui sourit et la regarda également. Elle sentit ce regard qui, sous l'étoffe rude, suivait les courbes de son corps, puis elle le reçut encore en plein visage, sur ses lèvres charnues, sur le nez à l'arête fine, sur ses yeux noirs.

Et soudain il se pencha, et rejetant de la main le voile qui flottait sur l'épaule nue, il l'effleura de ses lèvres.

Talhia n'avait pas bougé et ne bougea pas non plus quand le cavalier, poussant son cheval, poursuivit sa route.

Mais elle savait maintenant qu'elle lui avait donné son cœur.

**

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas, criait Talhia.

— Les filles n'ont pas à vouloir, répondit la mère.

— Non, non, pas encore, pas encore ! suppliait la jeune fille.

— Il est temps de te marier.

Et, comme Talhia pleurait, répétant : « Je ne veux pas ! » la mère attira sa fille à elle, et, la berçant murmura :

— Tu seras puissante. Les plus riches étoffes te couvriront, tu auras des esclaves pour natter tes cheveux. Tu tiendras dans tes bras les agneaux nouveaux nés. Les pays glisseront devant toi, au cours des voyages. Les tentes se dresseront dans la plaine immense, tes pieds fouleront les sables au pas des caravanes. Ton cœur sera rempli de joie. Allah est grand !

Mais ces paroles n'entrent pas dans ce cœur triste qui vient de s'ouvrir.

Les mères ont raison, les filles ont tort.

Le ksar était en fête. De toutes parts, sur leurs méhara, les notables des pays voisins arrivaient, ayant revêtu leurs burnous chamarrés d'or et leurs voiles les plus fins.

Si El Achmi, le grand chef nomade des Chambaa, se mariait. Il sortit de sa maison pour accueillir ses hôtes.

Le grand patio était couvert de riches tapis sur lesquels les arrivants prirent place. Des salves déchirèrent le silence.

— L'heure approche, disait Messaouda, la vieille esclave qui aidait Talhia à mettre sa robe d'épouse.

— Comment est-il ? questionna la jeune fille.

Comme le veut la coutume, elle n'avait jamais vu son fiancé.

— Il est riche et fort et saura protéger ta faiblesse.

— Est-il jeune ? Est-il beau ? L'aimerais-je au premier regard ?

— Une épouse aime toujours l'époux choisi par les siens.

— Tu parles comme un livre, Messaouda... Mais tu ne m'apprends rien cependant...

Talhia ramena son voile sur son visage et sortit à la rencontre de l'époux. Au premier regard, elle pâlit. On lui avait menti. Son époux était vieux, laid, sec comme un arbre sans sève.

Elle sut qu'elle ne l'aimerait jamais et qu'il lui faudrait feindre. Mais elle se soumit, comme s'étaient soumises toutes les femmes de sa race avant elle.

**

Et ce furent des jours, et des jours où elle restait dans un bassour, balancée rudement au pas sec des méhara de la caravane. Elle soupirait. Il lui déplaisait d'être enclose dans cette litière inconfortable. Comme elle aurait aimé être libre, respirer à pleins poumons l'air vivifiant du désert.

Et ce furent des nuits et des nuits où son maître venait la rejoindre.

Ce soir, à cause de son hôte, il tardait.

Talhia interroge l'esclave :

— Messaouda, cet étranger qui vient d'arriver...

— Ce n'est pas un étranger, vraiment... Mais tu ne dois pas t'intéresser à lui. Laisse, ma colombe, le malheur connaît le chemin, ne l'appelle pas.

Elle insiste :

— Est-il beau ?

— Il est grand, souple comme un palmier, avec des yeux couleur de nuage. Mais ces lèvres sont étroites, on dirait que la tristesse les a scellées.

— Je voudrais bien le voir, soupire la jeune femme.

— Tais-toi, dit l'esclave en frissonnant.

Mais Talhia a entr'ouvert la tente et s'est penchée. Elle voit le visiteur et ferme ses yeux — le temps d'un battement de cœur — tant son trouble est grand. Il ressemble à l'autre, il lui rappelle que l'amour existe et qu'elle l'a vainement attendu.

**

L'hôte s'endormait à peine. La tente fut soulevée, la lune entra, et, dans son sillage argenté, Talhia apparut.

Il fut ébloui. Quelque chose fondit en lui. Son cœur éclata. Tout ce qui était sombre, angoissé, torturé, s'éclaira. Un insoutenable bonheur l'envahit.

— Comme tu est belle ! dit-il.

Deux années sombres disparaissaient. Devant lui Talhia avait enlevé le haïck qui l'enveloppait ; un pantalon de gaze et une blouse couleur de lune la vêtaient seulement.

— Attends ! ne bouge pas !

Il saisit ses crayons et se mit à travailler dans une sorte d'ardeur folle. Le temps passait. Talhia souriait d'un sourire divin.

Il chuchota :

— Tu reviendras demain ?

D'un signe, elle acquiesça.

Au matin, il hésita dans ses souvenirs. Avait-il vu cette femme ou la déesse des nuits descendue sur un rayon argenté ? Quand il demanda à Si El Achmi de continuer le voyage avec lui, le chef nomade ne parut pas surpris.

— Ma tente est la tienne, dit-il simplement.

Il eut honte à l'idée que sa visiteuse était la femme de son hôte. Mais il désirait tant la revoir et terminer son portrait. Il resta.

Trois nuits, elle revint encore, fidèle à sa promesse.

La dernière, elle s'approcha pour regarder l'image qu'il avait faite d'elle.

— C'est moi, c'est bien moi ! s'étonna-t-elle.

— Oui... Ainsi, tu ne me quitteras jamais.

— Tu vas repartir ?

— Il le faut...

Elle s'affola à l'idée de ne plus le revoir. Et c'est elle qui s'avança vers lui... Il prit la bouche qui se tendait vers la sienne.

**

Le voyageur prend congé de son hôte.

Celui-ci, impassible, dit les mots qu'il est bienséant de dire. Le peintre remercie cérémonieusement.

Dans la tente, il voit une femme s'avancer d'une démarche hésitante. Il reconnaît l'apparition de ses nuits. Talhia lève son visage sur lui. Il retient un cri. Les yeux morts n'ont plus qu'un regard sanglant. Le Chambi suit les pensées de son hôte :

— Ce n'est rien, dit-il, une esclave qui a désobéi. Elle a été punie.

L'autre ne réplique pas, ce serait la mort pour Talhia.

Il part, les épaules basses. La mélodie entendue le jour de son arrivée l'obsède follement :

*Les yeux de ma bien-aimée
Coulent entre la berge de ses cils
Comme un fleuve noir.*

ON NE DOMPTE PAS L'AMOUR

Le dolman rouge du dompteur éclata comme une flamme dans la cage que balayaient deux projecteurs. Sur les gradins, masse sombre et vivante, la foule s'était tue.

Catherine regardait, fascinée, l'homme qui venait de s'incliner, dédaigneux des fauves qui soufflaient dans un coin.

Dans son visage basané, deux yeux clairs luisaient au-dessus d'une bouche dont le sang semblait effleurer les lèvres pleines. Sur le torse souple et fort se dressait une tête orgueilleuse de conquérant, cruelle et douce.

Dans cette baraque foraine, au centre de ce rectangle clair protégé de barreaux, le dompteur couleur de feu fit claquer son fouet. Un murmure courut à travers les spectateurs.

Le dédain avec lequel il accueillit le bond d'un tigre, l'adresse avec laquelle il se porta à sa rencontre reflétaient tant de sûreté et de grâce que la jeune femme se sentit comme submergée par une vague exaltante. Dans le brouhaha de la foire qui venait battre contre les parois de toile, dans la chaleur moite qui y régnait, elle voyait, comme deux lacs calmes et glacés, les yeux gris et nonchalants de l'homme.

Le désir de s'approcher, instinctif, animal, la pencha vers la cage toute proche.

À travers l'espace qui la séparait du dompteur, elle le sentait étrangement proche d'elle.

Soudain, aux applaudissements de la foule, elle comprit que le spectacle était terminé.

Les gens s'écoulaient lentement par l'étroite porte. Catherine ne pouvait se décider à partir : cette silhouette calme, cette force cachée, lui étaient une

obsession. Elle eut envie de revoir ce visage brun et chaud, ces cheveux sombres et lustrés comme le pelage d'une bête ravissante et dangereuse.

Les baraques et les manèges fermaient. La foule assagie coulait lentement entre les toiles peintes et les guirlandes de lampes de couleur, dans le bruit des dernières orchestrations.

Comme hypnotisée, encore sous l'emprise subite qui l'avait retenue près de la cage aux fauves, Catherine se mêla aux autres. Elle était à la fois effrayée et heureuse de cette liberté reconquise. Mais, plus puissante que sa volonté, une force inconnue la ramena près du crique forain. Glissant dans la foule, elle s'approcha de la baraque du dompteur et poussa la porte de la roulotte silencieuse.

Dans cette pièce minuscule et mal éclairée, des cuivres brillaient sur des meubles luisants et solides, au-dessus d'un petit divan recouvert d'une étoffe à ramages, des photos encadrées créaient la merveilleuse nostalgie des voyages.

À un crochet pendait un dolman rouge soutaché d'or. Les brandebourgs rugueux irritèrent ses doigts ; l'étoffe était douce au toucher.

Un bruit, derrière elle, la fit sursauter.

L'homme auquel elle n'avait cessé de penser parut sur le seuil.

Catherine ne sut quoi dire.

— Monsieur, n'allez pas croire que...

Elle s'arrêta, embarrassée.

L'homme sourit. L'eau claire de ses yeux et ses dents blanches éclairaient à présent des traits presque tendres.

Ce sourire lui redonna du courage.

— Je suis entrée. Je vous ai vu travailler.

C'était magnifique. Je voudrais vous parler.

— Vous aimez les fauves ?

Il la dévisageait et trouvait qu'avec son visage ovale, ses yeux dorés, sa toison rousse, son front têtu et sa grâce souple, elle ressemblait à l'un d'eux.

— Je ne sais pas, dit-elle.

Le souvenir de ce qu'elle avait ressenti en se penchant sur la cage la fit affirmer cette fois :

— Je veux devenir dompteuse.

— Je déteste ce nom, fit l'homme. Je ne cherche pas à dompter mes bêtes, je veux les comprendre ; il faut qu'elles m'obéissent, non parce qu'elles ont peur, mais parce qu'elles me savent le plus fort. Je veux les dominer. Ce n'est pas pour le public, mais pour moi-même que je lutte. Peu à peu elles cèdent, les femelles surtout.

— Les femelles ?

— Oui, elles sentent ma force. Elles ont toujours obéi aux mâles. C'est leur sort. C'est la loi des bêtes et des humains aussi.

Il redressa la tête. Elle vit que sa gorge avait été labourée par les griffes de quelque fauve.

Il suivit son regard.

— Bien sûr. Il y a des fois... C'est le souvenir d'une lionne. Elle m'avait saisi et me tenait, attendant on ne sait quoi pour desserrer son étreinte. Elle attendait peut-être que je crie. Mais c'est elle qui a cédé. Comme tant d'autres.

Mais revenons à vous. Ce que vous m'avez demandé me semble impossible. Notre métier ne s'apprend pas. Justement parce que ce n'est pas un métier.

— Dans ce cas, ce sera plus facile, affirma Catherine. Mettez-moi à l'essai.

— Le danger ne vous fait pas peur ?

Elle le défia :

— Aucun danger.

Il sentit, sous son apparence frêle, une force cachée qui le bouleversa.

— Qui êtes-vous, demanda-t-il ?

Elle haussa les épaules :

— J'ai vingt ans, je suis seule, libre. Je dispose d'un peu d'argent et j'ai toujours rêvé d'une existence difficile. En vous voyant, j'ai compris que vous me conduiriez vers ce destin.

Elle n’ajouta pas :

— ...et que vous étiez ce destin même.

Mais il l’avait deviné.

— Venez, dit-il brusquement.

Ils quittèrent la roulotte et se dirigèrent vers la ménagerie.

Le dompteur ouvrit une cage. Une tigresse, lovée tout au fond, leva sa belle tête rousse ; un peu d’or filtra dans ses prunelles fendues verticalement. Puis elle fit un bond en avant.

— Aziza, fit la voix du dompteur, une voix presque tendre bien qu’impérieuse.

Près de lui, Catherine n’avait pas fait un mouvement. La bête fit entendre un feulement rauque et doux qui portait en lui toute la terreur et l’ardeur sauvage des nuits tropicales. Puis elle repartit dans son coin.

Le belluaire mit son bras sur l’épaule de Catherine.

— Vous vous en êtes bien tirée. Partons maintenant.

Quand ils furent sortis, ils se regardèrent un moment en silence.

— Ferez-vous ce que je vous ai demandé ? interrogea-t-elle.

Il savait qu’il céderait.

— Oui, affirma-t-il.

Et, silencieusement, ayant scellé leur destin, ils remontèrent dans la roulotte.

**

La longue file des voitures défilait sur les routes.

Catherine songeait :

Comment avait-elle pu l’épouser, elle, la petite fille bourgeoise que rien ne semblait pousser vers une existence nomade et ardente ? Ce n’était pas l’amour seul qui l’avait jetée vers Marco. Il y avait les bêtes, les tigres et les lions qui vivaient avec lui et qu’il dominait. Et c’étaient ces animaux qui l’avaient attirée, conquise.

Il y avait en Marco quelque chose de violent, de magnétique. Les bêtes obéissaient. Elle fit comme elles. Et ce fut infiniment doux.

Marco l'aimait. Ils voyagèrent. Chaque jour, elle entraînait dans la cage. Les fauves, les lourdes bêtes privées de liberté, de soleil et d'espace, lui étaient proches. Elle aussi était captive.

Puis, après six mois d'un travail intensif, elle parut devant le public, mince et dure sous son dolman couleur d'argent. Et ce fut du délire.

Marco, ce soir-là, l'aima plus encore.

Il y avait trente jours de cela. Trente jours lourds de maléfices encore imprécis.

Il faisait tout à fait sombre dans la roulotte, les heures fuyaient, impalpables, tandis que Catherine, étendue sur le divan, évoquait ce proche passé.

Tout à coup, une grande ombre se pencha sur elle. Les mains de Marco atteignirent son visage et le sculptèrent tendrement.

Elle le laissa faire, heureuse, ne pensant à rien.

Soudain, elle sentit que la voiture s'arrêtait. Elle s'échappa des bras de son mari.

Il fallait qu'elle voie Aziza, sa belle favorite. La tigresse supportait mal les voyages, et Catherine avait pris l'habitude de l'apaiser.

Sans plus s'occuper de Marco, elle courut vers le fourgon des fauves. Elle s'était attachée à la tigresse capricieuse et nostalgique, aux pattes caressantes et brutales.

Sans crainte, elle posa ses mains sur les barreaux et se mit à lui parler. Aziza était étendue, sa longue queue rousse battant doucement le sol de la cage.

Tout à coup, elle lança son cri de colère et bondit, farouche.

Marco venait d'apparaître.

Pour la première fois, la bête échappait à sa domination.

D'un même regard dur il enveloppa la tigresse et la femme. Il les sentait ligüées contre lui.

Et, autant il les avait aimées toutes deux, autant il les détesta.

Au début, faire de Catherine une dompteuse lui avait paru attrayant. La jeune fille arrivée chez lui une nuit, était venue en vaincue. Puis il se passa

une chose étrange : plus elle prenait de l'ascendant sur les bêtes, plus il la sentait s'éloigner de lui.

Auprès de ce public qu'il prétendait ignorer, elle l'avait supplanté. Et maintenant, c'était auprès des fauves qu'elle prenait sa place.

Un tourbillon de haine l'enveloppa. Il lui prouverait qu'il était le maître.

**

Marco entra dans la cage.

Sous le feu des projecteurs, sa mince silhouette couleur de flamme, rapide et déconcertante comme elle, affrontait les bêtes. Il les faisait travailler avec des gestes simples, et le spectacle était si bien réglé, si harmonieux, que la foule ne parvenait pas à s'y intéresser.

Il le sentit subtilement.

C'est alors que, levant sa cravache, il en porta un coup violent à la tigresse, qui avait été un peu longue à se jeter dans le cercle de feu tenu devant elle. La bête se retourna, poussa un feulement tragique et fut sur lui. Ses crocs s'enfoncèrent dans l'épaule de Marco.

La foule hurla. Le dompteur bandait toutes ses forces pour s'obliger à rester inerte. De cinq accidents dangereux, il avait tiré cette leçon. Les yeux grands ouverts, il laissait le félin jouer avec lui comme avec une poupée de son.

Dans une sorte de brouillard, il vit Catherine élever une arme pour tirer.

Et il eut peur, une peur atroce. Il sentait que, entre la bête et lui, elle n'hésiterait pas. Elle aimait Aziza plus que lui. Elle allait le sacrifier. On croirait à un accident, et nul ne se douterait du drame.

Leurs yeux se rencontrèrent.

Le coup partit. L'étreinte qui l'immobilisait se desserra. Marco sentit qu'il était libre, sauvé.

Puis, brusquement, il se rendit compte au contraire qu'il était à tout jamais perdu. Catherine avait eu pitié. Et un dompteur qui fait pitié est un homme fini.

**

En effet, un mois plus tard, un vieux lion d'allure bonasse, se rendant compte qu'il avait perdu sa force, se jeta sur lui et le dévora.

Catherine n'était pas là, cette fois, pour renouveler le geste libérateur. Malgré l'angoisse du néant, tout proche, Marco eut un soulagement infini.

Et nul ne put voir, sur son visage affreusement mutilé, qu'il était mort heureux.

LES ENFANTS DU PÉCHÉ

La jupe de toile épaisse, le pantalon lourd aux broderies ingénues et la chemise rude tombèrent tour à tour.

Le corps lisse et rond de partout surgit du linge abattu.

Hanka n'eut pas un regard pour sa chair ferme et blonde. Elle sortit de l'amas de vêtements, passa une chemise de nuit très longue et une camisole rayée. D'un geste précis, elle délia le mouchoir noué sur sa tête. Des cheveux raides, jaunes comme le jaune d'œuf, faisaient un misérable encadrement à la figure terne, déjà fanée, que seuls deux yeux couleur de violette paraient.

Puis, s'asseyant sur une caisse, elle commença à défaire les bandes souillées qui lui servaient de chaussettes et qui étaient pleines encore de la paille des sabots. Un moment, elle retint un de ses pieds démailloté dans sa main et le flatta doucement ; les pieds, n'est-ce pas, c'est quelque chose à soi, quelque chose de vivant, un peu comme des animaux familiers qui vous accompagnent partout.

Son rire sonna clair. Elle était heureuse tout à coup, sans savoir pourquoi.

Elle habitait pourtant la plus pauvre isba du village.

C'était un village tout petit, perdu dans la steppe. La terre, tout autour ondulait sans fin. Mais c'était une terre magique et les hommes y avaient des racines aussi profondes que les arbres. C'était une terre sans horizon. Ou plutôt, l'horizon était si lointain que les hommes désespéraient de l'atteindre jamais. Les vieux racontaient qu'un gars, un jour, las de cette nostalgie, était parti pour passer la ligne fatidique, mais elle s'était mise à reculer devant lui, et quand il eut marché quatre jours, et même une nuit entière dans l'espoir de la surprendre, elle était toujours à la même distance.

Mais Hanka se souciait peu des villes, des terres, des mondes qui pouvaient exister par delà cet horizon, et se souciait peu aussi qu'il y eût là-bas des hommes peut-être.

Elle n'avait jamais quitté son village, n'avait jamais pensé qu'on pût le quitter, et sa fruste pensée n'était qu'à son bonheur d'être la femme de Gabor.

Gabor faisait cuire le pain du château. Pendant des heures il travaillait solitairement. À grands « aham », il pétrissait la pâte, la façonnait avec mille soins, puis la mettait sur l'étonche et, lorsque le temps était venu, la glissait dans le four.

C'était un homme fort au labeur, ardent au plaisir. Sa barbe rousse rendait plus pâle son visage et il avait des yeux brillants comme ceux des loups pendant les nuits d'hiver.

Il ressemblait trait pour trait au barine.

Le seigneur, un paysan plus rude que les autres moujiks, était le père de tous les premiers nés. Une vieille coutume lui donnait, en effet, le droit — et il en usait sans défaillance, comme les siens en avaient usé — de passer la première nuit avec toutes les jeunes épousées. Il en résultait des incestes pleins d'ingénuité, auxquels personne ne prêtait attention.

Gabor et Hanka étaient tous deux des premiers nés. Ils s'aimaient et leur amour narguait leur vie misérable.

C'est à Gabor que pensait Hanka en caressant son pied nu et en riant toute seule.

On frappa.

Hanka ramena sur ses seins les pans de sa camisole.

On frappa une seconde fois. Puis la porte grinça, un homme entra.

C'était un moine, un très vieux moine si barbu qu'on ne voyait de lui que deux yeux, deux yeux qui semblaient deux boutons de bottine, de ceux qu'on met aux ours de peluche.

— La bénédiction de Dieu sur vous, psalmodia-t-il.

— Sur vous, mon Père, et sur tous ceux de ses enfants, répondit la femme en se signant trois fois.

Le Père baisa l'icone à pleine barbe. Puis, il s'assit.

Hanka alluma la chandelle, mit devant le voyageur une assiette de borstch, posa un reste de pain, servit le thé.

Avec un bruit insistant, le moine se mit à manger.

Hanka, le laissant là, courut au fournil. Elle bondissait, légère comme une flamme ; sans reprendre haleine, elle cria de loin :

— Gabor, Gabor, il y a un Père chez nous.

Gabor se signa au-dessus du pétrin, et ses mains gluantes entraînèrent la pâte, si bien qu'elles dessinèrent dans la lueur du four une sorte de croix pâle.

— Je viens, ma petite âme, dit-il.

Hanka, toujours du même pas dansant, retourna dans l'isba.

Le moine avait joint les mains et priait. L'assiette était vide, le pain et le thé étaient consommés. On entendait un ronronnement sortir de la place où devait se cacher sa bouche.

Lorsque Gabor entra, le Père leva les yeux et fixa le couple qui se tenait devant lui. Gabor était grand et fort, avec des épaules puissantes. À son côté, Hanka semblait frêle ; elle avait renoué son mouchoir sur sa tête.

Le Père les regarda l'un et l'autre de ses petits yeux ronds.

— N'êtes-vous pas les enfants du péché ? dit-il.

Hanka répondit humblement :

— Que Dieu nous pardonne, nous ne l'avons pas voulu.

Mais le moine, soudain dressé, récita :

— Lorsque quelqu'un péchera sans le savoir, en faisant contre les commandements de Dieu des choses qui ne doivent point se faire, il se rendra coupable et sera chargé de sa faute.

— Comment est-ce possible, dit Gabor, comment pourrait-on porter son péché, si Dieu n'était pas avec nous, si Dieu ne nous aidait ?

— Vos péchés mettent une séparation entre vous et Dieu, continua le moine qui sembla ignorer la suppliante interruption de Gabor. Vos péchés

vous cachent sa face et l'empêchent de vous écouter, car vos mains sont souillées de sang et vos doigts de crime.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! cria Hanka.

Mais son mari la saisit par les bras. Elle se tut. Et tous deux avec effroi regardèrent le moine qui, les mains levées au-dessus de sa tête, dans une pose inspirée, déversait les paroles bibliques où s'exhalait le courroux du Dieu vengeur.

Lorsqu'il s'arrêta, Gabor dit simplement :

— Couchez-vous, mon Père, vous devez être fatigué.

Le moine monta sur le poêle.

— La route sera longue encore, dit-il, la paix sur vous.

Il s'endormit très vite.

Gabor retourna à son travail.

Hanka le suivit. Dans un coin du fournil, presque contre la porte du four, elle se blottit, sans rien dire. Par la lucarne basse, elle distinguait la masse noire du château qui se profilait sur le ciel très clair. Nulle lampe n'y était allumée, mais un rayon de lune soulignait sur la façade l'encorbellement d'une fenêtre.

Hanka se prit à songer au barine qui dormait derrière cette fenêtre. Son regard allait du visage de Gabor à la fenêtre close, puis revenait encore aux traits crispés par l'effort dans la vaste barbe rousse.

Les paroles du moine vrillaient ses oreilles :

« Les enfants du péché. »

Laborieusement, péniblement, l'idée se faisait un chemin jusqu'à sa conscience, et elle n'osait comprendre que, sans doute, son bonheur était menacé.

Gabor, peut-être, eût pu la tirer de son anxiété, eût pu l'assister en cette révélation et la rassurer sur un lendemain dont elle épiait anxieusement l'aube que le visiteur nocturne avait chargée de sa malédiction.

Mais elle n'osait adresser la parole à son mari, et celui-ci semblait ignorer sa présence insolite.

Il y eut ainsi des heures, puis des heures dont ils n'eurent pas conscience. Il leur sembla seulement que la nuit mettait plus de temps que d'habitude à passer sur la terre basse où elle paraissait ramper.

Ayant enfourné les pains, les pains façonnés longuement en boules égales, Gabor nettoya ses outils, les rangea avec soin, remit tout en place minutieusement.

Alors seulement, il regarda sa femme.

L'aube triste blanchissait à peine le haut de la lucarne.

Hanka, recroquevillée sur elle-même, s'était assoupie.

Gabor, lui, s'assit dans un coin, se cala contre un escabeau, voulut dormir.

Mais il ne le put. Une sourde angoisse le poignait à l'âme, et il dut, de ses yeux hagards, regarder dans les vitres sales du fournil grandir peu à peu le jour.

Il y fallut du temps et encore du temps.

Une à une les choses sortirent de l'obscurité, s'annonçant d'abord par quelque détail d'elles-mêmes, puis se précisant et revenant enfin à leur réalité.

Au dehors, la plaine avait repris sa monotonie et montrait le même paysage. Les bouleaux dressaient leurs fûts blancs derrière le château, et puis, c'était la terre nue, vaste, solitaire.

Une charrette passa, dont les fers sonnaient au trot nonchalant du cheval.

Un peu de fumée monta droit d'une cheminée de la demeure seigneuriale.

Gabor sut qu'il devait retirer sa fournée.

Hanka dormait toujours et sa respiration calme soulevait rythmiquement l'étoffe sur ses seins.

Gabor manœuvra le contrepoids ; la porte du four bailla et la chaleur bondit au visage de l'homme.

Mais, déjà, il glissait la large pelle de bois et retirait les pains.

Il poussa un hurlement.

Les beaux pains dorés qu'il avait façonnés en boules avaient cuit en forme de croix, et stupide, n'osant y toucher, Gabor regardait ces étranges pains posés sur sa pelle, ses pains étalés en quatre branches égales.

Il se signa.

Au cri de Gabor, Hanka s'était réveillée. Elle aussi contemplait les pains.

— La malédiction de Dieu est sur nous, dit-elle tristement.

— C'est le Père, murmura Gabor. Il l'a dit. Nos péchés sont entre nous et Dieu. Mais quels sont nos péchés ?

— Hanka, va, il faut savoir, vite. Vite.

Docile, la femme s'en fut.

Le moine était parti déjà.

Alors, elle s'habilla.

Puis, sur le seuil de l'isba, elle resta un moment immobile, les traits crispés.

Tout à coup, comme un oiseau qui a pris le vent, elle s'élança droit devant elle.

Elle courait. Puis elle courut moins fort. Puis elle marcha, puis son corps se fit lourd. Dans la plaine sans fin, elle traîna ce corps lourd qui lui semblait étranger.

Elle ne voyait personne.

Un vol de corbeaux passa en croassant.

Hanka marcha encore. Elle suivait un mauvais chemin de terre que les roues des chariots avaient creusé d'ornières profondes. Et parfois, son pied manquait. Une fois même, elle tomba sur les genoux, mais elle se releva et repartit.

Un peu de vent agaçait les mèches qui pendaient le long de son visage et jouait de temps à autre avec ses jupes lourdes et le pan rigide de son fichu. Elle ne le sentait pas. Ses yeux fouillaient la plaine triste et s'efforçaient à suivre, jusqu'à l'horizon inaccessible, les ornières tortueuses du chemin.

La fatigue la contraignit à s'arrêter. Elle reprit haleine, puis repartit. Toute halte lui semblait une faute, mais chaque pas lui était une douleur.

Elle allait.

Enfin, elle vit le moine qui cheminait, le corps voûté. Toutes ses forces lui revinrent. Elle le rejoignit en courant.

— Les pains sont en croix, que faut-il faire ? Qu'avons-nous fait ?

Le Père leva les yeux vers le ciel et ses lèvres invisibles laissèrent tomber :

— Tu ne découvriras point la nudité de la fille de ton père, née dans la maison ou hors de la maison.

Hanka resta pensive. Puis elle comprit :

— Est-ce là notre péché ?

Elle se sentait soulagée déjà.

Le moine continua :

— Si un homme prend sa sœur, fille de son père, s'il voit sa nudité et qu'elle soit la sienne, c'est une infamie ; ils seront retranchés sous les yeux des enfants de leur peuple.

— Mais pourquoi nous ? dit la femme. Presque tous ici, nous sommes nés du même père, et déjà nos parents étaient du même sang, et comment pourrait-il en être autrement ? Ce n'est pas possible, Père, vous vous trompez. Nous nous aimons, Gabor et moi, et nous prions chaque jour et nous vivons selon Dieu. Ce n'est pas possible, n'est-ce pas, que ce soit nous, nous seulement, qui soyons punis ?...

Le moine fit un grand geste de la main comme s'il tranchait leur destinée, puis il reprit sa route lentement, vers d'autres péchés.

Hanka revint.

— Voilà, voilà, pensait-elle. Voilà, c'est fini. Nous étions heureux et c'est fini.

Elle pensa au cochon qu'on tuerait pour Noël et ce cochon qu'elle engraisait avec fierté lui semblait une réalité à laquelle son bonheur pouvait encore s'accrocher. Mais à la fin du chemin qui était si long, le cochon lui semblait un bien faible espoir.

Dans le fournil, Gabor marchait de long en large, comme une bête tourmentée à l'approche de l'orage.

— Alors, alors ? dit-il.

— Alors, reprit-elle doucement, voilà...

Et elle lui répéta fidèlement les paroles du moine.

Il l'arrêta :

— As-tu compris ? cria-t-il avec une haine subite. Hanka avait compris, mais elle n'osa pas le dire. Gabor la regardait.

— Enfants du péché... Mains souillées de sang... Retranchés de leur peuple.

Les mots devenaient vivants. Et il voyait en elle l'être démoniaque qui l'entraînait en enfer, qui l'éloignait de Dieu. Peu à peu, la femme au visage tendre et aux yeux clairs, qui avait été sa joie, sa pauvre joie de pauvre homme, lui parut de flamme et de sang.

Alors il arracha le levier du four, et, d'un seul coup sur la nuque, assomma Hanka.

Le lendemain, les pains, les beaux pains dorés, étaient ronds comme ses mains meurtrières les avaient façonnés.

AU-DELÀ DE L'AMOUR

La piste d'or est jonchée de pierres roses.

Le soleil saharien tombe, dur, impitoyable.

Ameur conduit la voiture, en silence, selon son habitude. De temps à autre, il tourne vers moi son visage bronzé où brûlent de magnifiques yeux sombres.

Fils d'un Français et d'une Arabe, il a pris les qualités de l'une et l'autre race, et je me sens en confiance avec lui.

Au moment où nous entrons dans les défilés de la piste Lagardette, deux spahis s'avancent vers nous :

— Madame, la sécurité est levée à partir du kilomètre 145. Vous ne pourrez pas continuer plus loin.

— Qu'y a-t-il ?

— Un djich.

— Que faire ? m'exclamai-je.

— Il nous est impossible de retourner d'où nous venons, remarqua Ameur ; c'est un peu loin pour y être avant la nuit. Mais, je puis atteindre, dans la montagne, un campement de nomades dont je connais le chef. Là, nous n'aurons rien à craindre.

— Bon. Je vous laisse passer, parce que je vous connais assez pour avoir confiance en vous. Mais n'allez pas au-delà du kilomètre 145. La piste est coupée.

— Entendu. Au revoir.

— Bonne chance !

— Inch'Allah !

Nous roulons à nouveau.

J'interroge Ameur :

— Qu'est-ce exactement qu'un djich ?

— Sept à huit hommes, dissidents ou voleurs. Des hommes extraordinaires, qui ne connaissent ni la fatigue, ni la faim, ni la soif... ni la mort. Ils marchent l'un derrière l'autre, afin que l'ennemi ne sache pas leur nombre exact. Ils marchent des jours et des jours, se nourrissant de dattes séchées, buvant l'eau tiède et goudronnée de leurs guerbas. Ils ne se reposent jamais. Postés au coin d'un col, le fusil à la main, ils attendent, prêts à tirer. Ils ne font jamais grâce. Leurs victimes tuées, ils les détroussent. Armes, vêtements, chevaux, tout leur est bon. Puis, ils disparaissent et jamais on ne retrouve leurs traces... C'est un djich qui a tué le général Claverie, entre Menouarar et Taghit. Maintenant que le Sahara est pacifié, il est rare qu'un djich ait un but politique. Il est constitué simplement par des pillards de la route, que les autorités militaires dépistent avant qu'ils aient eu le temps d'agir...

Au loin, des tiges d'alpha prennent l'allure d'une bande menaçante... Ce n'est qu'un mirage. Pourtant...

— Ameur, entends-tu ?

— Oui.

— Des coups de feu ?

— Certainement. Nous continuons ?

— Bien sûr.

Puis, c'est le silence, le grand silence. Nous sommes isolés, loin de tout. Aucun cri d'oiseau, aucun bruissement d'insectes. Le désert ! Seulement, nous devinons la présence d'hommes qui se guettent pour se faire du mal...

Le soir tombe brutalement. Le ciel se dore, flamboie, s'obscurcit. Déjà, la nuit rend la terre plus mystérieuse, hostile aux vivants.

Falaises, tables plates, éboulis rocheux se succèdent sans arrêt.

La piste est marquée par des pierres entassées les unes sur les autres et qui prennent, à la lueur des phares, des aspects étranges.

— Nous sommes arrivés, dit Ameur.

Quelle merveilleuse prescience lui a fait découvrir, dans un repli de terrain, ce campement caché à tous les yeux ?

Trois tentes vertes et rouges sont posées sur le sol, comme de monstrueux champignons. Des chameaux barraquent, le regard perdu au loin, des moutons paissent une herbe maigre, enfouie dans le sable.

À notre approche, des hommes surgissent. Ce sont des nomades, des hommes de la piste, qui ne connaissent de la vie qu'une perpétuelle errance. Ils sont grands, bronzés, le visage rude sous le chèche blanc. Leurs yeux sont pleins d'infini... comme ceux des marins.

Une djellabah informe les engonce.

Ameur s'avance et les embrasse, à la manière arabe. Je tends la main et prononce, à mon tour, les salutations d'usage.

— Ici est ta maison, me dit Embarreck, le vieux chef, en soulevant un pan de la tente centrale, d'un geste plein de noblesse.

La cérémonie du thé s'accomplit rituellement, sous la tente où flotte un parfum mâle, agressif. Embarreck met lui-même le thé vert dans l'eau bouillante, le bouquet de menthe sauvage et le sucre qu'il casse avec un marteau d'argent bizarrement ciselé. Après avoir goûté le breuvage parfumé, il nous sert, honorant ainsi les hôtes qu'Allah lui envoie.

En quelques mots, Ameur le met au courant des événements.

— Vous resterez ici tant qu'il vous plaira, invite Ambarreck.

— Merci. Nous attendrons que la sécurité soit rétablie.

En notre honneur, les nomades égorgent un jeune mouton. Sur un feu de bois, il rôtit tout entier, embaumant l'air.

Bientôt, assis tous en cercle, nous déchiquetons avec nos mains la viande odorante, en nous repassant fraternellement une guerba pleine d'eau.

Je goûte comme il se doit l'hospitalité des seigneurs de la piste et remercie mon hôte avec l'appétit qui convient.

Tout à coup, un Arabe essoufflé arrive, porteur des dernières nouvelles.

— On s'est battu, avant que les spahis n'arrivent, à quelques kilomètres d'ici. Le djich avait volé plusieurs chameaux à une tribu de Beni-Ghen. Ceux-ci l'ont poursuivi et rattrapé alors qu'il campait et mangeait justement

un des animaux volés. Les Beni-Ghen ont tué tous les djicheurs — sauf un — un jeune garçon qui s'est enfui et dont on a perdu la trace.

— Tout cela est bizarre, grogne Embarreck dans sa barbe noire.

— Oui, réplique Ameer, vraiment bizarre. A-t-on déjà vu un djich qui allume du feu, comme s'il désirait signaler sa présence à tous ?

— Les traditions se perdent, dis-je moqueusement. Bientôt, il n'y aura même plus de djich. Enfin, maintenant que l'aventure est finie, je vais me promener un peu. Ce coin me plaît beaucoup.

— Prends ton revolver, conseille Ameer.

Me voici seule, sur le reg sablonneux.

La nuit est bleue et froide. Un morceau de lune, qui a l'air d'un œuf brillant pondu par une poule distraite, dispense une faible clarté.

Une forme blanche fonce sur moi.

— Baleck ! criai-je. Attention !

Sans paraître entendre, elle vient jusqu'à moi, chancelle, s'écroule.

Je me penche. Un jeune garçon gît à mes pieds. Un chèche couvre à demi son visage. Une gandourah enveloppe son corps frêle. Ses pieds sont nus, il est couvert de poussière, de la poussière dorée des pistes. Immédiatement, je songe au fugitif, dernier rescapé du djich vaincu. C'est lui, à n'en pas douter.

Je déroule le chèche. Je vois apparaître un beau visage d'adolescent, bronzé et imberbe. Un gémissement sort de la bouche fermée. Je soulève la tête, tapote les mains froides, défait la gandourah pour que l'air du soir baigne ce corps douloureux. L'adolescent sort enfin de son évanouissement... Moi... je regarde avec stupeur la jeune poitrine ferme que la gandourah entr'ouverte m'a révélée. Une femme ! C'est une femme !

Ses yeux croisent mon regard.

— Je suis perdue, me disent-ils.

— Non, non, répondis-je à voix haute. Ayez confiance.

J'appelle à l'aide. Quelques instants plus tard les hommes emportent la jeune femme dans la tente qui m'est destinée.

Quand Ameer s'approche d'elle pour la soigner, je le repousse :

— Non, non, laisse-moi faire.

Surpris, il arrête son geste.

Je ne veux pas que soit dévoilé ici, devant tous ces hommes, ce fragile corps féminin.

Alors, je lui dis tout.

D'abord, il refuse de me croire. Une femme capable de suivre un djich ! On n'a jamais vu ça. Ce n'est pas possible ! Il faut une endurance surhumaine. Je lui montre les minuscules pieds nus que le sol a déformés. Il se retire après m'avoir dit gravement :

— Dis-lui qu'elle n'a rien à craindre avec nous. Je me charge d'elle. Parce que le courage, quel que soit l'être chez lequel on le rencontre, est digne de respect.

Toute la nuit j'ai veillé l'étrangère endormie. Je me suis étendue à côté d'elle sur la natte étroite et j'épie anxieusement son visage. Je veux que, lorsqu'elle se réveillera, elle trouve un sourire compatissant pour l'accueillir.

Enfin elle bouge. Un instant, ses yeux reflètent sa stupeur. Puis, elle retrouve son malheur qui l'attendait, au seuil du sommeil.

— Oh ! dit-elle, simplement.

Et elle se met à pleurer, sans bruit, de lourdes larmes qui glissent et sèchent d'elles-mêmes sur ses joues brûlantes.

Je la prends dans mes bras. Je la berce.

— Pleure, pleure, peut-être ta peine sera-t-elle moins lourde à porter.

Elle s'apaise.

— Qui es-tu ? me demande-t-elle.

— Une femme. Une amie. N'aie aucune crainte. Je sais tout. Mais je ne dirai rien. Tu mettras une de mes robes et nous t'emmènerons où tu voudras... dans ton pays.

— Je n'ai plus de pays... Je n'ai plus rien... Tout ce que je possédais au monde, c'était un homme. Il est mort...

— Pauvre petite !

— Ils l'ont tué. Pourtant c'était l'homme le plus beau, le plus brave, le plus merveilleux.

— C'est lui qui t'a amenée ici ?

— Oui... Je suis Française, née dans une province de l'Est. J'ai fait mes études à Besançon. J'étais encore à l'École Normale quand mes parents moururent dans un accident d'auto. J'étais pauvre. Je partis comme institutrice dans une famille de colons, à Méchéria. La vie coulait douce, sans heurts. J'avais vingt ans quand je rencontrai, chez des indigènes, l'homme que j'allais aimer. Il a suffi d'un regard pour que je me sente à lui, pour toujours. C'était un homme fait pour une vie libre, sans lois, une vie rude, une vie dangereuse. Il détroussait les caravanes et vivait au jour le jour dans l'immensité saharienne. Il me dit tout cela, en même temps que son amour... Alors... As-tu aimé déjà ?... Sans cela tu ne peux pas comprendre...

— Alors... tu as tout quitté et tu l'as suivi ?

— Mon bonheur a duré cinq ans. Je partageais sa vie d'aventures. Je vivais comme un homme, tuant, pillant, aimant... J'avais oublié tout ce qui n'était pas lui. Ma vie a commencé avec lui... Oh ! pourquoi n'a-t-elle pas fini avec la sienne ? Vois-tu, quand je me suis sauvée, c'était parce que je croyais qu'il pourrait se débarrasser de ses ennemis. Il était toujours victorieux. Et puis, je suis retournée là-bas, j'ai embrassé une dernière fois son cadavre que personne ne veillait. Après j'ai marché droit devant moi... sans savoir. La vie m'a donné tout ce qu'elle pouvait. Maintenant elle n'a plus rien pour moi. Comprends-tu ?...

Elle se tut.

Il y eut un silence lourd d'angoisse dans lequel résonnèrent ses paroles.

Je lus dans ses yeux une désespérance infinie... Elle partait à la dérive, incapable de survivre à cet amour immense.

Pouvais-je encore quelque chose pour elle ?

Je me retirai doucement. Elle n'avait plus besoin de moi...

À peine avais-je baissé la natte qui fermait la tente qu'une détonation retentit...

Sa vie était finie, comme celle de son amant...

Inch'Allah !

Et je n'eus pas de remords d'avoir laissé mon revolver si proche d'elle,
sous la tente...

ADOLESCENCE

— Faites passer à Cestrières, dit le grand Fouque, en tendant une enveloppe à son voisin de classe.

Celui-ci, tout en restant penché sur son cahier, obéit. Cinq fois, la consigne fut répétée à voix basse avant que l'envoi échouât sur le pupitre du destinataire.

La tête dans ses mains, Cestrières était à tel point absorbé par ses pensées studieuses qu'il ne vit rien. Le lycéen assis à sa droite, qui le regardait avidement, le poussa du coude et, désignant l'enveloppe blanche, aveuglante, insolite, chuchota :

— De la part de Fouque !

Toute la rangée était immobilisée, saisissant joyeusement cette occasion de dissipation. Cestrières prit le message distraitemment.

Ce n'était point une lettre, comme il s'y attendait, mais une photographie. L'ayant regardée, il rougit violemment, la remit dans l'enveloppe avec une moue méprisante et la rendit. Elle repassa donc cinq mains impatientes. Comme les élèves craignaient Fouque, aucun n'osa en regarder le contenu.

Quand elle lui revint, ce dernier n'eut qu'un mot :

— Chochotte !

Il ressortit la photographie et la contempla. Elle représentait une femme à demi-nue, à la chair drue et pulpeuse. Elle offrait ses cuisses, ses seins, ses épaules, comme autant de tentations.

Il l'avait volée à son frère aîné.

« Je la montrerai à Cestrières, » s'était-il dit, sitôt son exploit consommé d'une main tremblante.

Il leva les yeux et rencontra le regard de son ami. Une haine inattendue qui les étonna eux-mêmes, bouleversa leurs visages. Fouque haïssait celui qui venait de dédaigner son présent et Cestrières celui qui avait vilainement rompu son rêve.

Depuis le matin, il était lourd d'un secret. Il devait, après la classe, rejoindre Claire et canoter avec elle sur le Doubs. Et c'était juste le jour que choisissait Fouque pour lui montrer cette chair moelleuse et ce sourire bassement complaisant. Qu'il ait pu, à la minute où il pensait à Claire, voir cela, lui semblait un sacrilège.

Fouque attendait Cestrières à la sortie. Celui-ci, malgré l'impatience qui lui donnait des fourmillements dans tout le corps, avait décidé de sortir le dernier. C'était le meilleur moyen d'échapper aux autres.

Fouque bondit sur lui, le regard mauvais, la bouche molle.

— Qu'est-ce qui te prend ?... Tu vas m'expliquer... dit-il en s'avançant très près.

— Je suis bien libre de ne pas aimer les cochonneries.

— Oh ! là ! là ! c'est nouveau alors... Enfin, si tu veux faire ton puceau, à ton aise.

— Merci de la permission !

*
**

Dans le tram, il aperçut ses yeux brillants, ses cheveux en désordre. Naturellement, il avait oublié son peigne ! Avec irritation, il passa ses mains dans sa toison bouclée. Puis il se regarda dans une vitre qui faisait miroir. C'était déjà mieux.

Une femme aperçut son manège et lui sourit gentiment. Le sourire s'adressait à ses quinze ans. Il rougit sans comprendre. Et elle rougit de ce trouble qu'elle interpréta à sa façon.

— Voyez-vous ça, ces jeunes... ils pensent déjà aux femmes...

Pour Cestrières, ce n'était pas vrai. Il pensait à Claire. Et Claire avait son âge.

Elle était là, au terminus, quand il descendit.

— Bonjour, Mario, cria-t-elle de loin.

— Bonjour, Claire.

Leurs mains se prirent.

Elle avait des yeux qui enveloppaient les êtres de bleu, un visage lisse, un corps mince.

Pendant que Mario la redécouvrait, s'émerveillant qu'elle fût semblable à ses rêves, il pressait la main qu'elle lui avait abandonnée.

Quand il s'en aperçut, il la lâcha brusquement. Elle retomba, lui faisant don de cette tiédeur animale qui restait au creux de sa paume.

Claire ne se douta pas de son trouble.

Ils marchaient côte à côte, grands et jeunes, unis par tout cela qui formait leur être transitoire. Car, à quinze ans, on n'existe pas vraiment.

Après un silence qui leur semblait naturel, ils se mirent à parler tous les deux à la fois.

— Quelle chance qu'il fasse si beau !

— Le fleuve est calme et soyeux comme un lac.

— Nous prendrons la petite barque verte.

— Oui, c'est la plus légère.

— Oh ! ça vous est égal, vous êtes si fort ! s'exclama Claire.

— C'est vrai, dit-il avec satisfaction.

Cette satisfaction ne venait pas de son orgueil, mais le consolait d'être, auprès d'elle, si fine, si racée, une sorte de brute bien portante qui se reprochait secrètement son appétit et son sommeil.

— Vous êtes vraiment gentille d'être venue...

— Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? s'étonna-t-elle.

Oui. Pourquoi ? Ses parents la laissaient très libre. Sa mère avait ses bridges, son père ses affaires. Si on lui demandait l'emploi de son temps, elle répondrait simplement :

— J'ai canoté avec un camarade.

Pour Mario, qui soupçonnait le péché par tous ces élans et ces moteurs d'un corps qui, par moments, semblait fondre sous lui, leur rendez-vous n'était pas aussi simple.

Il se souvint brusquement de Fouque et de l'image nue... Malgré lui, il s'éloigna de Claire. Qu'elle ne sache pas ! Qu'elle ne comprenne jamais ces choses !

Ils atteignirent, par un chemin bordé d'arbres, la maison du vieux qui louait les barques.

Mario s'était débarrassé de sa veste et ramait à grands coups silencieux. Les palettes de bois, après la plongée, glissaient un instant sur l'eau, puis replongeaient.

— Nous allons dans l'île ? questionna Claire, assise en face de lui.

— Bien sûr !

— C'est si beau une île !

— Oh ! oui... Être seuls ! Vivre loin du monde.

Le monde, c'était l'ennemi, les autres, ceux qui ne comprenaient pas, ceux qui étaient différents ! Il ne savait qui, des autres ou de lui, avait raison. Tout le drame était là.

— Je préfère les fleuves aux lacs, disait Claire.

*Un fleuve,
De l'eau toujours neuve,
Qui vient d'où ?
Pour aller où ?*

— Vous êtes poète, interrogea-t-elle ?

De peur qu'elle se moquât de lui, il s'en défendit.

— On est bien, soupira-t-elle, en montrant ses dents égales comme des grains de riz.

Elle portait une jupe bleue, toute plissée, et un chandail d'un bleu plus pâle, qui montait jusqu'au col.

La petite jaquette de fourrure était lovée à ses pieds comme un animal familier.

Mario enveloppait l'adolescente de son regard, pour graver sous ses paupières et la retrouver intacte le lendemain. Il ne s'attarda pas aux

jambes, pourtant élégantes et féminines. Les jambes, pour lui, étaient terriblement prosaïques. Elles servaient à marcher. C'était tout.

Il baissa les yeux et se sentit subitement très malheureux. Il avait de grands pieds et ses chaussures grossières en accentuaient encore la laideur.

C'était de ces chaussures inusables qu'on lui achetait exprès. Non par économie, mais par un de ces principes que la bourgeoisie a acceptés une fois pour toutes.

Elle mit ses doigts dans l'eau qui était fraîche et rit de la sensation éprouvée.

La main blanche laissait un sillage, comme un voilier minuscule.

Mario, malgré lui, pensa à ses mains.

Ses doigts étaient tachés d'encre, ses ongles cassés ou rongés, sa chair couturée de cicatrices.

Une fois de plus, il comprit qu'il n'était pas digne d'elle.

— L'île ! criait Claire de la voix que durent avoir tous les conquérants.

Ils sautèrent sur la rive. Et, tout de suite, elle se mit à courir, droit devant elle, ses mèches blondes battant sa nuque.

Il partit à sa poursuite, les poings serrés, les lèvres durement closes, sautant par-dessus les fourrés. Il ne l'atteignit qu'après une longue course.

Il la tenait pressée contre un arbre moussu et froid.

L'étreinte dura quelques instants. Leurs chaleurs se mêlèrent. Il sentit le parfum de ses cheveux, mais ne s'émut point. Le jeu avait ôté tout ce qu'il pouvait y avoir d'impur en eux.

Tout essoufflés, avec un grand rire de joie, ils tombèrent ensemble sur la terre odorante.

Claire souriait.

Elle aimait ce long glissement qui lui rappelait ses rêves de la nuit.

Il y avait, dans l'attitude de Claire, quelque chose d'abandonné et de sensuel que Mario perçut cependant. C'est alors qu'il prit la tête de la jeune fille et la posa doucement sur ses genoux.

— Merci, dit-elle à mi-voix. Je suis bien mieux ainsi.

Il n'osait plus bouger et ce qu'il éprouvait était assez semblable au sentiment d'une mère qui, pour la première fois tient son enfant dans ses bras.

Il remarquait mieux maintenant sa peau blonde, sans défaut, sans tare, sur laquelle jouait la lumière ; les fossettes qui creusaient puérilement ses joues et sa bouche tendre.

Une envie irrésistible lui vint de toucher cette chair tranquille, mais il se retint.

Il cueillit une fleur mauve dont il avait oublié le nom et, doucement, redessina le fin visage tendu vers lui.

Claire baissa ses paupières pour mieux savourer la caresse. Derrière le rideau de ses longs cils, les prunelles bleues furent captives un instant.

Elle était belle ! Il se sentait encore plus rude, plus grossier, plus laid.

On le lui avait répété si souvent qu'il le croyait trop bien. Le jeune mâle qu'il était avait honte devant son enfance qui n'en finissait pas de se détacher de lui.

Il ressentit si violemment son indignité que son col l'étrangla tout à coup.

— Allons-nous en, dit-il.

— Déjà ! soupira la jeune fille.

— Il se fait tard. Mais nous reviendrons, promit-il.

Il savait bien qu'il ne reviendrait plus avec elle dans cet endroit. Les instants qu'il venait de vivre avaient été trop parfaits pour qu'il les retrouve jamais.

Ils remontèrent dans la barque. Claire le regardait ramer, avec un sourire léger, un peu distrait. Elle pensait au retour et lui échappait déjà.

Non, elle ne l'aimerait jamais !

Là, dans l'île, il avait tenu sa chance. S'il avait parlé, dit ce qu'elle était pour lui, elle l'aurait écouté. C'était trop tard.

L'être qu'il avait été lorsqu'il supportait le doux poids de sa tête n'existait plus. Il était resté dans l'île.

Il pensa, avec une acuité soudaine, aux moyens de la conquérir. S'il avait vécu au temps médiéval, il serait parti batailler pour elle. Il était né trop

tard.

Tout à l'heure, il aurait fallu qu'un serpent la morde. Il aurait posé ses lèvres sur sa plaie et bu le poison comme une liqueur enivrante. Il serait mort pour elle, rien que pour voir dans le bleu de ses yeux les lueurs humides de l'amour.

Il rêva de catastrophes, où, toujours, il survenait à point pour la sauver...

Les flammes incendiaient sa maison, elle apparaissait au dernier étage, les cheveux en désordre, le visage figé d'effroi. Il montait sans souci des poutres qui tombaient sur lui, respirant sans crainte l'âcre fumée qui l'ensevelissait...

Elle tendait les bras... Il l'emportait, serrée contre lui... Puis il la laissait (dans tout cela, il n'imaginait pas la foule. Ils étaient seuls tous les deux) et s'enfuyait sans même attendre son merci.

Alors, elle savait ce qu'il était vraiment : un chevalier, un preux, un héros. Un héros qui n'avait fait, jusque là, que vivre, étudier et lire. Vivre, parce qu'il le fallait bien. Étudier, parce qu'on l'y obligeait. Lire, parce qu'il oubliait tout alors.

Hélas ! il était devant elle avec ses mains vides. Il n'avait rien à lui offrir. Comment la sauver, puisqu'aucun danger ne la menaçait ?

Une coulée pourpre et bleue tombait du ciel sur l'eau. Le rivage, dans le lointain, formait une ligne sombre.

Il fallait rentrer, et rien de ce merveilleux qu'il attendait n'était venu. Rien ne viendrait jamais !

Il eut un éblouissement !

Claire avait dit tout à l'heure qu'elle ne savait pas nager :

S'ils chaviraient, il pourrait la sauver...

Mais pourquoi la barque chavirerait-elle ? Elle était solide et le fleuve paisible.

Son dernier espoir fuyait.

Chavirer... mais pourquoi pas ? Il suffirait d'un geste maladroit pour faire retourner l'embarcation... Il se jetterait à l'eau, la ramènerait à terre...

Elle comprendrait alors qu'il était fort et puissant. Et lorsqu'elle aurait compris, il immolerait sa force et deviendrait son esclave.

— Voulez-vous ramer ? demanda-t-il.

— Je m'en tirerais trop mal !

— Je vous conseillerai.

— Comment arriver jusqu'à vous ? J'ai peur de tomber !

— Mais non. Il n'y a aucun danger. Levez-vous lentement, toute droite, bien au milieu de la barque, et venez ici. Quand vous atteindrez ma place, je me lèverai à mon tour.

— Bon. Je vais essayer.

Elle venait à lui, étendant les bras. Quand elle fut arrivée, il se leva brusquement.

Que se passa-t-il ? Il n'avait pas envie, à ce moment, de faire chavirer l'embarcation, mais son idée s'était matérialisée et semblait agir comme en dehors de lui.

**

Claire se cramponna à sa manche. Il perdit l'équilibre, tomba à gauche. La barque pencha... Le cri de Claire fut étouffé par l'eau qui la happait.

Mario revenait à la surface, s'ébrouait, respirait fortement et partait au secours de son amie.

Un remous lui indiqua l'endroit où elle avait disparu. Il plongea, la ramena à l'air.

Elle se débattait furieusement et, s'agrippant à son cou, l'entraîna avec elle.

Il recommença son manège, mais, une fois encore, elle l'emmena au fond de l'eau.

Il perdit son souffle, s'affolait, s'épuisait à cette lutte vaine... Un instant, il pensa à rejoindre la rive, à la laisser... Sa honte lui insuffla une force nouvelle. Il plongea, la ramena d'un bras rude. Elle s'abandonnait.

— Sauvés, nous sommes sauvés, dit-il à haute voix.

La barque dansait mollement, à la dérive. Alors, il repartit vers l'île en nageant lentement d'une seule main, réservant ses forces.

À mesure qu'il avançait, son fardeau se faisait plus incompréhensiblement léger...

Il s'accrocha au vieux ponton de bois où ils avaient débarqués tout à l'heure, remonta à terre, tira Claire près de lui.

Il la regarda.

C'était elle et ce n'était plus elle. Son visage lisse était devenu flou. Elle semblait plus grande, irréelle. Ses yeux grands ouverts semblaient voir des choses qu'ils n'avaient jamais vues.

Une angoisse inconnue le fit tomber à genoux.

— Claire ! Claire ! appela-t-il.

Mais elle ne répondit pas.

*
**

Dans la nuit, on trouva, près du cadavre de la jeune fille, le héros adolescent qui, épuisé de fatigue, s'était endormi...

L'APPEL DE L'AMOUR

De ma paillote, je vois passer les femmes indigènes qui vont au puits. Elles sont belles, larges, pulpeuses.

Leurs robes aux teintes vives alourdissent leurs corps déjà lourds. Des foulards multicolores s'enroulent sur leurs cheveux sombres et crépus qu'une fois par mois elles lavent dans le sable et l'huile de palme puis enroulent en deux tresses entremêlées de coquillages et de verroterie.

Ce sont des harratines, Arabes mélangées de sang noir. Elles ont les lèvres épaisses de leurs grand'mères soudanaises et la féminité voluptueuse et noble des femmes musulmanes.

Babillantes et rieuses, dans un envol de couleurs ardentes, elles défilent sous le soleil saharien, me jetant, dans leur langue, un salut rauque.

Fatouma, une épaisse matrone, s'arrête un instant et m'offre un panier qu'elle a tressé pour moi.

Puis elle part, ses mains arquées sur ses hanches, son vase sur sa tête, d'une démarche ondulante et souple.

À la place qu'elle vient de quitter, un paquet de lettres, attachées par un ruban violet, est tombé.

Machinalement, je les ramasse et je suis surprise de voir sur les feuillets de papier une écriture élégante et fine.

Un sentiment complexe, bien plus fort qu'une curiosité, le pressentiment de je ne sais quel mystère, fait que je m'attarde à les contempler. La tentation est trop forte. Il me fallait les lire.

Et voici que je déchiffrai sur l'une d'elles ouverte au hasard :

« Pendant un long instant, je n'ai plus été sous tes lèvres que sensation, je n'ai plus été qu'évanouissement à tout et à moi-même. Peut-être est-ce ma

conscience qui avait quitté sa coquille, ses lois, et qui se répandait dans toutes mes fibres.

« Tu l'avais happée, doucement décroise, et elle coulait avec ton souffle et la fièvre lente de ton baiser par tout mon sang et tout mon souffle.

« Je ne sais si la jouissance que j'éprouvais dans ma conscience était plus vive que la volupté elle-même ou si ma conscience était devenue un lieu de jouissance plus sensible que tous les autres points de mon corps...

« Voilà, puisqu'il te plaît, petite reine, qu'on te dise la caresse que tu as donnée et qu'on te décrive ce qu'on éprouve, même si l'on est encore éparpillé et tout baigné de cette caresse, comme lorsqu'on nage sous l'eau et qu'on tient les yeux, la bouche et le souffle fermés.

« Je ne sais quels sont tes sortilèges, mais mon âme vient de te voir si parfaite devant le désir, qu'il me semble, depuis ce moment, tenir mon désir contre moi, comme un enfant qu'on berce et qui vous a souri. »

Toutes les lettres étaient de la même plume. L'amant inconnu y parlait d'amour et de volupté avec une telle ferveur que j'en vins à envier follement la femme qui avait suscité une telle extase.

Mais cette femme, je la connaissais, c'était Fatouma, une prostituée aux seins énormes, une fille métisse qui ne pouvait même pas lire ces mots ardents. Et certainement pas les comprendre, elle, dont les amours étaient tarifées réglementairement trois francs.

Le soir même, j'allais la voir.

**

Elle était dans sa case. Une case très simple, couverte d'un tapis indigène.

Elle me sourit gaîment et me souhaita la bienvenue. Je lui remis un présent.

Alors, jacassante, elle prépara le thé. Je m'étais assise par terre et je la regardais.

Elle a un sourire enfantin dans un visage déjà fané et ma curiosité se heurte à la bestialité heureuse de ce visage.

Des mots revenaient à ma mémoire :

« Je ne sais quels sont tes sortilèges, mais mon âme vient de te voir si parfaite devant le désir... »

— Je ne te dérange pas, Fatouma-aux-sortilèges ?

Elle me regarda, sans comprendre.

Lorsque j'eus terminé ma troisième tasse, à grand bruit, ainsi que le veut l'étiquette, je lui offris une cigarette.

— Sais-tu lire le français, Fatouma ?

— Oh ! non, comment saurais-je ?

— Tiens, voilà des lettres que tu as perdues.

— Ah ! fit-elle simplement. Merci.

Elle prit la liasse et la glissa entre ses seins où elle se perdit.

— Qui t'écrit ?

— Un homme, bien sûr.

— Et tu ne sais pas ce qu'il t'écrit ?

— Oh ! non. Mais ce qu'ils ont à dire, on le sait d'avance : c'est toujours la même chose, n'est-ce pas ?

Et elle se mit à rire, gaillardement.

— Où l'as-tu connu ?

Elle me cita un poste, non loin de là, que je savais occupé par des méharistes.

— L'aimes-tu ?

Elle rit encore, sans me répondre.

Ma curiosité s'exaspérait.

Je ne savais comment m'exprimer.

— Fatouma, as-tu envie de le revoir ? dis-je enfin.

— Il doit venir bientôt, répondit-elle sans trouble.

— Eh bien ! si tu me le fais connaître, je te donnerai un bracelet d'argent.

Elle sourit sans répondre, mais je sus qu'elle acceptait.

*
**

Les jours, dès lors, me parurent interminables, car il me fallut attendre fiévreusement cet homme dont les lettres, qui ne m'étaient pas destinées, m'avaient émue si profondément et que j'étais seule à avoir lues.

Enfin Fatouma vint me voir.

Elle avait mis ses habits de fête. Près d'elle marchait un jeune noir splendidement vêtu. Sous sa djellaba grise, on voyait un pull-over rose, une cravate d'un vert tendre. Il portait une casquette à gros carreaux bleus et noirs. Et il n'était pas peu fier de cet accoutrement. La joie éclatait dans son visage malicieux et rieur.

Sur la grande place, tous les indigènes le regardaient passer, bouche bée, et les chameaux eux-mêmes posaient sur lui un vague regard chargé d'extase.

Rien ne peut rendre l'accent de triomphe de Fatouma, me disant :

— C'est lui.

— Qui, lui ?

— C'est lui qui écrit les lettres.

Mon rire éclata, irrésistible.

De me voir ainsi égayée, Fatouma se mit à rire à son tour avec des gloussements qui secouaient son vaste corps.

Mais le noir paraissait mal à son aise.

Je clignai de l'œil vers lui.

Et quand je fus calmée :

— C'est vraiment joli, tu sais, je voulais te féliciter depuis longtemps déjà.

Il se gonfla de plaisir sous le compliment, déjà rassuré.

Mais, quand il fut sur le point de partir, je lui glissai, sèchement, pour lui seul :

— Viens me voir ce soir à huit heures.

Il fut exact, et ne fit aucune difficulté pour avouer qu'il ne savait pas lire et pas plus écrire.

— Mais d'où viennent ces lettres ?

Il ne répondit pas.

— Tu les a volées, n'est-ce pas ?

Le même silence accueillit mes paroles.

— Je sais ce qu'il me reste à faire. Je préviendrai le lieutenant, dis-je, à tout hasard.

— Non, non, pria-t-il d'une voix suppliante, ne lui dis rien.

J'étais tombée juste. Il était le boy d'un lieutenant.

— Comment est-il ton lieutenant ? demandai-je.

— Beau et très grand, et tout jeune, avec des yeux tristes comme le soir.

— C'est lui qui écrit les lettres, n'est-ce pas ?

Il baissa la tête.

— Et il les met dans une enveloppe et te les envoie porter à la poste, et toi, tu les gardes...

Ma voix devenait menaçante.

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu fais ; c'est très grave...

Il m'interrompit :

— Oui, il écrit ces lettres, il les met dans une enveloppe, mais sans adresse. Il y en a un tas sur son bureau et il en écrit toujours. Alors qu'est-ce que ça fait si j'en prends quelques-unes !

Déjà je ne l'écoutais plus.

Mon cœur avait rejoint cet homme, isolé, loin du monde, qui écrivait pour une inconnue, et, au fond de moi-même, quelque chose, follement, me persuadait que les lettres avaient atteint leur destinatrice et qu'il avait écrit pour moi...

UN HOMME SE VENGEA

Dans la montagne, sur un roc escarpé, le château semblait une tour imprenable. Un torrent, comme une traînée fulgurante, descendait les pentes couvertes d'arbres séculaires où des vols d'oiseaux planaient parfois.

De temps à autre, un coup de feu retentissait. Le vieux comte Istvan chassait. Sur son passage, les gens s'enfuyaient, pris de panique. Était-ce sa haute stature, ses yeux perçants, son dur visage qui ne connaissait pas le sourire ? Était-ce sa légende de cruauté ?

Une barrière infranchissable l'éloignait des autres humains.

Le comte était marié depuis deux ans avec une fille de noble lignée, une de ces belles filles hongroises, racées et souples, aux yeux ardents comme ceux des tziganes.

On la plaignait. Que pouvait-on de plus ? De rares fois, elle venait au village avec son époux et, à chaque voyage, on remarquait que s'amenuisait le doux visage sensible et que ses beaux yeux sombres s'embuaient de désespoir.

Pourtant, un jour, on fut surpris de voir le changement qui s'opérait en elle. C'était comme une brusque floraison, un épanouissement tardif.

Les vieilles femmes hochaient la tête.

Il doit y avoir quelque galant sous roche !

Et elles se signaient craintivement.

Le comte ne fut pas sans remarquer, lui aussi, l'attitude nouvelle de Bénita. Elle souriait plus souvent, les roses renaissaient sur ses joues. Parfois, dans son regard, il lisait une sorte de défi qui l'emplissait de rage.

Il resserra sa surveillance.

Mais il ne découvrit rien.

Qu'eût-il découvert au reste ? Il n'y avait rien ! Rien... à part des regards qui se prenaient sans pouvoir se déprendre. Souvent, sur sa route, Bénita rencontrait un jeune garde du château, un beau garçon vivace et un peu sauvage... Qu'il était éloquent le message qu'elle lisait dans ses prunelles mauves ! Adoration éperdue... dévouement total !... Cela suffirait... Elle savait qu'il n'y aurait jamais rien de plus entre eux, mais la certitude qu'il l'aimait était sa seule joie, sa raison de vivre.

Le comte changea de tactique. Il donna à sa femme une liberté de plus en plus grande. Il prit l'habitude de partir pour de longs voyages et de la laisser seule.

Elle s'enhardit. Elle osa rêver !

Un soir que le châtelain était absent et qu'elle cherchait le sommeil qui la fuyait dans un grand lit de bois ciselé, on frappa doucement à la vitre.

Elle se glissa hors de sa couche, mit son visage contre la fenêtre... C'était lui, l'inconnu qu'elle aimait, celui qu'un regard avait lié à elle pour toujours...

Elle ouvrit la fenêtre du balcon. Il sauta prestement dans la chambre.

— Vous !... Vous !... balbutia-t-elle... Oh ! pourquoi avez-vous fait cela ?

Elle tremblait de joie et de bonheur.

— Je n'en pouvais plus, gémit-il. Il fallait que je vous voie, ne fût-ce qu'une minute...

— C'est donc vrai...

— Oui c'est vrai... Je vous aime...

Elle s'appuya contre son épaule et ils restèrent ainsi immobiles et heureux. Chacun des amoureux sentait battre le cœur de l'autre.

Enfin, Bénita parut s'éveiller d'un rêve.

— Partez... S'il vous trouvait !

— Oui, je pars... Mais tout ce qui est vivant en moi reste ici, dans cette chambre où vous demeurez.

— J'ai su tout de suite que je vous aimais, dit-elle gravement, et j'étais sûre que c'était pour la vie.

Il l'étreignit longuement.

Quand ils se désenlacèrent, ils restèrent cloués au sol par la frayeur : le comte était en face d'eux, son éternel fusil sur l'épaule.

— Faites de moi ce que vous voudrez, fit bravement l'amoureux de Bénita.

Le comte ricana :

— Tout beau ! Tout beau ! C'est à moi de choisir ma vengeance, il me semble.

Il se tut, réfléchit.

— Vous tuer ! Ce serait un peu trop simple. Vous deviendriez pour elle une sorte de héros. Jamais une place ne resterait vide dans son âme pour personne... Elle vous garderait en elle comme son bien le plus précieux... Non, je ne vous tuerai pas plus que je ne la ferai mourir, elle.

Serrés l'un contre l'autre, ils attendaient la sentence qui allait décider de leur sort.

— Vous vivrez ! vous vivrez l'un pour l'autre, ensemble, toujours. Je vous condamne à vivre, à ne jamais vous quitter. Moi-même, je murerai cette pièce où vous avez été heureux... où vous le serez... où je vous obligerai à l'être... Par une ouverture, je vous donnerai chaque jour la nourriture et les objets qui vous seront nécessaires. Vous ne manquerez de rien. Vous n'aurez d'autres soucis que de gazouiller des mots d'amour... et cela tous les jours de votre existence... Soyez heureux... si vous le pouvez !

**

Le comte Istvan fit comme il avait dit. Bientôt les amoureux furent enfermés dans cette chambre somptueuse, devenue pour eux la plus horrible des cellules. Les fenêtres furent munies de barreaux solides.

La première griserie passée, ils s'aperçurent qu'ils étaient des étrangers l'un pour l'autre.

Antal sut, avec des baisers fougueux et doux, faire oublier à Bénita l'existence qui les attendait. Ce fut une nuit magnifique... La première et la

dernière...

Ce qui tuait leur amour, c'était de savoir qu'à chaque instant, sans aucune trêve possible, ils seraient l'un près de l'autre... Ils se sentaient rassasiés avant que de tremper leurs lèvres à la coupe des voluptés promises.

À Bénita, il manquait ses servantes, sa vie facile de châtelaine. Antal regrettait le soleil, la montagne, la terre qui sent bon et les branches pleines de rosée au matin, qui vous caressent le visage.

Ils étaient totalement différents l'un de l'autre. L'amour seul avait pu les rapprocher, l'amour qui nivelle tout, mais cet amour était mort d'avoir été condamné à vivre.

**

Les journées passaient, longues, interminables.

Aux heures des repas, par un guichet pratiqué dans le mur, ils voyaient les longues mains du comte poser leur nourriture.

Bénita se sentait devenir folle. Ce regard clair qui l'avait séduite, ce regard posé sur elle sans cesse, lui devenait odieux. Oh ! clouez ces yeux ! Être seule, enfin seule ! Pouvoir redevenir elle-même...

Une nuit, elle s'éveilla en sursaut, prise d'une angoisse insoutenable.

À côté d'elle, Antal dormait profondément. Alors elle se glissa vers le guichet et gratta sur le bois.

Sans doute le comte n'était-il pas loin, car il ouvrit :

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Elle prit la main de son mari posée sur le rebord et chuchota :

— Je n'en puis plus, laissez-moi partir.

Il rit.

— Reprenez-moi, insista-t-elle... Je serai votre esclave... Je ferai ce que vous voudrez.

— Seule la mort d'un de vous peut libérer l'autre.

— Taisez-vous.

La voix du comte s'adoucit.

— Si vous vouliez... Vous seriez libre... Et je vous reprendrais car nulle autre femme ne peut m'émouvoir...

— Que dois-je faire ?

— Il lui tendit un foulard, puis referma le guichet. Bénita resta un moment immobile... Elle ne comprenait pas bien ce qu'il avait voulu dire...

Puis la lumière se fit dans son esprit.

Elle s'approcha d'Antal endormi et noua à son cou le foulard, d'un geste presque tendre... Au moment de serrer, ses mains retombèrent le long de son corps, comme des choses mortes.

**

Au matin, un cri terrifié réveilla le comte. Il se précipita dans la chambre par une porte secrète qu'il avait aménagée...

Sur le seuil, il s'arrêta, incapable d'avancer : Antal était penché sur le lit de bois précieux où Bénita gisait sans vie.

C'est contre elle qu'elle avait braqué le revolver qu'il avait donné la veille, enveloppé d'un mouchoir.

Le souvenir d'un amour, même mort, avait été plus fort que son désir de liberté.

En tirant, elle avait délivré l'autre.

Et le comte comprit que la vengeance lui échappait puisque la passion de ces deux êtres triomphait de lui.

LA FILLE DE L'ÉTANG NOIR

L'homme poursuivait sa course au milieu des llanos, ces plaines basses desséchées par un soleil torride, qui se trouvent au sud de la ville de Caracas.

Sa calebasse était vide. Son cheval avançait mollement, la tête basse, à bout de souffle.

Il prit dans sa poche un caillou qu'il avait ramassé et le glissa dans sa bouche sèche pour essayer de provoquer un peu de salivation. Mais il souffrait encore plus.

Il arrêta sa bête et s'étendit sur le sol rude.

— Dix minutes... Dix minutes seulement, pensa-t-il... Et puis je repartirai...

À l'ombre maigre que lui dispensait son cheval, il tenta de s'endormir. Mais la fièvre brûlait son corps.

De son portefeuille il sortit une photographie usée. Et, soudain, il oublia sa peine.

La fille était plus belle qu'aucune de celles qu'il avait jamais tenues dans ses bras, qu'aucune de celles qu'il avait même imaginées.

Ses cheveux sombres, partagés par une raie, coulaient sur ses épaules en grappes lourdes. Ses yeux étaient immenses, tendres et moqueurs. Et le sourire de sa bouche pulpeuse dévoilait des dents blanches, aiguës comme celles de quelque fauve.

On devinait que sa peau était comme un pétale soyeux et parfumé.

Cette fille il aurait voulu l'aimer... Il l'aimait déjà, mais le destin faisait que jamais elle ne serait sienne.

— Valderez ! murmura-t-il.

Le nom seul était une caresse pour les lèvres du voyageur.

— Il faut que je la retrouve ! affirma-t-il à haute voix.

Déjà, il était debout, flattait l'encolure de sa bête et d'un bond précis, la montait.

Quelques minutes plus tard, il aperçut un point vert, il lança sa monture dans cette direction. Il trouva plus qu'il n'espérait. À l'ouest, il vit un étroit sentier.

Plus bas, il y avait un trou : un tunnel de la hauteur d'un homme, de la largeur d'un homme aussi, avec de la boue répandue tout autour.

— Y a-t-il quelqu'un, cria-t-il ?

Aucune réponse ne lui parvint.

L'ouverture béante s'ouvrait devant lui. La boue était vieille et sèche. Il sauta de cheval et pénétra dans le souterrain. Le caillou roulait plus rapidement dans sa bouche, il marchait droit devant lui. Bientôt il aperçut une ceinture de verdure.

Le lit d'un ruisseau y menait, dans l'ensemble desséché mais encore humide par places.

Juste à cet instant, il perçut un bruit de cavalcade à l'entrée du souterrain : son cheval fuyait à travers la plaine, il avait dû sentir l'eau.

Mais l'homme se sentait incapable de courir après lui, fût-ce cent mètres, il continua son chemin à travers le tunnel et parvint enfin à en sortir.

Le sentier continuait, il le prit. Tout à coup il s'arrêta net et tourna sur ses talons. Derrière lui, il entendit un ricanement.

Saisissant son revolver, il cria :

— Sortez de là !

Un homme trapu, hâlé, vêtu d'un habit trop étroit, aux cheveux noirs, aux yeux clairs, apparut et questionna, sans paraître effrayé par la menace :

— Que faites-vous ici ?

— Je cherche de l'eau.

— Prenez ma calebasse, elle est pleine.

Le voyageur but à longs traits... Quand il eut terminé, il lança seulement :

— Merci, camarade, et adieu !

— Êtes-vous si pressé ? Les visites ici sont rares... Comment vont les choses aux États ? Il y a longtemps que j'en suis parti. À propos, mon nom est Ricardo Dominguez, mon vrai nom... Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Bragance ! Et c'est mon véritable nom... Comme ça se trouve ! Quant aux États je les ai quittés depuis des siècles...

— Voulez-vous du travail ?

— J'ai d'abord une visite à rendre.

— Dans nos pays, la curiosité coûte chère. Je ne vous demanderai pas où vous allez... En tout cas, pour que vous puissiez vous repérer, je peux vous dire que vous vous trouvez ici au Rancho de l'Étang Noir.

Bragance dut faire un effort pour cacher sa joie. Il était arrivé à l'endroit qu'il cherchait et où il savait depuis peu retrouver Valderez.

— Dans le fond, reprit-il, je ne suis pas pressé... Et il faut que je mange. Quel genre de travail m'offrez-vous ?

— Je creuse un puits et je n'en viens pas à bout... Oui ou non voulez-vous m'aider ?

— J'ai faim !

— C'est une réponse. Suivez-moi !

Pendant un quart d'heure, les deux hommes avancèrent dans un sentier étroit. Enfin, une lourde maison apparut.

Bragance ne vit qu'une chose : une silhouette de femme qui passait devant une fenêtre ouverte. Il reconnut Valderez à ses cheveux épais et brillants.

Dominguez ouvrit une porte sombre. Son compagnon lança un coup d'œil dans la pièce avant d'y pénétrer.

Son hôte le servit.

Le bruissement d'une robe longue le fit tressaillir. Une femme descendait l'escalier intérieur. Il ne tourna pas la tête. Ce n'est que lorsqu'elle fut en

face de lui qu'il la salua.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Personne, fit-il rudement ! Juste un passant. Pas de nom. Pas de maison. Et pas de cheval depuis tout à l'heure.

Valderez se mit à rire.

— Bien répondu, étranger ! On voit que vous avez appris à vous méfier des femmes.

— Elles ne me font pas peur. Mais je les ai vues faire des ravages tout comme les pires bêtes de la forêt.

Valderez le regarda bien en face, une lueur dans ses prunelles larges.

Il ne baissa pas les yeux, et c'est elle qui céda.

Ricardo s'était levé.

— Par exemple, señor, il vous faudra coucher en plein air. La maison est minuscule, expliqua-t-il d'un ton insultant.

— J'ai passé bien des nuits dehors avant celle-ci.

Au dehors, la lune, petite et pâle, était levée, il marcha un moment, bien à l'aise, sifflant un signal que son cheval connaissait. Mais l'animal restait toujours invisible.

Bragance s'arrêta, se coucha sur le sol et s'endormit.

Au petit matin, il repartit à la recherche de sa monture, il allait dans les llanos quand il entendit un son bizarre : comme une toux suivie d'un long bâillement. Bragance savait ce que c'était : un jaguar qui s'apprêtait à combattre.

Il tira son revolver et se cacha dans un taillis. De là, les choses lui apparurent plus nettement.

Il y avait un grand étang noir — celui qui donnait sans doute son nom au rancho — un cheval mort sur la berge et un gros chat sauvage sur le cheval.

Le bois sec craqua sous ses pas. Le jaguar dressa les oreilles et grogna plus fort. Puis, d'un bond, il s'élança sur l'homme.

Le coup partit interrompant son élan. Le fauve tomba raide mort.

Sans même lui jeter un regard, Bragance alla au cadavre de son cheval. Le corps était déchiqueté par endroits. Mais, en se penchant pour reprendre sa selle et son bagage, il remarqua que le dos et le cou de la monture étaient intacts.

C'était étrange ! D'habitude le jaguar saute sur le dos de sa victime, la griffe et la mord au cou.

Rêveur, il retourna vers la maison. La fenêtre était entr'ouverte. Deux voix se faisaient entendre.

Dominguez paraissait fou de colère :

— Cet homme, tu le connais, tu l'as fait venir ?

Dédaigneuse, la femme répondait :

— Je t'ai dit ce que j'avais à dire. Je ne l'ai jamais vu.

— Tu l'as bien regardé, en tout cas. Il n'a pas l'air de te déplaire.

— Et si cela était ?

— Prends garde, je te tuerai !

— Un meurtre de plus ne te ferait certainement pas peur !

— Tais-toi !

— Et Preston ? Et Bordier ? Tu les as utilisés pour chercher le trésor qu'en l'an 1500 le fameux Ocampo avait obtenu en torturant les Indiens qui vivaient dans les llanos.

— Tu sais beaucoup trop de choses.

— Je sais aussi que la légende veut qu'il se soit fait enterrer avec, non loin de l'étang noir. Et l'histoire du puits que tu creuses depuis si longtemps ne m'a jamais abusée. Si tu crois au trésor, j'y crois aussi, et c'est peut-être pour cela que je te supporte après tout...

Il y eut un silence, un silence épais, dangereux.

— Tu avais besoin de Preston et de Bordier. Mais ils m'aimaient tous deux. Tour à tour, ils ont disparu.

— Ils sont partis de leur plein gré...

— Ce n'est pas vrai ! Ils ne m'auraient pas quittée.

— Tu es bien sûre de toi !

— Oublies-tu que, lorsque tu m’as enlevée du San-Fernado Hill l’an dernier, j’avais déjà eu l’occasion de rencontrer des hommes et de mesurer mon pouvoir sur eux ?

— Ne rappelle pas ce temps maudit où tu étais danseuse. Et prends garde, Valderez, si tu t’amuses à aguicher l’étranger qui va m’aider dans ma tâche, je saurai t’en punir.

— Tu parles !... Tu parles autant qu’une femme !... Moi, je n’ai qu’un conseil à te donner : Laisse cet homme tranquille...

Bragance s’éloigna de la fenêtre, il en avait assez entendu. Il fit le tour de la maison et ne revint que dix minutes plus tard, en ayant soin de siffler pour annoncer sa présence.

Dominguez était seul dans la pièce.

— Au travail ! dit-il rudement.

À la fin de la matinée, peu habitué à ce labeur, Bragance n’en pouvait plus. Il se sentait prêt à renoncer à son projet. Il ne vit pas Valderez à l’heure du repas, mais il l’entendit jouer de la guitare.

La nuit alors qu’il dormait, il ouvrit brusquement les yeux et l’aperçut devant lui, baignée de lune et plus belle qu’aucune femme.

Elle se penchait et chuchotait :

— Partez, vous êtes en danger !

Bragance poussa un juron. Il ne manquait plus que cela ! Trois mois auparavant, Mathis, son ami, son frère, le compagnon de toutes ses aventures, s’était laissé mourir pour cette femme, cette danseuse qui était sa maîtresse et qu’un inconnu avait enlevée au San-Fernado Hill, la boîte la plus luxueuse de Caracas. Impossible de retrouver Valderez ! Personne n’avait pu identifier son ravisseur.

Mathis s’était mis à boire. La fièvre l’avait achevé. Bragance l’avait revu à l’hôpital, agonisant. Il avait juré de le venger, de retrouver la femme — certainement d’accord avec son séducteur — et de la châtier. D’elle, il ne possédait qu’une photo. Après d’épuisantes recherches, il avait retrouvé Valderez.

Et voilà qu’à présent, elle voulait le sauver.

Au matin, Ricardo Dominguez vint l'éveiller. Bragance s'étirait, quand il aperçut un mouchoir de femme à ses pieds. Son hôte le vit en même temps que lui et le ramassa.

— Allons ! dit-il simplement.

Bragance le suivit. Soudain, il tressaillit. Il reconnaissait l'endroit où il se trouvait maintenant : c'était l'Étang Noir.

— Regardez, lui dit Ricardo en lui montrant un point sur l'eau.

Bragance se baissa.

Dominguez le poussa rudement. Instinctivement il se retint à une branche. À ce moment, il vit Valderez accourir, sauter sur Ricardo et le faire basculer dans l'étang.

Un cri de terreur retentit.

Bragance vit alors qu'un cadavre flottait dans l'eau noire. Surpris, il regarda la jeune femme. Elle n'avait cependant pas tué Dominguez dont il reconnaissait la silhouette trapue.

Celle-ci, devinant sa question, cueillit une branche et l'enfonça dans l'étang... Quelque chose remua... Quelque chose de long, de sombre, qui semblait une branche de caoutchouc... Quelque chose qui avait des petits yeux noirs froids et brillants.

Bragance comprit comment son cheval avait trouvé la mort en buvant !

La bête était un tremblador, une anguille électrique, qui porte sur sa tête une batterie capable de tuer plusieurs hommes à la fois.

— Il vaut mieux que ce soit Ricardo que vous, disait Valderez en le regardant bien en face ! J'en avais décidé ainsi.

Bragance hésita. Puis il se sentit faiblir.

« Une vie pour une vie ! elle a payé ! », pensa-t-il.

Il s'approcha d'elle et pressa contre lui la fillette, plus belle qu'aucune de celles qu'il avait tenues dans ses bras.

QUAND LA DUNE PARLA

On entre par un col rocheux et c'est comme si l'on tombait tout à coup dans un autre monde.

Taghit, petit village kabyle, couleur d'or vieilli s'accroche aux dunes blondes.

Dans le fond, à perte de vue, l'Erg, la mer de sable, figée, au modelé éternel.

Ce qui m'émerveillait le plus, c'était ce sable que je devinais tiède et doux...

Aussi, sans plus penser qu'on m'attendait, je m'assis au bord de l'Erg, incompréhensiblement lumineux, qui semblait avoir gardé un peu de l'ardeur solaire. Et je demeurai là sur le sable, écoutant la dune frémir et geindre.

Car la dune parle.

Sous la pression des pas, sous l'influence des changements de température, sous le souffle du vent, sa voix mystérieuse et profonde, celle de Roul, le djinn qui égare les voyageurs, se fait entendre.

Et ce soir, pour moi seulement, la dune parla...

**

La nuit était tombée déjà.

Une ombre s'approcha. Je reconnus un spahi, un officier tout jeune encore. En arabe, il me lança une salutation traditionnelle à laquelle je répondis également en arabe.

Puis il baissa son visage vers moi, me regarda longuement et dit :

— Que fais-tu là, petite fille ? Est-ce que, toi aussi, tu rêves au passé ?

Je fus si surprise de ses paroles que je ne répondis pas.

Il continua :

— C'est vrai... Tu ne peux pas comprendre la langue où je mets mes songes. Tant mieux.

Et il s'assit à mon côté.

À vrai dire, sa méprise n'avait rien d'étonnant.

J'étais revêtue d'un serrouel brodé, ce large pantalon que mettent femmes et hommes, et j'avais une gandourah de laine blanche. Comme un vent léger soulevait, à la surface des dunes, une mince fumée de sable, j'avais recouvert mon visage d'un chèche, ce long voile de gaze blanche qu'on porte au Sahara.

Il ne voyait que mes yeux, qui sont vastes et sombres, et il pouvait fort bien me prendre pour une indigène.

Je restai immobile. Le rôle de confidente muette ne me déplaisait point. J'y trouvais un arrière-goût de péché et d'aventure qui me ravissait.

— Petite fille, continua-t-il dans cette langue que, pour lui, je n'entendais pas, petite fille, as-tu déjà souffert ?... Non ! il n'y a rien dans vos petites cervelles et dans vos grands yeux. Est-ce que même l'amour compte plus pour vous que l'eau qu'on cherche au puits le soir ?

« Si tu savais pourtant, comme il est merveilleux de sentir qu'un autre être possède tout de vous. Et même la torture de l'amour est si rare, si précieuse, qu'il faut la garder en soi, la faire vivre, ne jamais l'oublier.

« Je n'oublierai jamais.

« Car j'ai aimé. Elle était belle, et c'était une garce. Si elle revenait, je l'aimerais encore. Et peut-être parce qu'elle serait toujours une garce. Mais elle ne reviendra pas...

« J'étais un tout jeune officier dans une garnison sans péril. J'aimais mon métier. Et j'étais ce guerrier qui prend plaisir à dresser d'autres hommes à devenir comme lui des guerriers.

« Car nous avons, chez nous, cette mystique que tu ne peux connaître, puisque, chez toi, les hommes se battent naturellement.

« Et puis, elle est venue. Et je l'ai aimée. Et pour elle j'ai tout oublié, j'ai peut-être même trahi.

« Même si tu comprenais mes paroles, tu ne pourrais pas comprendre cela, petite fille...

« Trahi... »

Il frissonna.

— Oui... Trahi... Car, dès le jour où je l'ai connue, je n'ai plus rien connu qu'elle et j'ai abandonné mon métier. J'allais, je venais, je commandais encore, bien sûr, mais machinalement, et n'ayant en tête que mon amour.

« Or, un jour, j'avais annoncé mon départ pour la nuit. « Manœuvres », avait dit le colonel. « Contre-ordre », envoya le général. Et, fou de joie, j'abandonne le quartier, rentre à la maison.

« J'ouvre en vainqueur, tout guêtré, tout bardé de cuir, la porte de la chambre. Mon ordonnance, un balourd, un rustre renommé pour sa bêtise, était dans le lit...

« Et j'ai tué l'homme, parce qu'il était laid et qu'elle était blonde, fine, voluptueuse.

« Mon revolver était dans sa gaine, sur mon flanc.

« L'homme dormait, exténué. Elle aussi. La lumière ne les a même pas réveillés. Je me suis approché et, le canon sur la tempe de l'ordonnance, j'ai tiré.

« Puis — pourquoi te raconter tout cela ? — j'ai maquillé le crime. Il s'était suicidé, bien sûr, et elle aussi. Car je l'ai tuée ensuite, et j'ai dû la maintenir, car elle s'était réveillée et elle avait peur. Et je la tenais par les cheveux pour que le canon colle à sa peau et que la poudre marque...

Pendant qu'il parlait, je retenais un tremblement qui m'avait prise. Mais il me fallait tenir mon rôle de femme arabe qui ne comprenait pas. Et j'essayais, malgré ses paroles qui me faisaient horreur, de fixer sur lui le même regard vague.

— Ils furent deux morts, continua-t-il. Et la justice n'a jamais pu établir qui avait tiré le premier.

« C'est moi, c'est moi qui les avais tués, tu entends...

« Mais, depuis, sans que personne ne sache rien, je pleure. Et je suis venu au désert pour pouvoir mieux pleurer, pleurer sans larmes... Jamais encore, je n'ai trouvé de larmes... »

Je ne pouvais le consoler avec des mots.

Pourtant, dans ses yeux levés vers moi, je lisais une imploration.

Je me sentais émue, cet homme, soudain abandonné, semblait m'appartenir, avec cette nuit si douce... Je l'attirai près de moi, sa tête sur mes genoux, et caressai ses cheveux...

Il poussa un grand soupir où toute sa peine semblait s'exhaler... Je le sentais trembler et, tout à coup, des larmes chaudes mouillèrent le serrouel, pénétrèrent jusqu'à ma chair...

Lorsqu'il se releva, longtemps après, il voulut parler.

Je lui imposai silence d'un doigt sur les lèvres. La nuit était ma complice et me permit de fuir.

Je n'avais pas prononcé un mot.

Il n'avait pas vu mon visage.

**

J'arrivai en retard au bordj militaire où je devais dîner, chez le chef de poste.

J'avais mis une robe du soir, des bijoux, coiffé mes cheveux d'un diadème, maquillé mon visage. Il ne restait plus rien de la petite sauvageonne des sables.

On plaisanta mon arrivée tardive.

— Mais c'est la dune qui m'a retenue par un coin de mon burnous, répliquai-je.

— Elle avait quelque chose à vous dire, sans doute ?

— Exactement !

— Et que vous a-t-elle confié ?

— Des secrets qui ne sont pas les miens...

Tout à coup, les mots s'arrêtèrent dans ma gorge. Dans la glace, en face de moi, je voyais le jeune officier spahi qui me regardait ardemment.

Il était très pâle.

Il m'avait reconnue, à mes paroles, peut-être, ou bien à un secret avertissement.

Je me retournai.

Quelqu'un nous présenta.

Il s'inclina sur mes doigts.

Et j'acceptai sa main qui, par deux fois, avait pressé une détente, jadis, en d'autres lieux, si loin, si loin...

Je lui souris.

— Je suis très contente de faire votre connaissance.

Et parce que, le même jour, deux femmes — car j'étais malgré tout deux êtres différents pour lui — deux femmes lui avaient pardonné, je lus dans son regard un tendre apaisement.

PANIQUE AU BORD DE L'AMOUR

C'est un pays triste, un pays sans joie, près d'une mer blanche.

Elle clapote à petits coups sur le sable gris et les brumes la retiennent sous leur poids invisible.

Un homme vit là. Un homme aux épaules larges, aux hanches minces, et ses cheveux sombres où court une vague argentée soulignent la mélancolie de ses yeux.

Il a voyagé longtemps. Là où il est revenu, c'est le pays de tout renoncement.

Son épouse est sans amour et sans beauté, mais porte le poids de sa résignation. L'a-t-il aimée ? Elle ne l'a jamais su. Pourtant, lors d'une escale, il l'a épousée.

L'homme n'a, pour pâture, que la passion de ses vingt ans : un souvenir.

C'était une jeune fille, jolie et légère comme une feuille, passionnée et cruelle, sans le vouloir et liée à son destin charnel. Il s'en éprit avec toute la conviction de sa naïveté... Elle partit, dans le brouillard d'un soir, pour rejoindre un autre.

Ce passé, l'homme le confie parfois à son chien, car le chien ne lui reproche rien. Il en a parlé aussi à son épouse, aux heures où son mal le torturait, son mal d'aimer qui ne l'aimait plus.

Elle n'a rien dit. Elle ne dit jamais rien. Elle ne sait que rester sienne, dans le silence et les larmes, elle qui sait, cependant, qu'il est marqué du sceau d'une autre femme.

L'homme veut oublier.

Voici la porte ouverte de la taverne. Des hommes sont là, qui ont oublié toute contrainte. Hommes durcis par les vents et par les luttes, matelots qui

ont fait le tour de leur vie. Quelles tendresses, quels sourires apaiseront les blessures de leur épiderme et de leur cœur ?

Les filles n'ont que leurs visages las, leurs lèvres peintes... S'ils peuvent s'en satisfaire, lui ne les regarde pas. Il y a l'alcool qui rend à la fois plus lointaine et plus proche celle qu'il aimait...

Il boit. Et il rêve.

... Elle est là, près de lui. Cheveux blonds, lèvres charnues... Son corps est si mince qu'il semble se ployer au moindre geste...

L'apparition délicieuse, délectable, fait courir son sang plus vite et briller son regard.

Il boit encore.

Face à face avec son rêve, il ignore ce qui se passe autour de lui.

Mais soudain le vacarme alentour devient si violent qu'il sort de ses songes.

Un rire de brute éclate. Une voix mâle questionne :

— Ohé, la nouvelle, ne te défends pas ainsi... Un baiser ce n'est pas grand'chose...

L'homme écarquille les yeux.

Une toute jeune fille, rose, les yeux pleins de frayeur, se défend de l'étreinte d'un homme ivre.

Le client tente vainement d'enlacer la servante. Il est pourtant le plus fort... Alors elle laisse tomber ses beaux bras et des larmes emplissent ses yeux clairs.

L'homme s'est levé.

Elle est jolie... Si jolie... Semblable à l'autre, celle de ses vingt ans. Cheveux cendrés, lèvres à l'arc sanglant, corps tendre.

Elle a gémi.

Le chien, sous la table, retrousse ses babines sur ses crocs. Il gronde. L'homme s'approche.

— Laisse-la tranquille, ordonne-t-il d'une voix calme et dure.

— Mêlé-toi de ce qui te regarde.

— Qu'on la laisse en paix.

— Elle n'en demande pas tant. Depuis quand les filles de cet endroit craignent-elles d'être embrassées ?

Un rire fuse, court le long des tables, secoue l'atmosphère enfumée.

Mais des poings robustes s'avancent, des crocs d'ivoire luisent...

— Ici, Brutus, dit l'homme à son chien.

La fille peut arranger ses cheveux en désordre.

— Fais ton baluchon, ordonne l'homme... Holà, l'aubergiste, j'emmène ta servante. Voici ma bourse. Tais-toi... Tu sais qui je suis... Et toi, petite, en route.

C'est la nuit, la nuit sur la lande et sur toute destinée.

Ils s'en vont tous les deux, en silence.

Qu'est devenue la mystérieuse image qui maintenant les unit, celle à qui la servante ressemble tant et tant ?

**

L'épouse n'a rien dit. Il est le maître dans sa maison.

Elle a tiré les draps, fait le lit, mis les trois couverts sur la table pour le repas du soir.

Quand Lia, la jeune fille, a voulu l'aider, elle l'a repoussée doucement. Celle-ci ne peut être que l'invitée.

Un bon lit, un peu d'amitié et la paix. Point de pas qui rôdent dans le couloir, point de voix qui ordonnent, point de chant d'ivrogne. Seul le clapotement de la mer sur le sable doux, au loin.

Pour la première fois, elle s'endort, bras en croix, étendue, détendue. Elle n'a plus à se défendre jusqu'en son rêve.

Il y a eu tant d'hommes aux regards enfiévrés qui lui faisaient peur...

Maintenant, tous les matins sont des joies, tous les soirs des abandons. Et les journées sont liesses où le chien court avec elle sur la grève.

Plus de travaux trop durs, plus de chagrin.

Elle ne comprend pas d'où lui vient tant de bonheur.

Mais comprenait-elle avant ?

Ses parents sont morts depuis longtemps. Et depuis longtemps elle a subi, dans les auberges où elle était servante, des plaisanteries révoltantes, des gestes qui la faisaient bondir, des promiscuités dont elle se désolait.

Tout est changé.

L'épouse vaque aux besoins.

Ce matin-là est gonflé de tranquillité.

L'homme déjeune sous la tonnelle. L'été est venu et la maison s'offre au soleil, toutes fenêtres ouvertes. Lia chante, dans sa chambre. Et c'est un refrain de bouge. Mais où en eût-elle appris d'autres ? Refrain à boire, refrain à aimer...

L'homme a quarante ans, de la force et des songes plein la tête. Et une épouse trop sage, trop quiète.

Lia ressemble à l'autre, dont il garde en lui, impalpable et irréaliste, l'odeur de cheveux trop blonds.

La servante sait-elle ce qu'elle chante ? Certainement. L'innocence n'est point permise dans la taverne où il l'a trouvée... Alors ?

Elle chante toujours.

— Lia, appelle-t-il.

— Oui.

Elle est apparue à la fenêtre, fraîche et rieuse.

Son sourire illumine tout.

L'homme a fermé les yeux. Mais trop tard. L'image est là, l'image de ce bras blanc, l'image de cette chevelure couleur d'un pain chaud et de ces lèvres que d'autres ont désirées.

— Non, non, dit-il pour lui-même... Je ne veux pas. C'est l'autre que j'aimais... Lia, ce n'est pas la même chose... C'est pour sa beauté, pour sa ressemblance avec mon rêve...

La jeune fille s'étonne de le voir s'éloigner, brusquement.

Les jours qui suivent, elle s'inquiète.

L'homme est maintenant si brusque. Il a frappé son chien, sans raison. La tristesse est entrée dans la maison, sans qu'on sache pourquoi.

La femme ne dit toujours rien. Et le chien sait être tranquille quand on pleure dans sa toison.

Lia a suivi l'homme sur la lande, ce soir.

Elle a couru pour le rattraper, puis, le saisissant par le bras, elle demande :

— Pourquoi ?... Oh ! pourquoi ?... Que vous ai-je fait pour que vous me détestiez à présent ?... Je n'ai plus que vous.

Il se tait.

Elle l'enlace car il veut poursuivre sa route. Geste né de sa tendresse, de sa reconnaissance, de son bonheur nouveau, de sa pureté retrouvée.

Mais, dans la nuit, leurs visages se sont touchés...

Un bras l'a serrée comme on serre une proie...

La fille se débat, l'homme s'enfuit dans l'obscurité.

Sans comprendre, Lia pleure doucement.

Oh ! pourquoi, pourquoi, lui qu'elle aime, a-t-il les mêmes gestes que les autres, ceux dont elle avait peur ?

Est-ce que l'amour ne serait que cela ?

*
**

L'été décline.

C'est fête au village ce soir.

— Allons au bal, supplie Lia.

Elle rit joyeusement. Elle a oublié déjà. Elle est heureuse. L'homme la regarde si doucement quand il rencontre son regard...

Allons au bal. L'épouse gardera le foyer.

Lia a l'air d'une vraie femme. Plus que jamais elle ressemble à l'autre.

Parée, décolletée, coquette, elle danse et vire aux bras des cavaliers qui s'empressent autour d'elle.

Ah ! qu'il fait bon vivre et être jeune !

Un tango entraîne les couples sur la piste.

L'homme ronge son dépit.

Comme si c'était l'autre qui le trahissait une seconde fois.

Mais ce qu'il a supporté jadis lui semble insupportable maintenant.

Son cœur bat trop vite. La colère l'envahit. Se venger... il ne pense plus qu'à cela. Se venger de toutes les femmes qui se moquent des hommes et les torturent en riant.

— Partons, fait-il, d'une voix brève.

Lia obéit sans questionner.

Ils rentrent silencieusement. Elle le sent las, triste.

Elle s'arrête.

Mais avant qu'elle n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, il questionne :

— Dis, est-ce moi que tu aimes ?

— Oh ! oui... Je me sens si bien près de vous...

Jaillis de sa candeur, les mots tombent, en pluie brûlante, sur la passion de l'homme.

Il s'approche, visage ardent, yeux sombres.

Elle reconnaît en lui ce regard trouble des hommes de la taverne.

Ce qu'il veut, elle le sait.

Mais pourquoi cela ? Elle rêvait de donner plus... Elle ne sait quoi...

Maintenant, elle a peur.

Les bras robustes l'enserrent... Une bouche cherche la sienne.

Lia s'échappe et court droit devant elle, prise de panique... Elle arrive sur la grève...

Amour, c'est ça l'amour !... Il n'y a rien d'autre... À qui faire don maintenant de toute la joie qui chantait dans son cœur, de la tendre passion qui la transfigurait...

L'eau clapote si doucement dans la brume... Elle y met ses pieds nus, puis ses genoux, puis sa ceinture...

Le flot glace son corps, étrangle sa gorge...

Encore un pas... Encore un autre... Ce n'est plus qu'un peu de chair que ballotte le reflux...

LA DAME DU DÉSERT

Six mois de bled stérile. Six mois pendant lesquels il n'avait vu que le sol déchiqueté et farouche du désert et ces hommes rudes qui, sous sa conduite, construisaient une piste nouvelle s'avancant interminablement vers l'infini des horizons incendiés de soleil.

Il avait connu, sous la tente, les heures les plus palpitantes et les plus mornes à la fois de sa vie d'ingénieur. Lentement, il avait appris à déchiffrer le Sahara, sa luminosité irréaliste, sa splendeur morte, ses coloris somptueux.

Mais, en mettant le pied sur le sol de la première ville, il se sentait prêt à l'oublier déjà.

Descendu à l'hôtel Transatlantique, un bain le délassa. Il retrouva son rasoir avec une joie toute neuve et, lorsqu'il eut changé son costume de toile kaki contre un vêtement européen, il se regarda dans une glace en souriant.

Une envie irrésistible de se mêler à la foule l'entraîna dehors. Il partit devant lui, à l'aventure.

La veille, lorsqu'il était arrivé, il avait eu un coup au cœur en embrassant, d'un seul regard, les cinq villes du M'zab qui venaient d'éclore sous ses yeux au milieu des montagnes rocailleuses comme un sourire du désert.

C'était donc là cette terre qui, gardant du passé ses règles immuables, avait fait surnommer ses habitants les puritains de l'Islam.

Les Mozabites ont créé, il y a mille ans, ces oasis étonnantes où, sans arrêt, des trois mille puits creusés dans le sol, les esclaves tirent l'eau qui arrosera la terre et alimentera les bassins.

Comme la terre est trop pauvre pour les nourrir, ils vont faire fortune dans les grandes villes. Ce sont des commerçants fameux, âpres au gain, qui

rejettent la civilisation dès qu'ils reviennent chez eux.

Les femmes n'ont pas le droit, sous peine de mort, de quitter la forteresse enchantée des villes mozabites. Jusqu'à quarante ans, elles ne sortent pas, même voilées.

Elles restent, mystérieuses et secrètes, dans leurs maisons sans fenêtres, derrière leurs murs inviolables. Cependant, on les dit belles, modelées dans une chair laiteuse... Fruits savoureux... Fruits défendus.

**

Gérald, tentant de rejoindre la mosquée de Gardhaïa, s'égara dans les ruelles toutes semblables. À chaque instant, il lui semblait qu'il s'éloignait de son but.

Il avait chaud, une sourde inquiétude l'habitait. Tout à coup, une silhouette brune le frôla.

Il connaissait assez bien l'arabe et s'en servit pour demander son chemin.

Sous le haïk sombre, le visage découvert, une vieille femme ridée et sans charme le dévisagea longuement. Puis, prenant une décision :

— Suivez-moi, dit-elle.

Elle le conduisit dans un dédale de rues où elle évoluait à son aise.

Soudain, elle s'immobilisa. Montrant un chemin à son compagnon, elle fit un signe d'adieu et, se courbant, entra par une porte basse.

Gérald poussa une exclamation.

Ombragée de figuiers, de jasmins, de vigne et de rosiers, un palais ajouré dressait sa masse blanche.

Une gazelle, légère et bondissante, passa, lancée comme une flèche dans l'espace. Et il eut le temps, avant que la porte se refermât, de voir une jeune femme vêtue d'une longue robe blanche qui se penchait sur un bassin translucide entre des palmiers aux troncs élancés. Elle était, avec son visage enfantin, d'une beauté irréelle.

Combien de temps resta-t-il à la même place ? Il ne s'en rendit pas compte.

Lorsqu'il redescendit vers la grand'place, il était comme ivre de cette vision.

Il lui semblait que le destin lui avait fait le plus beau cadeau du monde en lui permettant de la regarder un instant.

La foule grouillante ne le tira pas de son rêve. Il s'arrêta, à la nuit tombante, près d'un conteur aveugle autour duquel un cercle s'était formé. Le visage tanné, couvert de rides profondes et sinueuses, la barbe longue et sale, il était vêtu de loques sordides.

Sur son épaule, perché, un vautour examinait l'assistance d'un œil cruel.

Brutal, un coup de tambourin retentit.

— Au nom d'Allah, l'Unique, commença-t-il...

D'une voix chantante, il raconta la merveilleuse histoire d'un guerrier qui rencontrait une princesse.

— Elle était la plus jolie des créatures... expliquait le vieillard (et sa figure était tout à coup irradiée d'extase). Sa chair était blanche comme une tubéreuse, ses longs cils voilaient un visage frais comme l'eau d'un puits, son nez était une amande et le miel coulait de sa bouche.

Gérald ferma les yeux à demi. C'était son inconnue que le conteur décrivait...

Les mots résonnaient dans sa tête et dans sa poitrine. Il entendit à peine la suite. Des obstacles surgissaient, empêchant l'amour de ces deux êtres d'éclore... La princesse en épousait un autre et il mourait pour avoir cherché l'amour.

— On ne peut rien contre le destin ! dit l'homme.

En retrouvant sa chambre, Gérald ne retrouva pas la joie toute neuve qu'il avait ressentie quelques heures plus tôt. L'idée de quitter Gardhaïa le transperçait d'une douleur aiguë.

Les projets qu'il avait lentement ciselés en ses moments d'ennui lui semblaient fades et la pensée de retrouver Paris, ses amis, des femmes de sa race, ne le tentait plus. Mais comment rester ? Et pourquoi ?

Une lueur de raison éclaira sa folie. Il frissonna. Maintes fois, il avait entendu l'histoire d'hommes blancs restés dans le désert et se décivilisant peu à peu. Il fallait réagir.

Il eut beau assister chez le major à un dîner donné en son honneur, pas un instant il ne fut capable de remonter à la surface de lui-même.

— Malade ? interrogea le toubib.

— Non ! Je me sens bien, affirma-t-il.

— Alors, c'est pire. Ça se tient là, hein ?

Il montra sa tête et continua :

— Le pays nous détraque tous un peu... Un seul remède : partir à la rencontre du printemps sur les boulevards parisiens.

Gérald fut un peu réconforté par ces paroles. Mais oui, dès qu'il aurait quitté le M'zab, il oublierait. On ne tombe pas ainsi amoureux d'un visage entrevu.

— Quand partez-vous ? lui demanda sa voisine.

— Demain soir, répondit-il d'un ton tellement énergique que celle-ci le regarda avec surprise.

Puis elle se mit à rire :

— On voit que vous avez hâte de nous fuir, conclut-elle.

Hâte de fuir ? Non ! Il aurait voulu revoir la jeune Mozabite. Il s'imagina qu'il la rejoignait, conduit par la vieille esclave. Elle viendrait près de lui... Il la tiendrait dans ses bras... Elle renverserait la tête, ses cheveux d'un noir ardent crouleraient sur ses épaules, ses cils très longs et recourbés s'abaisseraient lentement, ombrageant le visage lisse d'une blancheur éblouissante...

Ce rêve ne le quitta plus. Il le tint éveillé. Pourtant il savait qu'il était irréalisable. Jamais il ne pourrait approcher l'inconnue. Elle était gardée non seulement par les murs qui entouraient le jardin féerique, mais surtout par sa race. Elle ne saurait donc jamais qu'elle avait allumé en lui une flamme brûlante qui le dévorait.

Elle ne saurait pas ! Oh ! le lui dire seulement ! Et puis repartir, emporter son sourire un peu effrayé... La tentation était si forte qu'il résolut de tenter sa chance.

Vers dix heures, il reprit le chemin qu'il avait descendu la veille.

Il arriva enfin devant la petite porte discrète. Il attendit. Deux heures passèrent qu'il ne trouva pas longues. Enfin, la porte s'entr'ouvrit. La vieille en sortit.

Quand elle eut disparu, Gérard se précipita vers le vantail qu'elle n'avait fait que tirer. D'une main qui tremblait, il ouvrit la porte.

Le jardin lui parut encore plus beau. La jeune femme était debout, immobile, sur la terrasse fleurie de jasmin. Un vol d'oiseaux passait au-dessus de sa tête.

L'ingénieur fit un pas.

À ce moment il se sentit saisi, jeté à terre. Deux Arabes lui faisaient face. Gérard se releva et riposta.

Il frappait durement, en sportif. La lutte fut silencieuse et brutale. Il réussit à se dégager juste au moment où l'un de ses adversaires sortait un long poignard de sa ceinture.

Il descendit en courant comme un fou, sans se retourner.

Le soir même, il quittait le M'zab.

*
**

C'est en revenant un an plus tard à Gardhaïa que Gérard devait se souvenir de cette aventure. Sitôt quittée l'oasis aux cinq villes, il l'avait oubliée totalement. L'envoûtement qui avait subitement pesé sur lui s'était dissipé aussi brusquement.

— Je l'ai échappé belle ! dit-il en rejoignant son hôtel.

Et ce fut tout.

L'image de la fille du Sud s'effaça devant celle de la bagarre et les coups qu'il avait reçus lui avaient en quelque sorte fait reprendre contact avec la vie réelle.

Seulement, l'amour, quand on l'appelle, vient toujours. À peine arrivé en France, il fit connaissance d'une jeune fille. Elle n'était pas jolie au sens absurde que l'on donne à ce mot. Mais elle était mieux que cela. Tout en elle était clarté : sa peau soyeuse, son sourire, ses yeux rieurs, ses cheveux dorés et sa voix chantante.

Elle avait aussi une âme claire. C'est pourquoi elle hésita avant de laisser parler son cœur. Elle fut attirée par ce qu'il y avait en lui de différent : sa force, sa spontanéité, sa vie aventureuse, et cela même l'éloigna de lui.

Puis, quand elle eut reconnu qu'il serait un bon compagnon pour la route à suivre, elle s'abandonna.

Depuis trois semaines, ils étaient mariés.

— Pour commencer, nous ferons un beau voyage, avait-elle dit. Je veux voir ces pays dont tu m'as parlé...

Car le Sud avait marqué Gérard de son empreinte, lui laissant cette nostalgie vague dont les hommes du désert ne guérissent jamais.

— Allons plutôt en Irlande ou en Norvège, proposa-t-il.

— Non, je veux marcher sur cette piste que tu as créée...

Elle s'obstinait. Un vague malaise saisissait Gérard à l'idée d'emmener Fanette en Afrique. Était-ce un pressentiment ? Ou simplement voulait-il garder le passé pour lui seul ?

La jeune femme obtint ce qu'elle voulait.

Ils étaient maintenant à Gardhaïa. Côte à côte, ils suivaient le chemin montant qui mène à la mosquée, lui la dominant de sa haute silhouette, elle vive, menue, bondissante.

Gérard expliquait :

— Ce labyrinthe a été construit tout exprès pour égarer les étrangers... Les Mozabites sont jaloux de ce qui leur appartient...

Pas un instant il n'avait pensé à sa folie, à son amour d'un jour...

Ils atteignirent la mosquée très difficilement. Maintenant, ils redescendaient joyeusement.

Gérard s'arrêta soudain.

— Oh ! dit-il, c'est ici que...

Son doigt montrait un mur, une porte cachée.

Et l'image enfouie dans son cœur se remit à vivre. Derrière ces pierres grises, une princesse au visage frais comme l'eau d'un puits vivait dans son palais ajouré.

— C'est ici que ?... questionna Fanette, car il s'était interrompu brusquement.

Il ne répondit pas.

Il ne devait jamais répondre.

La foule l'avait bousculé, happé. Un long poignard avait brillé dans le soleil.

Gérald gisait. Le sol doré se teintait de rouge.

Il était mort pour un rêve.

LA NAUFRAGEUSE

Dès qu'elle parut, un silence lourd et compact tomba sur la salle.

Elle était très belle, les seins hauts comme ceux des statues grecques, les hanches souples, les jambes longues et vibrantes.

Elle se mit à danser.

Ses bras arqués, ses mains délicates abandonnées comme des pétales, ses petits pieds chaussés de cothurnes d'or, elle esquissait les premiers pas d'une danse et l'enchantement commençait...

Plus rien n'existait que ce martèlement, ce rythme, ce tourbillon éperdu.

Quand elle retomba, longtemps après, comme une fleur fauchée, le silence resta suspendu au-dessus des spectateurs.

Il fallait quelques secondes pour réunir les sensations qu'elle avait si follement prodiguées, pour sortir de la fine toile de rêve dans laquelle elle avait emprisonné ceux qui l'avaient vue ce soir.

Enfin la salle crépita en applaudissements.

Les femmes arrachaient les orchidées de leur robe du soir pour les lui lancer. Les hommes se tenaient pâles et tremblants, incapables de faire un geste.

Adorata se dressait, toute droite, éclatante, irradiée, et saluait d'un sourire divin qui faisait naître au cœur des hommes des espoirs insensés.

Et, pour la première fois, elle était décidée à tenir les promesses de ce sourire.

Car Adorata, dont la danse était l'image même de l'amour dans ce qu'il a de fatal et de rythmé, ne connaissait point encore ce qu'elle exprimait si parfaitement.

Le matin même, dans une petite mairie de Paris, elle s'était mariée.

Celui dont elle portait le nom l'attendait dans sa loge.

Lorsqu'elle y entra, il s'avança vers elle et l'enlaça.

Elle réussit à se dégager et le regarda jusqu'au fond de lui-même d'un regard si profond qu'il détourna le sien.

Il était long, mince, avec un puéril visage. Des yeux clairs, si pâles qu'à certains moments il semblait aveugle. Des bras puissants. De longues mains délicates. Une bouche sarcastique avec des dents égales.

Adorata s'étonna, une fois de plus, de l'aimer.

Elle ne l'avait pas choisi. Un appel était monté d'elle vers cet homme. Elle avait suivi son instinct et s'était soumise, comme toutes les femmes se soumettent un jour.

— Patrice, dit-elle, je ne danserai plus jamais !

— Oh ! chérie, ne faites pas cela, protesta-t-il.

— J'ai décidé, depuis toujours que, lorsque l'amour viendrait dans ma vie, je quitterais tout pour le suivre et me consacrer à lui.

Patrice eut l'air effrayé. En demandait-il autant maintenant qu'il était sûr qu'elle serait sienne ?

— Vous vous ennuierez, dit-il en essayant de plaisanter. J'ai bien peur de ne pas arriver à meubler une vie comme la vôtre.

— Il le faudra pourtant. Nous allons quitter Paris. Je ne désire plus voir personne. Je veux vivre pour vous seul. Ma grande maison nous attend, battue par les embruns, follement sauvage. Nous redeviendrons des êtres primitifs.

Elle baissa la voix :

— Il faut être certain de m'aimer pour accepter cela, Patrice, réfléchissez encore avant de me suivre, car je ne vous pardonnerais pas de m'aimer mal ou de ne m'aimer plus.

— J'ai choisi, répliqua-t-il en fermant les yeux.

Elle le grisait, le rendait fou. Elle lui faisait peur aussi.

Mais, pour la tenir dans ses bras, il aurait risqué l'enfer.



Depuis trois mois, ils vivaient dans une vaste gentilhommière au bout de l'Océan. Bien que ce fut l'été, un feu clair brillait dans la cheminée. Adorata était logée aux pieds de son mari.

— Comme vous êtes silencieux, Patrice, remarqua-t-elle. À quoi pensez-vous ?

— Chut, dit-il, c'est une question qu'on ne doit jamais poser.

— Les autres, peut-être, rétorqua-t-elle avec un rien de dureté dans sa voix d'or. Mais moi, je veux l'impossible, l'absolu. Vous ne devez avoir aucun secret pour moi.

— Je n'en ai pas ! Je pensais à notre promenade de ce matin dans l'île.

Adorata pâlit imperceptiblement.

C'est elle qui avait eu l'idée de cette excursion. Elle croyait l'île inhabitée, et voilà que, dans le phare, ils avaient rencontré une jeune femme.

Était-elle jolie seulement ?

Même pas ! Un visage régulier, des cheveux blonds, une carnation délicate, un air fragile, voilà ce qu'elle en avait retenu.

Mais Patrice, elle le devinait, avait regardé l'inconnue avec d'autres yeux.

En quelques mots, celle-ci avait expliqué qu'elle était étrangère et qu'elle était venue là pour peindre. Elle aimait la solitude et ce site passionnément stérile.

— Vous plaît-elle ? questionna Adorata d'une voix qu'elle s'efforçait d'être calme.

— Je ne me suis pas posé la question, murmura-t-il rêveur.

— Cela vaut mieux, chéri. Prenez garde à ne pas vous la poser jamais.

Adorata s'était levée et partait de son pas harmonieux de danseuse.

Patrice réprima un bâillement dès qu'elle eut disparu.

Il s'ennuyait, elle l'aimait trop. Il avait eu d'abord l'impression de l'avoir arrachée aux autres, comme une belle proie ; maintenant, c'était lui qui était

la proie de cette femme trop entière.

Il rêva de l'autre. Il savait déjà son nom : Rosie. Elle semblait accueillante, aventureuse, toute simple, une de ces filles qui cèdent tout de suite et qui oublient aussi vite les rêves qu'elles ont dispensés.

— Je la reverrai, décida-t-il... Mais, diable, j'y risque ma peau avec une pareille tigresse.

Mais le jeu l'amusait. Car, pour lui, l'amour n'était qu'un jeu. Seule une femme comme Adorata pouvait s'y tromper et le prendre au sérieux.

**

Le pêcheur, un gars fruste, avait rejoint Adorata dans une cabane abandonnée par les charbonniers la saison dernière.

— Je veux savoir, dites-moi tout, ordonna-t-elle.

Il triturait dans sa main large les billets qu'elle venait de lui remettre. Mais, plus que l'argent, la beauté de cette femme l'impressionnait.

— J'écoute, insista-t-elle.

— Ils se voient chaque nuit, commença-t-il...

— C'est impossible, voyons, j'ai enlevé toutes les barques.

— Il nage jusque-là.

— Mais les abords de l'île sont impraticables à ceux qui ne la connaissent pas.

— Elle lui fait des signaux avec une torche. Chaque fois, du reste, il aborde à un endroit différent. Il suit la lumière. Lorsqu'il revient, le matin, c'est moins difficile.

Adorata mordit sa bouche pulpeuse jusqu'au sang. C'est elle qui avait exigé qu'ils fissent chambre à part. Elle ne désirait pas qu'il la vit dormir. Elle voulait lutter toujours, ne jamais se montrer dans sa faiblesse.

Des larmes de rage montaient à ses yeux.

Elle s'en prit au pêcheur.

— C'est bien, partez, je n'ai plus besoin de vous !

Il salua gauchement. Il s'en voulait d'avoir tout dit. Cette femme l'emplissait d'angoisse.

— Que va-t-il se passer ? murmura-t-il.

Car il était sûr qu'il se passerait quelque chose.

**

Aucun pressentiment n'avait effleuré Rosie. Sa torche à la main, elle attendait Patrice. Elle s'était habituée à ce compagnon charmant et tendre. Les précautions qu'il devait prendre ajoutaient un piment à leurs rendez-vous clandestins.

Elle souriait à ses pensées quand elle fut renversée durement sur le sol. On la liait sauvagement, on la bâillonnait aussi.

Et elle vit, à la lueur de la torche, le sombre visage d'Adorata.

La femme de Patrice monta dans une barque, la torche fut fixée sur l'avant de l'embarcation.

On entendait le bruit d'un nageur fendant l'eau. Adorata resta immobile un moment, puis se mit à ramer.

Et l'homme suivait la lumière fuyante qui devait le conduire à l'amour, mais qui le menait à la mort.

Il ne comprit pas tout de suite, s'étonna de la voir s'éloigner à mesure qu'il approchait.

Puis il sut qu'il serait vaincu.

Toute la nuit la folle poursuite de l'homme égaré continua cruellement.

À l'aube, épuisé, il se laissa couler, presque heureux d'en finir.

Instinctivement, il tendit un bras dans un geste d'appel.

Mais Adorata ferma les yeux pour ne point avoir pitié de celui qui avait trahi l'amour.

LA FILLE AUX SORTILÈGES

La piste : deux rails d'or cinglant vers l'infini, deux rails imprimés par les pneus du car transsaharien qui, inlassable, repasse chaque semaine au même endroit. Nue et blonde, la plaine s'étalait comme une mer figée, étincelante de rognures de quartz sous le soleil indigo bornant l'horizon. Proches ou lointains, des mirages se levaient sur la route suivie par la voiture lourdement chargée : lacs bleutés, fleuves presque blancs aux eaux glissantes, étangs immobiles et sans reflets, villes de rêve surgies du néant qui les résorbait aussitôt.

Le chauffeur du car se pencha vers sa voisine et, lui montrant une balise marquant la route, annonça gaiement :

— Encore cinq comme cela et vous serez arrivée !

La jeune femme frissonna et ne répondit que par un sourire à peine esquissé.

Le silence les cerna à nouveau, mais en elle, s'entrechoquant comme un vol d'oiseaux mis en cage, les idées reprenaient corps.

« J'arrive... pensait-elle avec une sorte d'effroi. Il n'y a plus à reculer maintenant... Qu'ai-je fait ? Sera-t-il là seulement !... Que dira-t-il en me retrouvant ? Mais il le fallait, oui, il le fallait... »

Elle était la femme de Jacques, sa place était auprès de lui, quoi qu'il fût arrivé. D'ailleurs tout valait mieux que ce silence dans lequel il la laissait, ce silence cruel et glacé qui l'emmurait en elle-même comme une morte.

Un amour pouvait-il s'éteindre ainsi, sans raison, alors qu'un des deux aimait encore ? Non, c'était impossible, inconcevable, et elle ne pouvait se résoudre à envisager cette éventualité.

Leur histoire avait été toute simple.

Elle avait connu Jacques Vigier à Paris, chez des amis. Irrésistiblement, ils avaient été attirés l'un vers l'autre par un sentiment qui était en dehors d'eux-mêmes et plus fort qu'eux. Lui, l'homme rude, le pionnier, s'étonnait de la fragilité de cette toute jeune fille, de sa blondeur rare, de son sourire, de son attitude de petite princesse de légende. Pour cet homme viril et rude, elle matérialisait un rêve. Six mois plus tard, ils se marièrent. Jacques s'appliqua d'abord à gérer la propriété dont Monique avait hérité de ses parents. Mais il était si fortement marqué par ses séjours en Afrique qu'une invincible nostalgie le força bientôt à envisager un nouveau départ. Un ami l'appela à Reggan pour exécuter des essais dans une palmeraie. Il partit, promettant à sa femme de la faire venir dès qu'il serait installé et qu'il lui aurait organisé une habitation digne d'elle.

— On n'emmène pas une princesse dans le bled, disait-il en souriant, il lui faut élever un palais.

Elle vécut alors des jours sans soleil. Des mois passèrent, les premiers marqués de lettres de Jacques, tendres, impérieuses, désolées, puis les missives se firent de plus en plus rares. Tout l'été s'écoula sans qu'elle reçut rien de lui.

Elle avait décidé de le rejoindre. Encore cinquante kilomètres et elle serait près de lui. Une peur insensée l'étreignait, augmentant d'intensité au fur et à mesure que diminuait la distance. Cette peur gâchait la joie immense qu'elle éprouvait à revoir bientôt l'aimé en face d'elle.

Enchâssée dans l'émeraude éclatante de la palmeraie, Reggan apparut enfin. Le car stoppa. Une immense bâtisse de boue séchée envahit tout l'horizon de Monique, un peu en dehors de la réalité. Il lui semblait poursuivre un rêve léger, inconsistant. Cependant la vie, le tangible se manifestait avec bruit. En une bousculade joyeuse, ses compagnons descendaient. La jeune femme hésitait quand un homme s'avança vers elle, un sourire aux lèvres :

— Venez vous rafraîchir, madame, il y a un bar.

Elle le suivit machinalement, marchant dans l'étourdissante garance du crépuscule qui tombait. Dès qu'elle fut dans la pièce agréable, ornée de dokalis, elle expliqua :

— Je suis madame Vigier. Où puis-je trouver mon mari ?

Elle perçut une lueur dans les yeux de son hôte. Surprise ? Inquiétude ? Elle ne sut démêler exactement ce qu'elle représentait, mais elle se retint pour ne pas poser les questions qui se pressaient sur ses lèvres.

Déjà l'homme retrouvait son sourire cordial.

— Je vais le faire prévenir, dit-il. Il habite à deux kilomètres d'ici, à En Nefis, une oasis proche. Mais vous ne pouvez vous y rendre seule.

Devant cette réticence, cette résistance sourde qu'elle sentait en son interlocuteur, elle s'obstina.

— Je veux le voir tout de suite.

Il haussa imperceptiblement les épaules et répondit, fataliste :

— Comme vous voudrez !

Il l'examina avec intérêt et poursuivit de sa voix sympathique :

— Cependant, vous dînez auparavant, tout est prêt, d'ailleurs, et je vous conduirai ensuite moi-même. Mais, excusez-moi, je ne me suis pas présenté : Pierre Delange. Je suis directeur de cet hôtel transatlantique où vous vous trouvez en ce moment. Je suis un vieux blédard et Vigier est mon ami. Aussi, est-ce en son nom que je vous demande de passer la nuit ici. Vous devez être fatiguée par ce long voyage et vous trouverez dans cet hôtel un confort inconnu dans l'oasis d'En Nefis. Croyez-moi, cela est raisonnable et, demain, fraîche et reposée, vous rejoindrez votre mari.

Elle hocha lentement la tête, et il sentit que rien ne pourrait la faire revenir sur sa décision.

— Inch'Allah ! dit-il simplement.

Dans la salle à manger décorée à la mode africaine, le repas parut agréable aux autres convives. Ils n'étaient pas, eux, au terme de leur voyage. Le lendemain, pour rejoindre le Niger, ils entreprendraient la traversée du Tanezrouft, l'effroyable terre morte, et l'aventure les faisait parler plus haut. Mais, perdue dans de tristes pensées, Monique était incapable de s'intéresser à quoi que ce fût.

Une heure plus tard, Delange vint la chercher.

— Venez, je vous emmène.

Le voyage fut silencieux. Soit par indifférence, soit par ce tact et cette compréhension profonde des êtres habitués à vivre seul, Delange respectait le laconisme de sa compagne.

La voiture stoppa.

— Attendez-moi une minute, dit-il.

Elle resta sur son siège. Quelques instants plus tard, la porte par laquelle son compagnon était entré s'ouvrit à nouveau. Une silhouette se glissa au dehors. C'était une femme, une Arabe, alourdie par ses voiles qui la masquaient. Monique ne vit d'elle, grâce à la clarté inouïe de cette nuit lunaire, qu'un regard sombre qui la fixait avec une telle haine qu'elle se sentit soudain sans force.

Était-ce là l'ennemie contre laquelle il lui faudrait lutter !

Elle descendit d'un pas ferme et entra à son tour.

La pièce, toute nue, était mal éclairée par une lampe à acétylène.

Un homme se dressa devant elle, qu'elle ne reconnut pas tout d'abord. Cependant ce devait être lui, ce ne pouvait être que lui, cet être aux yeux creux luisants de fièvre, au visage jaunâtre, à la barbe mal rasée, une chemise crasseuse ouverte sur le torse moite.

— Me voici, Jacques, dit-elle simplement.

Sur la table, deux verres traînaient, à demi-vides. Il ne chercha pas à s'excuser, se contentant de dire d'une voix éraillée :

— Tu aurais pu m'avertir... Suppose que je sois en compagnie, cela aurait été gênant...

Delange eut un geste, mais Jacques l'interrompit avec un sourire veule :

— Merci de la livraison, mon vieux... Tu peux partir et nous laisser à nos effusions.

Le directeur de l'hôtel jeta un regard compréhensif vers Monique. Elle trouva dans son orgueil la force de lui sourire, bien qu'elle eut mesuré l'étendue de son désastre.

Jacques, qui s'était si souvent élevé contre les « décivilisés », ceux qui oublient leur race, leur origine, leur culture... Jacques était devenu un de

ceux-là. Et la femme aperçue l'instant auparavant en était sans doute la cause.

Mais qu'importait... Il était là !

Un grand élan la porta contre lui lorsqu'ils furent seuls, la porte s'étant refermée sur Delange. Aucune pression ne répondit à la sienne, aucun bras n'entoura son corps. Elle se détacha de son mari et le regarda bien en face avec l'espoir insensé qu'il comprendrait toute l'indulgence, tout l'amour, toute la passion qu'elle lui portait.

Il paraissait gêné, osant à peine la regarder. Plus pour se donner une contenance que par besoin, il se versa à boire et lui fit face. Pour masquer son embarras, il adopta une gouaille qui ne lui était point naturelle.

— J'imagine que tu es contente de ce que tu as fait ?

— Je ne pouvais plus rester ainsi sans rien savoir de toi, se plaignit-elle doucement.

Il haussa les épaules avec un rictus :

— Tu l'auras voulu, ne t'en prends qu'à toi-même.

D'un geste, il désigna une pièce voisine qu'aucune draperie ne séparait de celle où il se trouvait :

— Je n'ai pas de lit à t'offrir, mais je pense que tu sauras t'accommoder de ma vie simple...

« Il est temps de dormir, maintenant. Va ! »

Elle obéit.

Étendue sur une natte dure, elle resta immobile et silencieuse, percevant, comme le tic tac d'une pendule, les battements sourds de son cœur, qui, seuls, meublaient l'incroyable silence.

Toute la nuit, elle retint ses sanglots. Toute cette longue et terrible nuit où elle attendit vainement celui qu'elle avait choisi comme compagnon des jours bons ou mauvais.



En Nefis est irréel, et Monique s'y sentait merveilleusement dépaysée.

Elle imaginait la munificence de cette rencontre avec le grand désert si elle avait senti près d'elle l'homme aimé. Mais il était si lointain, si différent, si méconnaissable, qu'elle menait à ses côtés une vie lamentable.

— Je voudrais mes bagages, avait-elle demandé à cet ex-mari devenu étranger, d'autant plus étranger qu'il avait été plus proche d'elle aux beaux jours de leur amour triomphant.

— Par Dieu, ma chère, qui veux-tu séduire ici ? Il n'y a que moi. Laisse donc tes bagages où ils sont !

Elle n'osa protester.

Entre ces deux êtres qui avaient été les plus unis commença une vie absurde, désolante, presque incroyable. Jacques vivait comme si Monique n'existait pas, la regardant à peine, lui adressant rarement la parole.

Les premiers jours, elle le suivit à son travail, marchant du même pas rapide, malgré l'accablante chaleur. Ses cheveux tombaient sur ses épaules, ses vêtements blancs se déchiraient aux ronces de la brousse, mais elle paraissait s'en insoucier.

Le soir, Jacques disparaissait et elle savait qu'il allait rejoindre, dans une case voisine, Salah, la femme qui le lui avait ravi. Monique savait tout d'elle, elle l'avait vue : une femme exotique à peine plus dorée de peau qu'elle, un tatouage sur le front, cerné de nattes noires qui tombaient sur ses épaules. Passive, lente, robuste, une femme de ces pays.

Monique n'abdiquait pas. Vaincue, elle l'était, mais ne voulait point se l'avouer.

Elle accusait le climat, cette atmosphère étrange et lourde. À Paris, elle l'aurait reconquis sans mal, ici, elle se sentait désarmée. Mais être sans armes, faible, désemparée, n'était-ce pas sa seule force ?

Elle restait donc, laissant partir les uns après les autres ces cars qui l'eussent ramenée, chez elle, vers la civilisation, la vie douce, l'amour peut-être.

Pourtant, dans le morceau de miroir brisé fixé au mur par trois pointes, elle se voyait changer. Elle pâlisait, ses joues se creusaient chaque jour davantage. Sa déception, son accablante peine s'inscrivaient sur son visage,

son pauvre petit visage de princesse blonde sur qui une mauvaise fée faisait planer un étrange maléfice.

Il fallait tenir bon, coûte que coûte. Par moments, cependant, elle réalisait ce que Jacques était devenu ; elle se sentait alors sans force, sans goût. Pourtant, même à ces instants-là, elle ne regrettait rien, ni la France, ni la maison qu'ils avaient meublée avec goût.

Plus rien n'avait d'importance.

Un soir qu'elle se trouvait devant les murs de Pise que le soleil couchant rosissait, Delange vint vers elle, descendant de sa voiture. Il paraissait intimidé.

— Comme vous êtes changée ! murmura-t-il.

— Vous trouvez ?

Elle avait posé la question machinalement, car elle se sentait particulièrement mal, sans savoir à quoi attribuer ce sourd malaise, cet alanguissement, cette déperdition de toute énergie... Il lui semblait que sa vie fuyait goutte à goutte.

Il s'approcha.

— Il faut faire attention, vous savez ?

— Que voulez-vous dire ?... Il faut que je m'acclimate, voilà tout !

— Non, ce n'est point cela. On vous déteste, on vous veut du mal.

Elle comprit l'insinuation. Mais que pouvait Salah contre elle ? Elle n'avait de rapports qu'avec le boy qui préparait les repas et servait à table.

— Ici, poursuivit Delange, c'est la terre des mystères, où l'impossible devient vrai. Je vais vous dire la vérité : Salah est une sorcière, ce qu'on appelle une « fille aux sortilèges ». Et croyez-en un homme qui connaît l'Afrique : dans ce pays, les sortilèges agissent, peut-être parce qu'on a foi en eux.

Monique eut un rire insouciant :

— C'est sans importance.

— Vous n'y croyez pas ! Mais, en vieux Saharien, je suis moins incrédule, et c'est moi qui suis dans le vrai !

« Vous êtes en danger. Venez habiter l'hôtel. Je vous protégerai contre vous-même si vous ne voulez pas renoncer à votre mari. »

Elle fixa un moment le regard loyal et franc. Cet homme était sincère.

— Dites-moi ce que vous savez, demanda-t-elle avec douceur.

Il baissa la voix.

— Il vient d'y avoir un mort dans la tribu de Salah et elle est restée seule avec lui. Il s'agit d'une vieille croyance dont j'ai pu observer l'efficacité sur d'autres que vous-même.

« Elle a pris la main du mort dans les siennes et lui a fait rouler le couscous qui vous sera servi... Si vous le mangez, je ne sais ce qui pourra vous arriver.

— Merci de m'avoir prévenue. Mais je ne veux rien faire contre mon destin. Je ne crains pas la mort... À dire vrai, je ne crois pas aux envoûtements, voyez-vous, et puis... Inch'Allah !

Il n'insista pas, peut-être ne l'avait-il pas convaincue ; peut-être... Il partit.

Quelques instants plus tard Jacques arriva, taciturne comme à l'accoutumée.

Sur la natte, le boy, vêtu de blanc, les servit. Monique observait son mari, il mangeait à peine. Il prit une aile de poulet coriace et la mit dans son assiette. Sans hésiter elle se servit. Alors qu'elle portait une cuillerée de couscous à sa bouche, il l'arrêta :

— Non, Monique, ne fais pas cela !

Elle le regarda et comprit à son expression qu'il était au courant. Sans doute avait-il entendu sa conversation avec Delange...

Mais pourquoi s'interposait-il ? Si elle courait un risque, cela n'était-il pas préférable à l'existence qu'elle menait ?

— Monique, répéta-t-il doucement, il ne faut pas faire cela.

— Je ne crois pas à ces histoires, Jacques... Mais je voudrais y croire. Si cette femme est capable d'un tel geste, c'est qu'elle t'aime...

Il l'interrompit brutalement :

— Ne m'aimes-tu pas plus qu'elle, toi qui brave le sort ?... Toi qui as accepté l'épouvantable vie que je te fais mener ici.

Elle eut un sourire un peu triste :

— Il n'y a rien là de bien extraordinaire. C'est tout simple, au contraire : je suis ta femme et je t'aime !

Jacques se leva, et Monique, éblouie, vit ses yeux... Ce regard qu'elle pensait ne plus jamais revoir, le regard de jadis, plein d'amour, de douceur, de désir, de violence, de tendresse. Elle crut s'évanouir de bonheur, mais déjà deux bras forts l'étreignaient.

Trois jours plus tard, le car repartait sur la piste d'or, emportant deux êtres qui avaient vaincu tous les sortilèges mauvais par le sortilège suprême : l'amour.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel
- Phe-bot
- Chrisric
- Acélan

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur